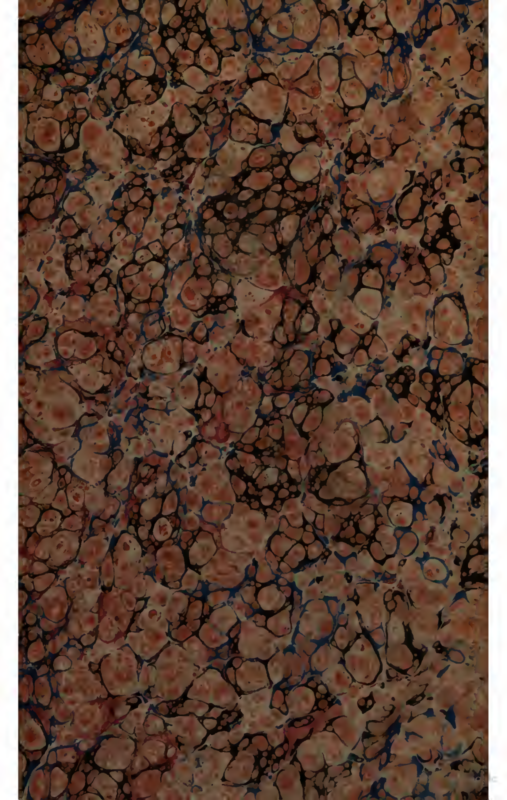
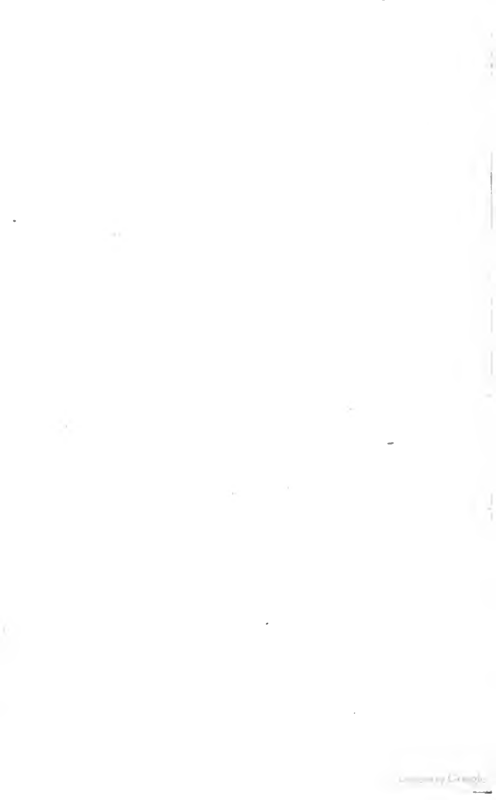




TABLEAU

DE

PARIS.



TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.



10



TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le sobriquet de badaud qu'on applique aux Parisiens ? Est - ce pour avoir battu le dos des Normands ? est - ce à raison de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractere du Parisien, qui s'amuse de tout ? Quelle que soit l'étymologie, ce veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses foyers, n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extasie sur tout

ce qui eſt étranger, & que ſon admiration porte je ne ſais quoi de niais & de ridicule.

POUR ſe moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Pariſiens* qui n'ont jamais ſorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'oſent ſe haſarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voiſins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

« Le Pariſien qui entreprend ce long voyage, » prend toute ſa garde-robe, ſe munit de pro- » viſions, fait ſes adieux à ſes amis & parens. » Après avoir offert ſa priere à tous les ſaints, » & s'être recommandé ſpécialement à ſon *ange* » *gardien*, il prend la *galiote* ; c'eſt pour lui » un vaiſſeau de haut-bord. Étourdi de la ra- » pidité du bateau, il s'informe s'il ne rencon- » trera pas bientôt la *compagnie des Indes* ; il » eſtime que les échelles des blanchiſſeuſes de

„ Chaillot ſont *les échelles du Levant ;* il ſe
„ regarde comme éloigné de ſa patrie, ſonge à
„ la rue *Trouſſe - vache*, & verſe des larmes.

„ LA, contemplant les *vaſtes mers*, il s'é-
„ tonne que la morue ſoit ſi chere à Paris ; il
„ cherche des yeux le *Cap de Bonne-Eſpé-*
„ *rance ;* & quand il apperçoit la fumée on-
„ doyante & rouge de la verrerie de Sève,
„ il s'écrie, voilà le *mont Véſuve*, dont on
„ m'a parlé.

„ ARRIVÉ à Saint-Cloud, il entend la meſſe
„ en actions de graces, écrit à ſa chere mere
„ toutes ſes craintes & ſes déſaſtres ; notam-
„ ment que, s'étant aſſis ſur un amas de cor-
„ dages nouvellement goudronnés, ſa belle
„ culotte de velours s'y eſt comme incorpo-
„ rée, & qu'il n'a pu ſe relever qu'après en
„ avoir abandonné des *fragmens conſidérables.*
„ Il conçoit à Saint-Cloud l'idée ſublime de
„ l'étendue de la terre, & il entrevoit que la
„ nature vivante & animée peut s'étendre au-
„ delà des barrieres de Paris.

„ *LE retour par terre* eſt ſur le même ton.

Le Parisien stupéfait & ravi, apprend que le
„ hareng & la morue ne se pêchent point dans
„ la riviere de Seine : il croyoit que le bois de
„ Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient
„ *les Druides*, il est détrompé. Il avoit pris *le*
„ *mont Valérien* pour le véritable Calvaire,
„ où Jésus-Christ avoit répandu son sang pré-
„ cieux ; on le désabuse : il juge savamment
„ qu'il est encore *parmi des catholiques*, puis-
„ qu'il apperçoit des clochers, & que sa foi
„ n'est conséquemment pas en danger. Il voit
„ passer un cerf & un faon, & voilà le premier
„ pas qu'il fait dans l'*histoire naturelle*. On lui
„ annonce *Madrid : la capitale d'Espagne*,
„ répond-il vivement ? On lui dit que ce n'est
„ pas là le château où François premier fut
„ prisonnier ; il s'étonne du rapport, & cette
„ singularité exerce toute son intelligence.

„ Il est toujours bon patriote, & ne renie
„ point son pays ; car il annonce à tous ceux
„ qu'il rencontre, qu'il est *né natif* de Paris ;
„ que sa mere vend des étoffes de soie à la
„ Barbe d'or, & qu'il a pour cousin un notaire.

„ Il rentre dans sa famille ; on le reçoit avec

„ des acclamations : ses tantes, qui depuis vingt „ ans n'ont été aux Tuileries, admirent son „ courage, & le regardent comme le plus hardi „ & le plus intrépide voyageur. „

TEL est ce badinage, qui dans son tems eut du succès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécilité native d'un véritable Parisien.

AJOUTONS que, quand il revient dans ses foyers, il lui manque encore une grande connoissance ; car on ne peut pas tout apprendre : il ne sait pas démêler dans un champ l'*orge* d'avec l'*avoine*, & le *lin* d'avec le *millet*.

J'AI vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs instruits de pieces de théatre & bons *Raciniens*, qui, d'après les estampes & les statues, croyoient fermement à l'existence des *syrenes*, des *sphinx*, des *licornes* & du *phénix* : ils me disoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes.* Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poisson de mer ; & c'est ainsi qu'il faut aux Parisiens, non leur donner de l'esprit, mais leur *désenseigner la sottise*, comme dit Montaigne.

Ce bênet qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'étoit un Pariſien.

CHAPITRE II.

Petites Bourgeoiſes.

Faire *l'amour à une fille*, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche.* Il perd & ne murmure pas ; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche.*

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une

humeur charmante ; auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur que de la vertu intacte, qui regne de tems immémorial dans la famille.

MAIS il ſurvient un petit inconvénient. Les parens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

QUELQUES autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſa *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide, car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidens.

LA fille devient boudeuſe ; le premier qui vient faire des propoſitions eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins

par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parens qui raisonnent, trouvent qu'elle est encore assez jeune pour amener à la maison une foule de marmots qu'il faudra tenir sur les fonts de baptême.

La mere, jalouse de sa fille depuis qu'elle est grande, voulant la marier pour se défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger son autorité, endoctrine son gendre, lui peint sa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ses qualités personnelles, & demandant à être surveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne sait pas que Juvénal a dit en latin : *si vous voulez avoir la paix dans la maison ; ne souffrez pas que votre belle-mere y donne des conseils.* Il est tout étonné de voir la discorde au bout de trois mois se déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de sa femme, renvoie sa belle-mere, & conte son chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de son côté ; les avis sont partagés.

On fe raccommode au fecond enfant ; les larmes coulent de part & d'autre ; les voifins font édifiés, & la boutique profpere.

C'est en vieilliffant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouffer trop loin. Elle fait ligue alors avec fa fille contre fon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans font charmans, fpirituels ; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand'-mere.

Au refte, il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoife, pour qu'elle n'envie pas fecrétement l'opulence & l'éclat de telle courtifanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle feroit bien fâchée d'être *une fille entretenue ;* mais elle foupire quelquefois en fongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choifir des amans. Il n'y a point de vertu fans combat. La petite bourgeoife qui combat & triomphe mérite l'eftime publique. Auffi en font-elles réellement plus jaloufes dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE III.

Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe & lui dit : je ſuis le plus heureux des hommes ; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte ; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage ; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante ; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi ; elle

chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

CLÉON épouſe. Au bout de ſix mois Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà ſon appartement ſéparé ; qu'elle eſt en ſociété avec la marquiſe, la baronne, la préſidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes ; qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

ELLE ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après-midi, & ſe couche à ſix heures du matin ; elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre

raifon fur des chofes qui intéreffent leur fortune ; ce point capital, & qui aujourd'hui fubjuge tout le refte.

ELLE adreffe la parole à fon époux dans les affemblées générales & lui fourit ; mais elle eft des femaines entieres à la maifon fans lui parler & fans le voir. Toutes les femmes s'empreffent à dire qu'elle vit *décemment*, & que fon mari doit s'eftimer *heureux* d'avoir une femme auffi fage.

CHAPITRE IV.

Le Parifien en province.

QUAND un Parifien a quitté Paris, alors il ne ceffe en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à fes ufages & à fes coutumes ; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte ; il veut que tout le monde réforme fes idées pour lui plaire & l'amufer. Il parle de la cour comme s'il la connoiffoit ; des hommes de lettres comme s'ils étoient fes amis :

des sociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît aussi les ministres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit considérable ; son nom est cité. Il n'y a enfin de savoir, de génie, de politesse qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des personnes qui ont du sens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des sots, ou que la manie de parler avantageusement de soi l'aveugle sur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ses erreurs & ses mensonges, mais il s'imagine se donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de provinces,

le Parisien l'applique à son insu à tout ce qui n'est pas dans sa sphere ; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire sont d'assez beaux fleuves pour des fleuves de province.*

CHAPITRE V.

Du Tems.

LES uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages , ceux qui penſent ; ils ſont rares. Les autres , une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour , & ce ſont les femmes ; elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

IL faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer , ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes , tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il trouve à s'inſtruire & à ſe former ; là il goûte les douceurs de la ſociéte ; ailleurs il ſe ménage , s'intrigue , conduit des eſpérances , cultive des ſervices ; dans cet endroit il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête ; dans celui.ci il ſe ſent

piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit ; dans cet autre il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts ; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire ; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris. *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le tems ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie ; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

Il y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.



CHAPITRE VI.

Escrocs polis, Filoux.

LES escrocs de toute espece, répandus dans les différentes provinces se rendent une fois en leur vie dans la capitale, comme sur le vaste & grand théatre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

COMME ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes gens qui, dans l'âge des passions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux insinuations artificieuses. Ils savent qu'il faut que l'œil soit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en imposer.

ATTENTIFS à saisir l'esprit des différens états, ils caressent indifféremment leurs préjugés; ils n'ont pas d'amour-propre; on les voit changer

changer de langage selon les hommes à qui ils s'adressent. Jamais contrarians, toujours souples, patiens, flatteurs, leur langue est *dorée*, comme dit le peuple ; & le peuple souvent saura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

LEUR unique but est de s'approprier l'argent ; ils reconnoissent du premier coup-d'œil celui qui le possede. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entreprise qui doit rendre la mise au centuple. Eloquens sur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une chose assurée, & la leur n'est jamais incertaine.

ON les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils sont instruits des anecdotes qui peuvent piquer la curiosité. Ils ne sont ni médisans ni calomniateurs ; ils ont une plaisanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur systême de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'esprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de personne, mais à la bourse des gens faciles.

L'UN se mêle avec des joueurs, amorce l'un

d'entr'eux par des pertes volontaires, & après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'AUTRE loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paie d'abord ſans difficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires; cherchez, il n'y a plus perſonne.

CELUI-LA dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

LE plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place; il les approche quelquefois; on le fait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

Un hypocrite, caiffier des poftes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit fon argent, & n'eut d'autre fatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de fuperbes terres, où il vit en feigneur fuzerain.

On a vu derniérement un efcroc déjà flétri fe donner pour un *baron étranger*, qui faifoit un commerce immenfe. Il fe logea dans un hôtel renommé, prit à fes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres ; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieufes.

Le lendemain, fon valet-de-chambre, fon complice, alla trouver les marchands éconduits, & faifant le portrait le plus féduifant de fon maître, parla de fon crédit, de fa fortune, de fes relations étendues, & le repréfenta comme pouvant enrichir les maifons avec lefquelles il traiteroit.

On eft fi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maitres, que l'on conçut un grand refpect pour le faux baron.

On lui apporta les marchandiſes les plus rares ; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

PAR réflexion tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

DES *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient-là les villes de Madrid, de Vienne, de Liſbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

DÉMASQUÉ, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

TOUS ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *comte*, de *marquis*, de *baron*, & ſur-tout de *chevalier*. Voilà pour

quoi l'on dit de tel homme qui vit ſans travail & ſans revenus, *c'eſt un chevalier d'induſtrie.*

APRÈS ces eſcrocs viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & ſubtil a déjà pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe ; vous vous en appercevez, vous criez : il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion ; la montre & la boîte ont déjà paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclarer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

QUAND on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis ; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux ; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence

dans les parterres des ſpectacles, & ſur-tout à la ſortie.

QUELQUEFOIS dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre; ſe précipite dans vos bras; vous le recevez pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes, vous lui répondez avec politeſſe, & pendant ce mouvement rapide, il a tiré votre montre & court encore. Vous ne vous en doutiez pas, car cet homme étoit bien mis.

QUAND on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

UNE autrefois on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée : *les Astuces de Paris, ou anecdotes Parisiennes, dans lesquelles on voit les ruses que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en usage pour tromper les gens simples & les étrangers*. Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantise & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau sur tant de friponneries obscures, c'est, pour ainsi dire, les mettre en déroute, & c'est en même tems donner un avis aux administrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuse les hommes cherchent à subsister, quand on ne leur laisse pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE VII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un tems considérable, à un friseur oisif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs moustaches, ornement de leurs

phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminé & nous dénature.

Où eſt le tems qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſurée; le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux; le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce bizarre aſſortiment; mais la rage de la friſure a gagné tous les états: garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées; l'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit

chez le marchand du coin, comme chez le petit-maitre élégant & retapé.

QUEL vuide il en résulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friseurs & les friseuses enlevent de momens à la courte durée de notre existence !

LORSQU'ON songe que la poudre dont deux cents mille individus blanchissent leurs cheveux, est prise sur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés ; que cette substance extraite du bled dépouillé de ses parties nutritives passe infructueusement sur la nuque de tant de désœuvrés : on gémit sur cet usage, qui ne laisse pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

DOUZE cents perruquiers, maîtrise érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de S. Louis, emploient à-peu-près six mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre

le même métier, au risque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuses. Tous ces êtres-là tirent leur subsistance des *papilottes & des bichonnages.*

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le rasoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Russie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leste, race menteuse, intrigante, effrontée, vicieuse, Provençaux & Gascons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des soldats.

Nos danseurs, nos filles d'opéra, nos cuisiniers ont bientôt marché sur leurs traces & n'ont pas manqué d'asservir à nos modes & à nos usages les nations voisines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voisins pourroient donc faire un traité sur la pernicieuse introduction des friseurs parmi eux, & sur l'avantage qui auroit résulté d'une proscription prompte & raisonnée.

CHAPITRE VIII.

Porteurs de sel.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de sel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter sur leurs épaules les corps des rois jusqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *saler* ensuite ; ce qui remplaçoit d'une maniere très-grossiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

ON a *salé* ainsi & *Philippe le long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt sur une marchandise de premiere nécessité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée ; les rois nous l'ont vendue. Le minot de sel coûte à Paris 60 liv. 7 sols. Que de larmes, que de sang versé depuis l'établissement de la gabelle ! Il a fallu des gibets & des roues

pour maintenir le privilege exclusif de la vente du sel. Il forme aujourd'hui la principale richesse des monarques François ; mais il entretient sur les frontieres, & même dans l'intérieur du royaume, une guerre sanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injustice, maudit le jour, & connoît le désespoir.

Le même minot de sel qu'on vous force à payer soixante & soixante-une livres, ne se vend ailleurs qu'une livre dix sols ; & c'est tout ce qu'il vaut intrinséquement. Quelle foule de réflexions naissent de ce rapprochement !

CHAPITRE IX.

Poissons de mer.

Le poisson de mer n'est pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution sur les entrées, soulagement dû à M. Turgot. Il n'est presque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poisson non salé ne pouvant souffrir le transport au

delà de trente à quarante lieues. Les approvisionnemens de la cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Parisien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poisson, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui est à leur convenance.

Les entrées du poisson nuisent à l'impôt, parce qu'il n'est pas assez modéré. Le Parisien qui veut se régaler de marée, est obligé de se transporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient un peu *cossu*, fait d'abord ce voyage-là tout seul; ensuite il y mene sa ronde femme. Ils restent en extase devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & se hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils sont si transportés, si enchantés de leur voyage, que le reste de leur vie ils en parleront tous les soirs à leur souper devant leurs filles & la servante ébahie.

CHAPITRE X.

Taxe des Pauvres.

On a donné plusieurs projets d'aumône universelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'est encore réalisé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize sols, vingt-six sols, & les plus aisés cinquante sols. Quelle mesquine charité !

Il feroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la paieroit avec joie. De tous les impôts c'est le plus sacré, ou plutôt c'est une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix sols par an ?

Il me semble que les aumônes doivent être demandées sous l'étendard de la religion, dont la charité est le premier précepte. Il me semble que chaque paroisse devroit avoir soin de ses pauvres, & être autorisée à faire contribuer les

gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable ; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe le précepte attendriſſant de l'Evangile : *Enfans du même Pere, ſecourez-vous les uns les autres.*

NOUS avons parmi nous de belles ames, des ames charitables ; mais elles ſont en petit nombre. Si on les compare à celles qui exiſtent ſur les bords de la Tamiſe. Ce peuple en général eſt plus tendre, plus compatiſſant que nous envers les infortunés, & la miſere a perdu chez lui ſes formes hideuſes.

SI j'étois miniſtre, je ferois des chefs de paroiſſes les inſtrumens & les canaux de la bienfaiſance. J'ai vu ſur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en Bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer ſon plan comme un modele en ce genre.

CHAPITRE XI.

L'Orthographe publique.

Elle eſt extrêmement vicieuſe ſur les enſeignes, les écriteaux & dans les autres inſcriptions des boutiques ; là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

Peut être ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

Le peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes ; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

Les premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe :

graphe : d'ailleurs l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville ; & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'IGNORANCE produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejeté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le ſieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

TOUT Paris a vu un chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à St. Côme, oculiſte pour les yeux.*

MAIS ce qui eſt bien pis que des fautes

d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même temps ces turpitudes; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoie la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révolantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caractériſée, & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs, & au-deſſous de l'eſtampe j'ai lu ces vers ſans nom

d'auteur, & qui me paroiffent mériter d'être confervés :

Sur un mince cryftal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice eft fous la glace.
Telle eft de nos plaifirs la légere furface.
Gliffez, mortels! n'appuyez pas.

CHAPITRE XII.

Antiquités

DANS Rome on ne fauroit faire un pas fans fouler un monument antique, & qui vous commande l'attention & le refpect, fans voir autour de foi de ces objets qui vous rappellent les conquérans des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eft pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée fous la main du génie des Grecs : rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eft point dans les monumens publics, il fe cache & fe rappetiffe dans les maifons

des particuliers. Pour ceux gui connoiſſent l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine; notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monumens qui nous en reſtent : vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité : cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſaccagé à pluſieurs repriſes l'égliſe & l'abbaye de Saint-Germain-des-prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides, & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante; la religion chrétienne ne fût jamais riante, même dans ſon berceau; on le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés, ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de

Childebert & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* sa femme, pourra les voir. Les insciptions de Chilperic *prient les vivans* de ne point enlever ses ossemens du lieu où ils reposent; priere qui semble avoir été adressée à ces brigands du nord, qui venoient fondre sur le royaume & sur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc ossa mea.*

D'ANCIENS noms sans splendeur, de tristes sarcophages nuds, des images d'un sombre sans intérêt, un ciseau dur & grossier, voilà les antiquités qui remplissent les églises : le génie de l'homme y semble terrassé sous l'empire de la terreur, & sa main tremblante n'a plus su que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination aussi noire.

CE qui y a de plus curieux à Paris, ce sont les restes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il est enclavé dans une maison de la rue de la Harpe qui a pour enseigne *la Croix de fer*. Ces reste ont tous les caracteres d'une haute antiquité

Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos Rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après sa mort, lorsque Louis le Débonnaire, ami du plein - chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit sans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il se trompa, elles n'en manquerent jamais.*

ANCIENNES républiques ! vos débris attestent ce que vous fûtes ; les monumens les plus superbes des Monarchies ne valent pas vos restes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous sommes petits devant les majestueux travaux d'une constitution libre !

LES antiquaires regrettent beaucoup une statue de la déesse *Isis*, qu'on avoit laissé subsister à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain - des - Prés, à raison de son antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffée* de *chandelles*, l'abbé

de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à sa place un grande croix qui y est encore.

CHAPITRE XIII.

Manque de signes.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorsque l'argent represente si parfaitement les choses, qu'on peut avoir les choses dès qu'on a l'argent ; & lorsque les choses représentent si bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choses.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les administrateurs des états & par les hommes en place ; mais ils ne lisent pas Montesquieu.

QUE de choses *invendues* faute d'un signe assez multiplié ; & que de choses *à vendre* qui ne se *vendent point !* A peine les journaliers trouvent-ils tout de suite un argent tout prêt.

POUR un acheteur qui puisse payer comp-

tant , cinquante autres vous offriront des billets. C'eſt donc un *grand vice* de n'avoir pour ſigne d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Monteſquieu ſon accompliſſement. Il eſt difficile de vendre , & très-difficile de ſe vendre. Beaucoup d'hommes reſtent ſans emploi : les travaux privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque , c'eſt-à-dire , un *papier-monnoie* , qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la capitale , parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins ; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues ſur ces objets, & qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Laws. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer ; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravangance. Aujourd'hui que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale ; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du gouvernement qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

CALCULEZ enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

DANS les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

ON ne peut faire aucune entrepriſe, aucun travail, ſans une ſomme d'argent monnoyé; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en-reſte plus entre les mains des particuliers; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne ſait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'eſt-à dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée?

NOUS avons de biens immenſes, & nous

ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique ; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

AYONS toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſurtouts d'argent, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres ; car la Fontaine nous l'a dit : *mettez une pierre à la place ; elle vous vaudroit tout autant.*

L'OR & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

AU lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier-monnoie utile

aux classes inférieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de bouches d'industrie, toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richesses avec des billets.

CHAPITRE XV.

Ruisseaux.

Un large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse il faut dresser des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauteur un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres sur un parasol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner aux fauxbourg S. Honoré, en se défendant de la crotte, & des toits qui dégouttent! Des tas de boue,

un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter ! Il aborde néanmoins ; à chaque coin de rue il a appellé un décroteur ; il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale ? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins ? Oh ! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

POURQUOI ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere ? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture ? Pourquoi n'avoir pas de trottoirs, comme à Londres ?

CHAPITRE XVI.

Fonte des ſuifs.

LES exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore

très-nuiſible à la ſanté des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville ſont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquens incendies, & qu'il change en poiſon l'élement néceſſaire à la vie de l'homme.

Il feroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

CHAPITRE XVII.

Boucheries.

Elles ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités ; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſele dans les rues, il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſemens plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée & liée avec des cordes contre

la terre ; une lourde maſſue lui briſe le crâne, un large couteau lui fait au groſier une plaie profonde ; ſon ſang qui fume, coule à gros bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſemens, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattemens, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nud qui palpite affreuſement, ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſans. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

DES bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes, un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe ; ſes membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

QUELQUEFOIS le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux s'échappe de l'antre du trépas ; il fuit ſes bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les

miniſtres

ministes ou les complices de sa mort; il répand la terreur; & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui se trouvent sur son passage, sont blessés; & les bouchers qui courent après la victime échappée, sont aussi dangereux dans leur course brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers sont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & sanguinaire, les bras nuds, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes sales, le tablier ensanglanté; un bâton noueux & massif arme leurs mains pesantes, & toujours prêtes à des rixes dont elles sont avides. On les punit plus sévérement que dans d'autres professions, pour réprimer leur férocité; & l'expérience prouve qu'on a raison.

Le sang qu'ils répandent, semble allumer leurs visages & leurs tempérament. Une luxure grossiere & furieuse les distingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuse, où de viles prostituées, assises sur des bornes en plein midi, affichent

publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtans, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaé.

CHAPITRE XVIII.

Foſſes vétérinaires.

L'ÉQUARRISSAGE des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équarriſſeurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarrriſſage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les inteſtins d'animaux pour en tirer ces cordes d'inſtrumens qui deviennent harmoniques & ſentimentales, ſous la ſavante main de nos artiſtes.

L'ÉQUARRISSAGE des chevaux, dont les débris étoient diſperſés ſur les terreins adjacens,

répandoit une odeur fétide & insupportable, pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dégoûtant de chevaux, & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'intestins, d'ossemens, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de cesser enfin. On a établi des fosses vétérinaire aux quatre coins de la ville, & à plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mêlange de matieres animales, qui augmentoit prodigieusement la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la capitale. Nous nous empressons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du soin de remédier aux abus ; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent : mais ce n'est pas notre faute, c'est celle du sujet.

CHAPITRE XIX.

Noyés. Vapeurs du charbon.

IL faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal ?* On n'oſoit y toucher avant cet acte; le guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

ENFIN, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commiſſaire*, il étoit plus à propos d'appeller un *chirurgien.* Le premier établiſſement humain, en faveur des perſonnes noyées eſt dû au corps municipal ; ce qui a décidé l'attention de la

police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme ſtimulant ; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douce ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conſervation des citoyens ; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de misérables formes judiciaires s'opposoient à leur salut; on n'accordoit rien à un marinier qui sauvoit un noyé, & par une contradiction étrange, on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la submersion totale. Nous nous sommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mille quatre cent quarante, il y a près d'onze années; & nous avons une joie secrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les frais qu'entraine l'administration des secours sont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete, oh! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus simples de la raison & de l'humanité!

La vapeur du charbon produit encore, surtout dans les fauxbourgs, des désastres plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaiss-

fans attachés à l'extrême indigence, il eft un accident familier aux malheureux qui ne font pas affez riches pour acheter du bois. Il faut favoir qu'il y a une nombreufe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obfcurs, où il n'y a point de cheminées ; & c'eft ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétans dans les cafes étroites*. Ces infortunés font obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toit n'eft pas percé, comme chez les fauvages. Il arrive fouvent qu'ils font furpris, eux & leurs enfans, & fuffoqués par la vapeur du charbon. Perfonne n'eft à l'abri de ces accidens imprévus ; car le voifinage d'un pauvre fuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un fe venge de l'autre.

Un médecin habile penfe qu'en ce cas-là, l'ufage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette efpece d'afphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête ; que par conféquent il feroit funefte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y dé-

terminer une plus grande quantité de chaleur. Il propose les frottemens reitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à plusieurs asphyxiés.

NE seroit-il pas possible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier ? C'est à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiftation ne veille à constater l'expérience.

POURQUOI n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger pressant, auroit sauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récompense assurément seroit toujours dans son cœur ; mais la patrie ne seroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoissance, pour avoir enlevé au trépas un des ses enfans.

AVANT les observations sur les asphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémissant) la plupart des asphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Combien l'homme n'a-t-il pas besoin de la science, puisqu'elle seule sauve aujourd'hui de cet hor-

rible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les fossoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux sont si utiles, & à qui la société doit tant!

L'INDIFFÉRENCE absolu sur leur sort n'étoit-elle pas un crime politique ? On sait aujourd'hui qu'il ne faut jamais saigner au asphyxié ; que l'arspersion d'eau froide un visage & quelques cueillerées de vinaigre le rapellent à la vie. On sait aujourd'hui qu'un brasier ardent peut désinfecter un lieu empoisonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuise l'air méphytique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'ATTENTION paternelle du gouvernement vient de répandre sur cet objet un cathéchisme pour l'instruction du peuple ; le peuple saura que ces *morts apparentes* ne sont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les asphyxiés ; il se familiarisera les remedes dont l'extrême simplicité garantit le succès.

C'est M. le Noir, lieutenant-général de police, qui fait dreſſer ce *catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphytiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres ; car ſi le premier précepte de la religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme ? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne feroient-ils pas enſeigné après la lecture des vérités évangéliques ? Quoi de plus honorable pour le miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames* ?

CHAPITRE XX.

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits que la double & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne devoient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur.* On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on

ne croit pas qu'on doive pour cela ſe couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme ſiecle. Elles ſortent & vont ſeules dans les rues & ſur les boulevards, la canne à la main. Ce n'eſt pas pour elles un vain ornement ; elles en ont beſoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhauſſent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidélement la perruque *à trois marteaux*, diſparoît peu-à-peu, & ne ſe verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui ſeul eſt dans l'uſage d'entrer ainſi chez le Roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voila une diſtinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, ſeroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

Les poëtes ſeront embarraſſés à placer dans

leurs vers la *canne* du contrôleur-général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui foutient quelquefois le *fceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XXI.

Aveuglement.

On paffe à côté les uns des autres fans fe connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit fon bonheur, en eft coudoyée rudement, & n'en eft pas apperçue. Telle perfonne qui poffede une ame qui fympathiferoit fi bien avec le nôtre, fort d'un cercle ou d'une affemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchions en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere eft celui quelquefois dont nous entendons inceffamment parler, que l'on défigure fans ceffe, & que nous calomnions enfuite par écho. Nous fommes, pour ainfi dire, condamnés dans cette ville immenfe à nous voir fans nous connoître; nos faux juge-

mens font encore plus communs que nos fujets d'infortune.

Nos erreurs fur l'inextricable route de la fortune font tout auffi nombreufes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courfe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous fes points le chemin battu des richeffes & des grandeurs, il fauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci fe releve du choc qui fembloit devoir le renverfer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiffe échapper l'occafion favorable. Il feroit comme le fpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même obfervateur s'affeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie ; fon œil fe troublera ; il ne fera plus au point de vue où, parfaitement défintéreffé, l'on embraffe l'enfemble fans effort.

CHAPITRE XXII.

Cours gratuits.

Au coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture*, *Cours gratuit de langue angloise*, *Cours gratuit d'histoire*, *Cours gratuit de belles-lettres*, *Cours gratuit de géographie*, *de langue françoise*, *d'orthographe*, &c.

ACCOUREZ, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ses ordres, qui vous livrent la science *gratis !* Allez les trouver à leurs adresses imprimées : vous montez un petit escalier tortueux, fort obscur, vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue distributeur des connoissances humaines ; il se plaint de l'ingratitude de son siecle, de l'indifférence coupable du public, qui passe devant ses affiches sans les regarder ; l'ignorance & la barbarie conspirent contre son établissement ; il vous prie de le dédommager des peines qu'il

s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tout ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit :* affiche menſongere, car le temps qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

CHAPITRE XXIII.

Bureau de ſûreté.

C'est un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes, & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns

aucuns frais. Des inspecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour satisfaire les intéressés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains invisibles, reviennent, comme par enchantement, se présenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, sur-tout quand l'homme qui s'est plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoissance des grands voleurs & des vols scandaleux. On s'attache sur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques dispositions à la violence, & l'on prévient ainsi les meutres & les assassinats : ce qui est très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent sa vigilance ! Il faut un tel fond d'industrie & de ressources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'est pas éton-

nant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XXIV.

Chanſons. Vaudevilles.

Q*UE dit-on de moi?* diſoit Mazarin ce ruſé Italien. *Ils cantent*, *Monſeigneur.* ----- *Ils cantent? Eh bien*, *laiſſez-les canter. S'ils cantent*, *ils payeront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

POINT d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enrégiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

CES vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tous

temps été plaisans, malins; mais ils deviennent trop durs, trop méchans, depuis que les hommes de cour s'avisent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il est vrai, un tact sur les affaires, & une connoissance des hommes publics, qui donnent plus de physionomie aux choses & plus de sel aux couplets ; mais le style âcre & violent s'y manifeste, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la suite des vaudevilles offrent mieux l'histoire (c'est-à-dire, le caractere des personnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces historiens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapisserie, que faudroit-il penser des vaudevilles & de notre grave histoire, écrite par Villaret & Garnier ?

Tous ces couplets mordans, qui circulent depuis quelques années, sont aussi condamnables par leur fiel qui les empoisonne, que par leur excessive audace. Ce n'est plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit sans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux ; & dans leurs sourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux

que n'en a forgé la jalousie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

CHAPITRE XXV.

Addition au Chapitre. Civilité.

Et la civilité n'en regne pas moins : elle est répandue dans presque toutes les classes. C'est qu'on a vu qu'elle produisoit une infinité de bons effets dans la société ; des gens qui ne se touchent qu'un instant ont droit d'exiger que ce commerce passager soit agréable. Sans ce mensonge ingénieux, un cercle seroit une arene où les petites & viles passions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette espece de politesse, généralement adoptée, masque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'est offert l'un à l'autre sous les plus beaux côtés, & la surface hideuse du caractere va se dévoiler dans l'intérieur domestique devant les yeux qui y sont accoutumés, ou faits pour soutenir ce te épreuve. Cependant on a joui, on s'est amusé, & l'ap-

parence des vertus sociales a consolé un instant de leur peu de réalité. Une robe légere, jetée sur le moral, est donc aussi nécessaire peut-être qu'un vêtement l'est au physique de l'homme.

CHAPITRE XXVI.

Progrès des Arts.

LES arts se perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuisine d'aujourd'hui est plus délicate & plus fine, même plus saine, que celle qu'on faisoit il y a quarante ans. On chante, on danse mieux, ainsi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine est moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuses; la chymie est étonnante dans ses découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à sentir la bonne musique & à l'adopter. Nos habits sont moins gênans, plus simples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profusion. Ce n'est plus même

un mérite rare : nous avons des livres plus pensés ; plus profonds que ceux de l'autre siecle, & tout autrement importans. Je suis sûr que nous serons encore surpassés par la génération future ; car tandis que des esprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence, je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres, perpétuellement infatués de leur profession, ne voyant qu'elle dans le monde ; pour le seul plaisir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette proposition ; mais chacun d'eux, dans le fond de son cœur, se croira supérieur à ses rivaux & à ses devanciers.

CHAPITRE XXVII.

Condamnation.

LES bons livres dont je parle, sont proscrits. Connoît-on cette fable, embléme des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous tous ceux qui furent mouillés, même assez légérement : c'étoit un jour de fête, & un jour du printemps ;

tout le monde étoit à la promenade ; un seul homme convalescent, & qui gardoit la chambre, grace au toit qui le couvroit, conserva sa raison. Quand il vit rentrer ses chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravangances possibles, variées selon le caractere de chaque individu ; l'un faisoit le *Röi*, l'autre le *Général d'armées*, celui-ci le *Pontif*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme sain & sauf voulut les guérir de leur folie, en leur représentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bons sens. ---- C'est toi, maraud, s'écrirent-ils d'une commue voix, c'est toi qui déraisonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en est la cause.-- Eh, mes amis ! je vous réponds que vous avez besoin d'ellébore. ---- Non ! nous dirent-ils tous en chorus : vois tous les corps qui te condamnent, & résiste à ce poids d'autorités, allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confesse que c'est toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque ; que nous sommes sages à la tête des conseils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgens de ne point t'infliger une peine plus

E 4

févere. . . . . Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence ? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir *brûler son livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

Méchans.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talens ; que l'on rabaisse les vertus ; qu'on affiche l'incrédulité, sur le noble motif des actions généreuses, on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoise ; *sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *fripon.* On penche pour des maximes tolérantes & moins séveres que celles qui régnent chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils méprisoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliste austere

qui exigeroit que chaque homme fentît ce zele utile & profond qui profcrit le *méchant*.

LOIN de traiter rigoureufement l'homme diffamé, le poëte a fait ce vers qui eft devenu proverbe :

Et je foupe à merveille à côté d'un frippon.

IL me paroît qu'il vaudroit mieux fouper chez foi moins délicatement, & fouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voifinage d'un frippon doit nuire, fi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le fent bien, a voulu fatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reftera-t-il donc à l'honnêtete homme, fi l'on fait à peu-près le même accueil au frippon ?

AU refte, je ne condamne point le poëte ; il n'a été dans fa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*.

***

CHAPITRE XXIX.

Bonne Compagnie.

ELLE exiſte reéllement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton*. La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De là des ſcenes fort plaiſantes : le préſident ſoutient que le conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le maître des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant trouve l'avocat empeſé, & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas, juſqu'au procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'huiſſier-priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.

CHAPITRE XXX.

Naïveté.

Ce que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations ? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces, il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté, il reſſerre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Boſſuet ou de Boileau ? On ſe moquoit du bon homme aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE XXXI.

Usage du Monde.

IL appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'est au fond *le savoir vivre.* Un étranger peu au fait des usages fera d'abord bien des fautes ; mais s'il est bien né, il ne tardera pas à reconnoître & saisir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que c'est que *l'usage du monde.* La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de situations, & à bien distinguer ce que vous devez aux lieux, aux temps, aux choses & aux personnes.

L'homme de génie, encloîtré ou sortant de la poussiere du cabinet, paroîtra souvent ridicule en voulant être poli.

Une dame desirant depuis long-temps de faire connoissance avec le célebre M. Nicole, pria un jour son directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger sa soupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévote & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait si bon dîner en sa vie, & à qui le champagne & le muscat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la vieuse dame : *ah, madame, que je suis pénétré de vos bontés & de vos politesses! Non, rien n'est si gracieux que vous; en vérité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas & sur-tout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit présenté, & qui avoit plus d'usage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent sortis de l'appartement de madame, & en descendant l'escalier, de lui faire des reproches sur la simplicité. *Est-ce que vous ne savez donc pas*, dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux? Si vous vouliez lui dire quelque chose de flatteur là-dessus, il falloit au contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands*

yeux. ---- Croyez-vous ça, monſieur ? ---- Comment, ſi je le crois ! aſſurément. ---- Ah mon Dieu ! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe ! Mais, paix ; je m'en vais la réparer.... Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit : *ah madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet ; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.*

CHAPITRE XXXII.

Aſſertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repoſe cette ville ſi fameuſe, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la ſuite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe ?

LES anciens chroniqueurs vont chercher le

berceau de la nation jusques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'est tout aussi amusant que l'histoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placé tout juste auprès des poles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés là. Sans le nouveau systême de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans son âtre* pour calculer ensuite par *similitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour se refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaisans systêmes a quelque chose de fort divertissant.

POUR moi, sans remonter si haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invasion des Romains; que, passés sous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leurs religions, & que, gouvernés par nos magistrats, nous avons eu, à l'instar de Rome, notre sénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les restes.

J'AIME à croire que, lors de la décadence

de l'empire romain, les *nautes Parifiens*, chefs de la république des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares ; que les chefs de cette république ne fe foumirent à ce chef de fauvages, nommé *Clovis*, qu'a titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conferver les droits de la république & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis ; nous leur avons infpiré, autant qu'il nous a été poffible, le goût des arts pacifiques ; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à-peu-près comme les Chinois ont inftruit les Tartares.

Je préfere ce joli fyftême de M. l'abbé Bouquet, qui nous conferve une illuftre origine, à ce vilain fyftême de conquête & d'efclavage, que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis ; & je déclare que je ne lirai aucun hiftorien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainsi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, &

c'eft

c'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer ; puiſque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté , leurs biens & leurs loix , qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *nautes Pariſiens* , qui avoient ſecoué le joug des Romains , & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux , & que les deſcendans de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés , ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers ; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotide , fille d'un roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons , ſes intelligences ſecretes avec les évêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats

par lesquels il détruisit les chefs des autres tribus ses compétiteurs, le rendirent trop puissant.

Tous ces petits Rois sauvages, se livrant des guerres sanglantes, se disputerent dans la suite les possessions & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un seul lever sa tête au milieu de ces peuples sortis des forêts de la Germanie, ce fut le signal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des esclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutissement.

Notre gloire est antérieure à l'époque où l'un de nos Rois se prosterna sous l'aiguiere de saint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique* & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même sous la premiere race, n'appartenir à aucun Roi; car les enfans de Clovis, en partageant, laisserent ce chef-lieu *indivis*, tant il étoit respecté. Le comte Eudes se fraya le chemin au trône pour l'avoir courageusement défendu; & le Roi connu sous le

nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le comte de Paris.

Le caractere national, affoibli ſous les deux premieres races, ne fut pas abſolument éteint; on vit naître le gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui rempliſſoient les Gaules avant que Céſar y eut introduit les légions romaines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays. On vit une multitude de petits états ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'avoue que ce gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plaît beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes états, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation aſſemblée ſe donner elle-même un ſouverain, faire

ſes loix & en redemander compte au dépo-ſitaire !

QU'IL eſt auguſte le regne de Charlemagne ! Rien dans l'hiſtoire moderne de plus impoſant, de plus majeſtueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom, qui rempliſſoit l'Europe ſans la troubler ni l'aſſervir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les deſcendans de Clovis raſés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette ſuperbe ariſtocratie qui donna naiſſance à l'eſprit de chevalerie, à cet alliage ſublime de candeur, de généroſité, de franchiſe, d'amour & des plus hautes vertus.

POURQUOI faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement, rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été expoſée à des mouvemens convulſifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille ſous le régime féodal, il jouiſſoit du degré de

liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ses lumieres & ses idées. Et que lui falloit-il de plus, puisque son repos & sa population attestoient son bonheur ?

La convocation des états-généraux retarda long-temps sa puissance absolue; mais elle s'avançoit à pas lents: les Capétiens, les Valois, la maison d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis, & brisé par la nation dans sa force & dans sa vigueur.

Elle eut depuis des momens d'éclat, mais trop chérement achetés; & c'est aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un spectacle qui ne s'est pas représenté depuis.

Sous les foibles enfans de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit résisté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante sous Tibere, elle fut, à la fin de la seconde race, ravagée par les Normands qui brûlerent ses édifices extérieurs, & la resserrerent dans une isle de la Seine.

Le comté de Paris attira *la couronne* ſur la tête de ſon propriétaire, au préjudice du ſang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut empriſonné; mais les ſeigneurs qui poſſédoient des fiefs immenſes, plus riches que celui qu'ils avoient placé ſur le trône, ne s'imaginoient pas que le *ſceptre* dans cette maiſon lui donneroit une prépondérance infinie; ils ajoutoient peu de foi à la réſurrection de la monarchie; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE XXXIII.

Officiers.

Le préjugé favori des officiers c'eſt de ſe regarder comme les hommes les plus neceſſaires au genre humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres profeſſeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir preſque qu'un ſouverain n'accorde des récompenſes & des appointemens qu'à ceux qui ſervent dans ſes

armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exifte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des moufquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours: la paix en général eft plus longue. Tel officier parvient à une longue vieilleffe fans avoir repréfenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu, & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expofoient chaque jour leur vie pour la défenfe de l'état.

Un grenadier en fait autant qu'eux; mais comme il n'a que huit fols par jour, il ne jouit pas de la même confidération que celui qui dit à tous propos, *ma troupe*, *ma compagnie*, *mon régiment.*

On ne diroit pas, à voir un officier fi lefte, fi pimpant, frifé, adonifé, paré, qui s'occupe devant le miroir à redreffer une boucle indocile, que c'eft là le fucceffeur de Bayard, de Duguefclin, de Crillon, de ces guerriers dont on difoit:

Il s'arme tout à cru, & le fer feulement

De leur forte valeur eſt le riche ornement.
Leur berceau fut de fer.....

Ce qu'un officier de nos jours ambitionne le plus, c'eſt une *bleſſure de goût*, c'eſt-à-dire, une jolie cicatrice qui contribue à ſa réputation ſans endommager les graces de ſa figure. Il trouve brutal l'ordre de Céſar, qui cria aux ſiens à la bataille de Pharſale, *frappez au viſage*; il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de ſon nez.

En général, les officiers (les exceptions à part) ſont fort déſœuvrés & très-peu inſtruits. Comme ils s'ennuient & ne ſavent que devenir, leur converſation eſt ſeche dès qu'elle ne roule pas ſur l'hiſtoire du régiment. Pluſieurs qui dédaignent les ſciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage; & le métier des armes auroit beſoin de l'étude de l'hiſtoire, & d'une connoiſſance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris, c'eſt qu'on n'y voit pas ces *commandans*, ces *lieutenans de Roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en

petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois ou le vexent. *Monſieur le commandant*, ſous le prétexte du bien du ſervice, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ſes petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être inſolent; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville, on compte pour quelque choſe d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place.*

Le luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre : il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçans, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere; & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée! Il eſt donc de l'intérêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le ſoldat d'une

ville où la multiplicité des plaifirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre fon métier en dégoût.

CHAPITRE XXXIV.

Partifans du Luxe.

Ils font nombreux. Ils s'appuient fur ce qu'il confole des rigueurs de la fervitude, fur ce qu'il eft à-peu-près général dans toute l'Europe; on peut leur dire: vous vous livrez à une fécurité dangereufe; fongez qu'il ne faut qu'un peuple fobre & laborieux pour vous renverfer; lifez dans l'hiftoire votre condamnation; voyez dans l'Afie ces vaftes & fuperbes dominations qui préfentoient un front fi brillant, difparoître comme des nuages colorés, & une poignée de foldats fubjuguer des peuples immenfes, jufqu'à ce que ces vainqueurs, amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Affyriens livrés aux Medes; voyez Cyrus guidant les Perfes, les abattre, & ce même Cyrus fe brifer contre

la courageuſe réſiſtance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des ſpectacles, des jeux & des fêtes.

QUE devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambiſes & les Xercès devant Miltiade, Thémiſtocle, Pauſanias? Les Grecs abâtardis ſont ſubjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'IMPÉRITIE des généraux, leur peu de diſcipline ſont une ſuite du luxe. Le luxe favoriſe l'indolence, on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicateſſe ſenſuelle: on ſe fait une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes pour donner un ſpectacle à des dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoît ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des empires ? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre ? Il a beau élever un front ſuperbe ; ſi ſes racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des ôtages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers ſont frémir, le principe des états eſt ébranlé ; car la molleſſe & la valeur ne ſe concilient que bien difficilement : j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir ; je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune officier, c'eſt la force ; il ſera bientôt

moissonné. S'il ne s'agissoit que d'un jour de combat, je compterois sur lui ; mais comment soutiendra-t-il une campagne ? son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les saisons, l'air, les boissons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un essaim de mouches.

CHAPITRE XXXV.

Milice.

On ne la tire plus à Paris, & l'on a fait sagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la seule distance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ses droits.

Que penseroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Parisiensis*, le visage pâle, saisir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au supplice ? Il aimera mieux sacrifier le

peu d'argent qui lui reſte, ce dernier gage de ſa ſubſiſtance, que de s'expoſer à porter les armes pour ſa patrie.

CONSIDÉREZ la joie emportée de ceux qui ſont diſpenſés de la ſervir ; les meres les ſerrent contre leur ſein, en leur diſant à haute voix, *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement ; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils !*

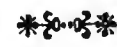
LE délégué ſemble un exécuteur des vengeances publiques, tant il eſt craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état ? s'écrieroit le Spartiate... — Tu t'étonnes, fier républicain ; mais le mot de *patrie* n'a aucun ſens pour eux ! Tu devois te ſacrifier, toi ; & leur premier devoir eſt de ſe conſerver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE XXXVI.

Jeune Magiſtrat.

UN jeune magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

IL égaye le plus qu'il peut ſon habit noir. S'il éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il eſt fat ridicule, pour ne rien offrir du barreau.



CHAPITRE XXXVII.

Tabagies.

LE renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de vie. Voilà ce qui fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin qui, intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte faix, qui à Paris portent des fardeaux énormes & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagnedeniers qui noient leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéramens les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité ? Il l'euſſent préféré.

D'APRÈS ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités

habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remaquable de ces tapagies eſt au fauxbourg Saint-Marceau; là ſe réfugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſ-

cordant, qui frappe sans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les esprits échauffés n'y sont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & la paix ne peut guere se rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obstinés, & les pousse dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient le verre à la main les injures & les coups.

Ce n'est pas sans raison que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandestine. S'il les mettoit à la rue, il courroit risque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient ou disparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde & menés chez un commissaire.

Et pendant ce temps les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent sous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti est

fourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour se replonger dans l'ivresse.

HÉLAS! qui nombrera les maux que cause l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique les hordes sauvages se fondent par ce breuvage; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triste rapprochement, qui fait réfléchir sur les loix qui ont défendu toutes ces boissons violentes, dont l'homme abuse si facilement, & qui lui ôtent sa force & sa raison.

CHAPITRE XXXVIII.

Palais.

L'ANTRE de la chicane sert de vestibule au sanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empressent, qui se heurtent, qui se parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de sangsues autour de ces colonnes sinistres! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des

vendeuses de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de jurisconsultes. Des sacs de procureurs reposent sur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

ENTREZ dans la grande salle. Quel bruit ! quel cahos ! quel murmure ! C'est là qu'un avocat donne les éclats de sa voix pour des raisons, & son verbiage pour de la profondeur. Il passe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magistrats, qui passent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuse. L'homme sage n'en peut sortir, sans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'EST là, comme l'a si bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour des monceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des officiers de justice est connue; ils dévorent les pierres des maisons : mais sont-ils les seuls qu'on doive accuser ?

LA ferme du *papier timbré* rapporte des sommes immenses ; elle est, dans tous les procès, de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaison ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere se disputent une mince succession. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

QUEL dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées, changées, cassées, rétablies selon le hasard des événemens & le caprice des souverains ! Notre code est un mêlange de ces loix rédigées dans un siecle à demi barbare, par ce méprisable Justinien, qui les vendit au gré d'une fille de théatre qu'il avoit épousée. Surchargées de constitutions particulieres de Louis XIV, elles sont devenues équivoques & contradictoires.

DE ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judi-

ciaires, entre les mains des procureurs, des huissiers & des greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il suffire à entretenir sans cesse ce régiment dévorateur ?

CHAPITRE XXXIX.

Jurisdiction Consulaire.

ELLE expédie plus d'affaires litigieuses en un seul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines subtilités sont bannies de ce tribunal, ainsi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui sont commerçans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne foi de l'un & la mauvaise foi de l'autre. Ils ne s'assujettissent pas à des mots vuides de sens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

ILS ne connoissent que de contestation pour fait de marchandises, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obliga-

tion pour fait de négoce est soumise à leur jurisdiction ; mais le particulier qui auroit acheté des marchandises pour son propre usage, peut demander son renvoi au châtelet. Ils connoissent des billets à ordre, des lettres de change pour remise d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la prise de corps*. Leurs sentences s'exécutent toujours, nonobstant & sans préjudice de l'appel.

SANS cette jurisdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni sûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une sentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant plusieurs années un jugement définitif.

DE même la jurisdiction de la maçonnerie juge de tous les faits de maçonnerie ; les différens survenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne sauroient prononcer sur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

Il feroit à fouhaiter que l'on multipliât ces petites jurifdictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injuftices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans fa clarté primitive, fans aucun de ces nuages fous lefquels on l'obfcurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont prefque pas de fin. Si l'on a été condamné au châtelet ou dans des tribunaux fubalternes, on en appelle au parlement, & de là on fe pourvoit en caffation ou revifion au confeil. La multiplicité des affaires qui y font portées rend les arrêts du confeil fi communs, qu'on fe flatte de pouvoir les obtenir dans les caufes les plus indifférentes & les plus minutieufes.

Les grands font évoquer au confeil d'état toutes les affaires dans lefquelles ils préfument devoir fuccomber ailleurs. L'affaire eft accrochée ou pendante à ce confeil, c'eft-à-dire, qu'elle ne fera jamais jugée ; & voilà ce que l'on voit encore en France.

Le chaos monftrueux de notre jurifprudence

& de notre procédure augmente de jour en jour, & tout semble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la jurisdiction consulaire qui conserve dans ses travaux le front de la justice.

CHAPITRE XL.

École de droit.

LES docteurs en droit, pour être reçus, font assaut public d'argumens ; celui qui a le plus de mémoire démonte son adversaire & l'emporte. C'est un tour de force incroyable que de loger dans sa tête cet absurde & indigeste amas de loix, de gloses, de commentaires. Une tête bien organisée en sauteroit ; celle d'un docteur admet ce cahos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeste, les loix romaines, toute la friperie enfin des siecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

LA, celui qui veut acheter une charge va

prendre le grade d'avocat & fait ſemblant d'étudier le droit ; on ne voit les profeſſeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit ſe font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils uſoient de trop de ſévérité, leurs marmites ſeroient à ſec.

Les examens qu'on fait ſubir ſont pour la forme : les argumens ſont communiqués ; & il ne faut guere plus de ſcience, a dit le marquis d'Argens, pour être conſeiller au parlement que pour être fermier général.

Quand on a acheté des lettres d'avocat, on eſt cenſé docte. Plus de theſes à ſoutenir. On ſe fait recevoir membre du tribunal que l'on a choiſi. L'un plaide, l'autre s'aſſied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge ; tandis que celui qui n'en a pas aſſez pour s'aſſeoir ſur les fleurs-de-lis, développe debout les matieres, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroît le plus raiſonnable.

VOTRE fils, difoit quelqu'un, fait fon droit. Mais y fongez-vous ? Il n'a pas les qualités requifes pour le bareau. -- Mais j'en fait un confeiller, reprit le pere.

LES premiers fouverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une bleffure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE XLI.

Tribunal des eaux & forêts.

CE tribunal, connu encore fous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *lievricides*. Si le lievre mange le choux d'un payfan, fi le pigeon détruit fa récolte, fi la carpe traverfe la riviere qui arrofe fon pré, il faut qu'il la laiffe paffer fans la toucher, il faut qu'il fe laiffe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eft pendu pour le coup. Mais ce forfait eft fi atroce, fi épouvantable, qu'il eft prefqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers ?

La jurifprudence des eaux & forêts eſt une jurifprudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes font prohibitives ; je ne fais à quoi l'on peut toucher fans les enfreindre.

CHAPITRE XLII.

Profeſſeurs de l'Univerſité.

A force d'enfeigner des enfans, ces profeffeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des vifages dans l'extafe de l'admiration, ils s'habituent aifément à fe croire un tact particulier & un goût infaillible : ils le difent dans leurs claffes, & ont la fottife de le répéter ailleurs. Ils ne

peuvent jamais perdre le ton du college : c'eſt une rouille ineffaçable.

S'ILS écrivent en latin, ils n'ont pas le génie de la langue françoiſe, & conſéquemment ils la rabaiſſent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris ſuperbe ; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédanteſque, s'ils ne s'aviſoient pas quelquefois de le haſarder dans les ſociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne ſeroient pas dignes d'être les diſciples.

LES latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots préjugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

ILS tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr ; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance ; ils ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études est toujours horriblement défectueux ; il se borne à la connoissance de quelques mots latins ; de sorte qu'il faut, en sortant du college, se récréer & relire ce qu'on a lu pour en sentir la grace, la force & la finesse.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les sciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & sots instituteurs ; & il falloit qu'ils fussent bien haïssables pour rendre les lettres odieuse à des ames jeunes & sensibles.

CHAPITRE XLIII.

Petites Écoles.

On connoît les abus nombreux de l'éducation scolastique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live ; mais on peut à toute force se passer de cette langne, au lieu qu'il est absoulument nécessaire à chaque individu de savoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette science commune s'achete

encore fort cher, & la capitale n'eſt pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance, on lui inflige des châtimens journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines : on y entend des ſanglots & des gémiſſemens ; comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfans. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la religion catholique, apoſtolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce : de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jéſus*, & pour l'honneur du *catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE XLVI.

Juifs.

Ils sont très-nombreux à Paris ; & quoiqu'ils n'y aient point de synagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs superstitions à huis clos. La tolérance de l'administration à cet égard ne sauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement : leurs mariages sont valides, & ceux des protestans ne le sont pas. Les enfans des juifs sont légitimes, leurs testamens ont de la force ; & tout protestant, aux yeux de la loi, n'est qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la seigneurie de Pequigni, à qui l'on disputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de sa terre, a gagné son procès en plein ; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jésus-Christ, fait des curés & crée des chanoines dans l'église épiscopale d'Amiens.

CHAPITRE

CHAPITRE XLV.

Cenſeurs Royaux.

CE ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblans, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifians*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé ? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

COMME ils peſent malgré eux ſur un joug déjà incommode, le manuſcrit s'envole & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la capitale; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, ſe débitent beaucoup plus promptement, & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege ;* car les formalités,

même pour un ouvrage permis, sont sans nombre.

Un *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & censeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *censure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le censeur* & le *censeur Coqueley.*

A quoi servent les censeurs royaux ? A donner quelquefois un petit passe-port à la sottise. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux ? Oh ! il n'est plus au pouvoir des Rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE XLVI.

Long-Champ.

Le mercredi, le jeudi & le vendredi saints sous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde sort de la ville ; c'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir ; car l'existence d'une femme à Paris, consiste sur-tout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées seches ou fangeuses du bois de Boulogne.

La courtisanne s'y distingue par un plus grand faste ; telle a orné ses chevaux de marcassites. Les princes y font voir les dernieres inventions des selliers le plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les coursiers.

Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre; l'église est déserte, les cabarets sont pleins : & c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

AUTREFOIS on y couroit à cause de la musique. L'archevêque, en l'interdisant, crut rompre la promenade ; il se trompa. Les fideles promeneurs traverserent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église, & ils n'y entrerent point.

QUAND le printemps est descendu sur la terre, à cette changeante époque, que le zéphir souffle, que le ciel est pur, que les bois sont verds, on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

LES femmes ce jour-là ne font pas la principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à rehausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornemens beaucoup plus

de beauté que ceux que l'on faiſoit autrefois; & moins lourds en tous ſens, ils vont avec plus de rapidité.

L'OUVRIER ſort ces jours-là, met ſon habit des dimanches, ſe mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes; mais on le reconnoît à ſes mains noires & calleuſes.

TANDIS que les uns ſe promenent, reſpirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les égliſes pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triſte: il finit par un eſpece de charivari. C'eſt un beau moment dans les colleges pour les écoliers.

CHAPITRE XLVII.

Barrieres.

Elles sont communément de sapin, & rarement de fer ; mais elles pourroient être d'or massif (1) ; si ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

Aux barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent misérables pistoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit passer une souris, se présente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre subitement, & vous dit, *n'avez vous rien contre les ordres du Roi ?* Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement : alors le commis monte, fait l'incommode visite, redescend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarrasse guere. Quand

(1) Il y a soixante barrieres à la tête & aux issues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *pataches*.

le commis trouve quelque chose de sujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dresse un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il représente pour la ferme; & si la ferme est pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un seul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette investigation; on laisse seulement passer celles des princes & des ministres, parce que Nicolas Salzard a un peu de respect pout eux. Les grands commis de fiscalité, les fermiers-généraux se sont assujettis eux-mêmes à la visite.

Il se fait tous les jours un nombre infini de mensonges par les plus honnêtes gens du monde. On se fait un plaisir de tromper la fiscalité, & le complot est général; on s'en applaudit, & l'on s'en vente.

Si votre poche est gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets sont ouverts. Certains jours de la semaine arrivent les bœufs qui bouchent le passage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé

la principale porte ; on en a ouvert une petite qui ne donne passage qu'à l'animal ; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous passez, si bon vous semble.

ETES-VOUS manufacturier, négociant ? votre ballot va à la douane. Quand le consommateur attend la marchandise, surviennent des hommes qui vous disent, *défaites tout cela*, *que je voie* ; *que j'examine*, *que je pese*, *que je taxe surtout*.

ON paie, on entre dans dix bureaux : on donne vingt signatures pour un ballot ou pour une valise. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin ; à la chambre syndicale, & l'inspecteur de la librairie saura quel est le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre ; dire, prouver que c'est une folie, une phrénésie ; que gêner le commerce, c'est défendre à l'état de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots sont confisqués, leur ap-

partiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure générofité.

CHAPITRE XLVIII.

Nouvel Incendie.

Le 8 Juin 1781, un embrafement fubit détruifit en quelques heures la falle de l'opéra, commode & magnifique malgré fes défauts. Une corde de l'avant-fcene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embrafa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théatre fut confumé. Un feau d'eau auroit arrêté l'incendie dans fon origine. La falle ne manquoit pas de pompes ni d'un réfervoir fpacieux en cas de danger; mais le réfervoir étoit à fec. Des débats parmi les adminiftrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indifpenfables. Quatorze perfonnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu fauver que la façade fur la rue Saint Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, successivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combustion des toiles peintes à l'huile, & de la dorure des loges, & de l'inflammation d'esprit-de-vin.

Le 25 Octobre de la même année, une salle d'opéra provisoire, bâtie dans cet intervalle, vaste & solide, s'ouvrit sur le Boulevards, avec tout son spectacle & ses dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger sur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne sauroit souffrir d'interruption. Il emploie à son service un grand nombre de sujets. Les chanteurs, les danseurs, les symphonistes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théatre : c'est un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richesse des costumes. Il faut des magasins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux soiries, à la gaze, aux rubans. Ses représentations intéressent tous les arts d'agrément. Cette foule

de beautés captive l'étranger, & lui fait verser dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra causeroit donc un *vuide* dans la capitale, & ralentiroit le commerce; de plus, un grand art, inconcevable dans ses effets, est attaché à la fortune de ce spectacle, parce qu'il est le seul qui puisse entretenir les talens du chant & de la danse dans une certaine perfection, & leur offrir en même tems une récompense assurée. Point d'opéra! Ce *jeûne* sera constamment regardé comme une sorte de calamité pour la capitale; c'est le théatre qui donne à la fois aux spectateurs un plus grand nombre de sensations: & comment s'en passer?

Il faut avouer que ce beau monstre commence à recevoir des proportions, & à prendre un caractere unique sous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt suivi.

Les salles de spectacles paroissent toutes inévitablement destinées à finir par les flammes. Rome, Amsterdam, Milan, Saragosse, Paris,

en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtimens, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

UN lord Anglois a publié une invention très ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

JETEZ dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſeaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi imprégnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

CHAPITRE XLIX.

Prévoyance.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre disloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit transporter les blessés que sur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leurs souffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe sérieusement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de sorte que le transport dans les hôpitaux ou dans les maisons sera moins douloureux. De même on trouve chez le commissaire de quartier des *bandes*, des *compresses*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, sortant de leurs maisons bien dispos, y rentrent les bras démis & les jambes fracassées; car marcher dans Paris toute une journée pour ses affaires, c'est aller, pour ainsi dire, à l'assaut. Cette prévoyance moderne est très-sage;

mais elle prouve que les accidens se multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux songer aux palliatifs que de restreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carrosse.

CHAPITRE L.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus subtils encore que ceux que j'ai d'écrits; habiles prêteurs qui favorisent les prodigalités & les fantaisies d'un jeune homme, & qui spéculent sur sa folie & sa crédulité.

LE péril est d'autant plus caché que c'est sous le masque de l'honneur & de la générosité qu'ils conçoivent, & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conseiller. Vautours déguisés, ils avancent par la main d'autrui un désastre dont ils s'assurent tous les profits; ils affectent des sentimens désintéressés, & hasardent

des remontrances paternelles : mais ils feroient bien fâchés que le délire cessât ; ils le nourrissent, & en provoquent les accès par des offres intéressées, & couvertes du voile de la plus étrange dissimulation.

Les biens de la crédule victime sont insensiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme, aveuglé sur les manœuvres de l'adroit spoliateur, va jusqu'à le presser sur son sein, & le croit sincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuse.

Les filets sont tendus de toutes parts ; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence sont si bien étudiés d'avance, qu'au défaut de sa candeur, sa vanité serviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ses biens, de l'estimation de ses dettes, & on lâche la bride à tous ses desirs ; de sorte qu'au bout de quatre ans il se voit réduit au sixieme de son revenu annuel.

Le spoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compassion ; & consommant son hypocrisie, il finit, en joignant les intérêts

aux capitaux, par être le professeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit son pupille.

L'INSTANT du réveil est marqué par l'effroi, la surprise, le désespoir, les traits brûlans de la plus juste indignation : mais c'est en vain, tout est en regle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne possession du traître ; les tribunaux seroient pour lui, si la partie lésée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre sur cette fascination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans sa voiture, éclabousse le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maisons.

IL n'est pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de son client, le procureur posséder quatre de ses maisons, l'intendant habiter l'hôtel que son maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ses propres capitaux.

CES courtiers officieux paroissent rarement ; ils

ils ont des *prête-noms.* Il font naître des momens de détresse, & ils en profitent. Une usure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuses les especes dont on occasione la rareté. Cet essaim engloutit les plus grosses fortunes;

Et l'avare Acheron ne lâche point sa proie.

TEL autre *entremetteur*, sans avoir un sol, achete une terre dont il paie une petite somme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, jusqu'à ce qu'on le dépossede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vassaux*; & ce n'est qu'après un long combat qu'il restitue *la seigneurie.* Il n'a rien payé; il a vécu sur le fonds d'autrui, & les paysans l'ont appellé *Monseigneur.* Ces hommes-là savent très-bien promener leurs adversaires dans l'obscur labyrinthe de nos loix.



CHAPITRE LI.

Banqueroutes.

ELLES font si fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cause de ce désordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne simplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faste ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profession leur imposoit. Le marchand est devenu frivole, vain, léger; il a voulu représenter, & la mauvaise foi n'a pas tardé à germer dans son cœur.

LES anciens marchands savoient que tous les capitaux qui ne sont pas dans le commerce, sont nuls pour les commerçans. Ils disoient qu'en fait de commerce, *un sol épargné est un sol regagné.*

LES faillites ne sont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & péni-

bles de la probité ; mais avec deux ou trois bilans on se met à son aise. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'est la regle.

Qu'arrive-t-il ? la confiance, qui est l'ame du commerce, n'existe plus. Tous ces dérangemens reitérés ont mis chacun sur ses gardes, & les difficultés se rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite est ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires sans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, sont obligés de paroître, de signer, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur est tranquille & ne sort pas de sa maison.

Il faut distinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci sont presque toujours frauduleuses ; les premieres peuvent naître du malheur des circonstances, d'une fausse spéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ses affaires, il agiroit loyalement ; mais il ne se dévoile que lorsqu'il est tombé dans le précipice. Il y a entraîné plusieurs autres ; c'est ainsi qu'une légere fraude nécessite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & précises sur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi frippon en détail se montre un frippon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné qui n'a point médité sa marche, succombe sous les frais de la procédure. On n'écrase que les petits débiteurs.

Le législateur vivifieroit plusieurs branches de commerce, en établissant des loix qui ne laissassent aucun échappatoire à la fraude, & qui punit le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne sont jamais mises à exécution ; mais il faudroit déployer une sévérité qui ne laissât au banqueroutier aucune ressource.

CHAPITRE LII.

Oisifs

QUE fait Monsieur un tel? .... Il vit de son bien, c'est un rentier; on lui écrit de la province, *intéressé dans les affaires du Roi*; c'est-à-dire, qu'il est intéressé à ce que le trésor royal soit dans l'aisance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris*, & pour savoir à *quelle lettre* (1) en est le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham*; voilà tout son chagrin. Il va au spectacle sans s'embarrasser de ce qu'on y donne. Il a doublé son fils d'un gouverneur, & il n'y songe plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainsi de son bien; & cependant un gros rentier passe pour ce qu'il veut être. Il est doublement sujet; car dans toutes les circonstances possibles, il votera toujours pour son royal créancier.

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oisif avoit vécu à Athenes, il auroit méprisé Socrate; ôtez-lui néanmoins son habit, ses gens, ses gros diamans, son carrosse, que restera-t-il ? Otez à Socrate sa robe; il n'y perdra pas grand'chose, c'est toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre science que d'arracher beaucoup d'argent, emploient le ciseau du statuaire & le peinceau du peintre à faire passer leurs traits à l'avenir; & l'art se prostitue.

La dérision ne les touche plus: le moteur universel & puissant, l'or, les absout: cette estime fatale des richesses corrompt les idées les plus saines; & ne disent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en un louis bien compté !



CHAPITRE LIII.

Petite Queſtion.

LES Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion: La dette contractée par le ſouverain eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation? Le monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le parlement en Angleterre?

CEUX qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le ſouverain d'une monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'état, comme d'un poids accablant.

CE ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des

vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'état, aux beſoins de l'état, aux négociations de l'état, à la ſplendeur du trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation; enfin aux édifices généraux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile, puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le temps, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs; vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme, ce contrat ne regarde que lui: ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intétêts preſſans. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au ſouverain qui paſſe. On ne peut faire manquer

un Roi à ses engagemens : il a traité avec ses sujets, il est lié par ses promesses : son successeur l'est comme lui ; & le serment des Rois, ces êtres qui ont tant besoin du respect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tout ? Tel est mon petit avis, & je ne suis pas rentier.

Il est bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la constitution versatile des états : ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux*.

CHAPITRE LIV.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'est pas moi qui le dis, c'est le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux* ; c'est encore du concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hostie & du calice, & jusqu'à*

l'agnus Dei, les orgues ne doivent point jouer: cela me fâche un peu; mais voyez le concile provincial de Trèves 1549.

TOUT a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hostie & du calice*, des *ariettes* & des *sarabandes*; & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chasses*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où est donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois! Il est mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre semble pourtant voltiger quelquefois sur la tête de Couperin.

L'ABUS presque général de n'avoir que des passages sous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus est devenu si criant, que les chansons ont prévalu sur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majesté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à présent au point que ce ne sont plus que des *Ponts-Neufs* grossiers; on n'y reconnoit seulement pas le chant.

L'ORGUE est le roi des instrumens; il les

contient tous. Cliquot, le ſeul excellent facteur qui exiſte, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de ſon orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'eſt paſſé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occaſion. Daquin fut arbitre; ce muſicien âgé de ſoixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs crioient, *ſon génie eſt plus fort que jamais, & il a ſes doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit ſi bien avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoiſſons trois traits de la vie de ce grand artiſte, qui paroiſſent fort extraordinaires & qui n'en ſont pas moins vrais. Muſicien né, il compoſa à huit ans un motet à grand chœur & ſymphonie. On fut obligé de le mettre ſur une table pour en battre la meſure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on penſa étouffer de careſſes un enfant ſi rare.

A la meſſe de minuit de noël, Daquin imita ſi parfaitement ſur l'orgue le chant du roſſignol, ſans que le couplet dans lequel il le faiſoit entrer parût gêné en rien de cette addition,

que l'extrême furprife fut univerfelle. Le tréforier de la paroiffe envoya le Suiffe & les bedauts à la découverte dans les voûtes & fur le faîte de l'églife : point de roffignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

LORSQU'ON rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laiffa que le *pofitif*, c'eft-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes*, ni de *pédales* ; un feul clavier reftoit ; la carcaffe du grand orgue étoit abfolument vuide. Cependant Daquin toucha fon *Te Deum* la veille de Saint-Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquaffent. Les accompagnemens paroiffoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'exiftât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient préfens. ---- Mais vous avez laiffé la *pédale*, difoit-on à Cliquot. ---- Non, je vous jure. ---- Mais cela eft impoffible. ---- Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini ; on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme fin-

gulier, qui venoit de tromper ſi victorieuſement ceux même qui fabriquent l'inſtrument.

L'ORGUE une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul: nous y étions; prodigieuſe affluence ! Il faut ici du détail: tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer: chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'en-haut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. DAUVERGNE, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

IL y a eu des organiſtes; mais Daquin eſt

Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiste, pour mieux encourager ses successeurs. Il a laissé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'ORGUE, a dit Gresset, *attire l'impie étonné dans nos temples.* L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du soir & les *messes de minuit* en musique, dans deux égises de Paris, Saint-Roch & l'abbaye Saint-Germain, à cause de la multitude qui venoit pour entendre l'organiste, & qui ne conservoit pas le respect dû à la sainteté du lieu. Il est bien inconcevable que des catholiques se portent à des profanations aussi scandaleuses, tandis que les *réformés* sont si respectueux dans leurs églises. Les premiers cependant admettent encore plus positivement que les seconds la présence réelle de la Divinité ; mais les fêtes nocturnes sont toujours un peu licencieuses, c'est l'effet des ténebres. Il se passera toujours bien moins de désordres en plein jour.

CHAPITRE LV.

Quêteuses.

Le févere pafteur d'une églife ufe fouvent d'une ingénieufe piété pour mieux exciter la générofité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure; il a appellé *fcandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le foir, il attend d'une aimable quêteufe qu'il a invitée, de fa taille élégante & de fon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eft parée; fon fein eft découvert, un gros bouquet l'accompagne fans le cacher; elle eft à la porte d'une églife ou d'une prifon, follicitant avec un gracieux fourire la compaffion de chaque perfonne qui entre; elle fait une douce violence aux rebelles; elle les arrête; un fon de voix intéreffant, de belles dents, & l'éloquence irréfiftible d'un bras nud & de beaux yeux fupplians..... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres!

A chaque offrande, quelque mince qu'elle soit, elle vous paie d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous salue, sa bouche vous remercie, & votre charité est récompensée avant même que le ciel vous en tienne compte.

BIENTOT elle traverse la nef, précédée d'un Suisse qui fait résonner la hallebarde. Plus la nef est remplie, plus son zele augmente. Le plus joli homme de sa connoissance lui donne la main, elle se penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & paresseuse qui voudroit retenir l'aumône.

L'AVARE s'attendrit; l'œil des assistans se détourne de l'autel pour dévorer ses charmes; quand elle présente sa bourse ouverte, elle semble quêter des cœurs. Le plus insensible met encore quelque chose dans sa bourse; le prêtre qui la suit, semble jouir de son triomphe: on ne lui laisse que la place qu'il faut; car la foule empressée des fideles la presse & l'environne. Embellie par ces saintes fatigues, en bute à tous les regards, si elle a remarqué qu'on

qu'on louoit sa taille avantageuse & bien prise, si elle a eu un moment de vanité, l'église lui pardonnera sans doute ce petit mouvement d'orgueil, sur-tout lorsque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourse bien pleine & que ses charmes ont conquise.

La collation commence ; elle est servie par les amis du curé ; elle reçoit les félicitations des grosses perruques de la fabrique. Un cortege de prêtres & de clercs tonsurés vient à la file & aventurent la galanterie ; le maître des convois a déridé son front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal : mais il veut plaire ; le vin coule, les gâteaux sucrés se mangent, & l'on se permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.



CHAPITRE LVI.

Pain béni.

TOUS les habitans de Paris ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. Les proteſtans n'en ſont pas diſpenſés, parce que les curés ſoutiennent que c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé catholique.

CHACUN doit le rendre en perſonne ; mais on ſe dit malade, & l'on envoie ſon domeſtique où ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiſer la patene.

LE bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'égliſe. Telle depuis vingt - cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pétri & mis au four la veille.

C'EST un ſpectacle de vanité pour la petite

bourgeoiſe, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent ; c'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie ; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

ALORS ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent, & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent, les Suiſſes en gants blancs les précédent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépoſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

QU'EN réſulte-t-il ? Les bedeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragmens conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obstiné se refusoit à cette oblation, il y seroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce sujet plusieurs procès facétieux. Un poëte a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique; mais monobstant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur, bon gré, malgré.

Sur une grande paroisse, votre tour vient plus rarement; mais sur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus souvent aux frais de l'offrande.

CHAPITRE LVII.

Catéchisme.

Je ne sais si les sages-femmes de Paris moulent & pêtrissent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde; si le doigt de ces matrones inhumaines, par

ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature & le ſiege de l'entendement; enfin, pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécilité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours ſans avoir la connoiſſance de ce qu'ils diſent.

Des catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel à la portée de l'adoleſcent : aucun livre enfin, clair, méthodique, appliquable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple, afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'est un clerc qui fait lui-même le catéchiſme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-

t-on à ce point de la première aurore de l'intelligence humaine ? N'est-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & mystérieuse.

Il est assez plaisant de voir un jeune clerc *faisant le catéchisme* à des filles de quinze à dix-sept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il est seul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'assiegent; il paroît niais & embarrassé ; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchise ; elles jouissent un peu malignement de son embarras. Les filles répondent avec plus de hardiesse qu'il n'interroge : on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roses ; qu'il devine bien que d'autres mysteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-dessus de toutes ces arides questions, elles prononcent d'une maniere aisée, gracieuse & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire*, *d'enfer* & *d'éternité* perdent leur accent févere : il n'y a plus de physionomie de *démon* sur les levres de ces *anges* ; & malgré les menaces redouta-

bles du *catéchiſme*, elles ſemblent mieux inſtruits, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE LVIII.

Myſtifier. Myſtification.

MOTS nouveaux parmi nous & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remarquable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

UNE ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe méloit d'ailleurs à beaucoup de vanité; toutes les femmes étoient amoureuſes de lui,

parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices ; on partit de là pour lui assigner de faux rendez-vous, où on lui persuada qu'il étoit *invisible* & métamorphosé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il pensoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à sa personne, qu'à raison de son *invisibilité* On raconte qu'on lui proposa d'acheter la charge d'*écran* chez le Roi, & pendant quinze jours il accoutuma ses jambes à pouvoir soutenir l'ardeur d'un brasier; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du Roi de Prusse* ; & qu'on lui fit signer qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le russe, & il se trouva au bout de six mois, qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un hom me en duel, lorsqu'à peine il avoit tiré son épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on

lui fit lire sa sentence imprimée, un faux crieur la hurloit sous sa fenêtre ; & Poinsinet de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher ; puis le Roi lui donnoit sa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

ENFIN, l'on poussa la cruauté jusqu'à lui dépêcher un dentiste qui lui arracha une dent malgré lui, en lui soutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre sa résistance.

IL crut que des carpes, des brochets, avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premieres tromperies. Il disoit, *on m'a bien abusé, mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

DANS les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate ; on les juge-

roit incroyables, elles n'en ſont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles diſparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, pluſieurs couplets ingénieux, & être en même temps la dupe conſtante de gens qui avoient moins d'eſprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui pouſſerent trop loin la plaiſanterie, ont mis une eſpece de gloire à publier leurs faciles triomphes ſur l'imbécilité native du pauvre auteur ; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en ſe targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une ſorte de *myſtification* aſſez plaiſante, puiſqu'ils ont cru que ces menſonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & conſtater leur renommée ?

On les a vu y mettre une prétention riſible, ſe diſputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere ; comme ſi c'étoit là une preuve réelle de ſupériorité.

J'ai donc vu *myſtifier* un de ces *myſtifica*-

teurs, qui mettoit dans ſon récit la plus grande emphaſe : & je m'en ſuis réjoui.

DES railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un ſingulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet eſprit facile, léger., délicat, bonnement cauſtique (dans un juſte degré), qui le diſtinguoit avantageuſement & le rendoit ſi aimable dans les ſociétés. Plus on a de cet eſprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un ſouper, voyant tous ſes amis hauſſer les épaules à chaque mot qu'il diſoit, s'imagina n'avoir proféré que des ſottiſes, lorſqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloreuſement : *il eſt donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'eſprit ! Hélas, il y a quelques temps que je m'en ſuis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laiſſé parler ? Souffrez-moi tel que je ſuis ; car il m'eſt impoſſible de me ſéparer de vous, quoique je ne ſois plus digne d'aſſiſter à vos entretiens.*

CETTE charmante bonhommie révéloit une ame candide & ſans orgueil. Il n'en fut que

plus cher à ses amis qui l'embrasserent, en lui certifiant qu'il étoit toujours aussi spirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris souvent à se connoître elles-mêmes.

CHAPITRE LIX.

Architecture.

Je ferai une question aux gens de l'art : pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compositions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent ces tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des solives ; ces ornemens, des vases entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art est-il borné à ce point, ou le génie des architectes ?

Faudra-t-il que tout palais ressemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuse donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je suis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

Une foule de maisons charmantes, ayant un aspect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts & embellissent les fauxbourgs. Cette diversité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ses vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le surprendre.

Mais les prodiges de l'architecture sont à Paris, dans l'intérieur des maisons. Des coupes savantes & ingénieuses économisent le terrein, le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuses ; elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne savoient que bâtir des salles longues & quarrées, & croiser d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens sont tournés & distribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on se loge avec clarté & agrément dans des espaces ci-devant perdus & gauchement obscurs.

AUROIT-ON imaginé, il y a deux cents ans ? les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres séparées, les escaliers dérobés & invisibles, les petits cabinets qu'on ne soupçonne pas, les fausses entrées qui masquent les sorties vraies, ces planchers qui montent & descendent, & ces labyrinthes où l'on se cache pour se livrer à ses goûts, en trompant l'œil curieux des domestiques.

AUROIT-ON deviné que l'art seroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton secret, on feroit tourner subitement, sur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaste secretaire, ou un large commode, lesquels, appliqués contre une pretendue muraille, offrent en s'ouvrant une issue dans la garde-robe d'une maison voisine, issue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéressés, mais propre à favoriser les mysteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique ? Des êtres qui semblent ne s'être jamais vus, communiquent ensemble à des heures réglées ; des ombres impénétrables sont répandues autour d'eux, l'ardente jalousie & l'espionnage

le plus ſubtil perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier, & le coup-d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre ſiecle tendent ſur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe; on ſe contente de ſa ſuperficie; on croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors: preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas; que du papier repréſente le velours & la ſoie; qu'on bronze le plâtre; qu'on dore les chenets; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief (1), auxquels il eſt convenu de ne pas toucher; & ces mets fantaſtiques ſervent

(1) On fait l'hiſtoire du *lapereau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

jusqu'à qu'ils soient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne seront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainsi de la sculpture, de la menuiserie, de la porcelaine, des vases de porphyre, & jusqu'aux bustes des grands hommes ?

CHAPITRE LX.

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'est une isle qui n'a que cinq cents toises de longueur. Cette ancienne cité des Parisiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfans-trouvés, le Palais, & près de vingt églises : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Parisien. La *ciselure* & *le guillochage* soumettent tous les bijoux de l'Europe à passer par ses mains. Il regne par la *gravure*.

LE quai des Orfevres offre ensuite une longue

gue file de boutiques resplendissantes de pieces d'argenterie ; c'est un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cite ; on y est convaincu par ses propres yeux, que cette ville s'est formée au hasard, & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maisons.

CHACUN a d'abord choisi son emplacement d'après les édifices publics, les temples, les places ; on n'a jamais songé à l'alignement des rues, c'est-à-dire, à l'agrandissement futur de la ville : de là les places resserrées, les angles, les détours, l'étranglement des issues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aspect désagréable de maisons petites, écrasées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour se tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent, rendent les autres plus mesquins encore.

DANS les nouveaux quartiers, au contraire, tout est aligné ; point de places resserrées, point de carrefours étroits ; ils sont vastes &

réguliers ; on y travaille en grand , comme pour la ville de l'univers qui est devenue après plusieurs siecles le chef-lieu de la souveraineté, le centre & le cœur du royaume, le ressort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

CHAPITRE LXI.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui se font faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a environ sept ans, ont forcé le gouvenement à porter son attention vers les carrieres. Les premiers soins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du Roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorsque dans le même mois, des remises, dans une maison rue d'En-

fer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On suivoit la réparation de cette maison ; & l'on commençoit des recherches avec une somme assez modique, quand, le 27 Juillet 1778, sept personnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre près Montmarte.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on visita ces carrieres, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoit durer long-temps, & qui portoient une montagne d'environ quatre vingt pieds d'épaisseur, annonçoient une ruine prochaine. Aussi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux, sous lesquels étoient ensevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Mesnil-Montant ; ils avoient jusqu'à soixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui existoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les secours & a servi à éviter de plus grands désastres.

On a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaissé les terres & les montagnes sur elles-mêmes, en brisant les piliers par la mine. Ce fut un spectacle curieux & nouveau, que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline considérable s'abaisser, &, d'après l'expression populaire, *faire la révérence*. Il y eut jusqu'à quarante piliers brisés d'un seul coup de feu.

Paris est environné de carrieres, parce qu'on n'a pu construire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du sein de la terre. Il y a des excavations considérables sous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, de côté de Chaillot, de Passy & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de visiter ces carrieres abandonnées, j'y suis descendu par les caves de l'Observatoire.

Jadis un portier hableur vous faisoit voya-

ger pendant deux heures dans une efpece de labyrinthe, fous l'enceinte de l'Obfervatoire feulement, & vous perfuadoit fauffement que vous étiez fous telle ou telle rue. Dans un endroit où il fe forme des ftalactites, il crioit aux crédules Parifiens : *vous voilà fous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlatanifme. Tels étrangers ont cru avoir paffé fous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obfervatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres : c'eft par cette iffue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces fouterreins longs & fpacieux. Je puis affurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'est une ville fouterraine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevaffes, & que l'on réfléchit fur quoi porte le fol d'une partie de cette fuperbe ville, un frémiffement fecret vous faifit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités, des ciels à demi brisés, des enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour; des fontis, des piliers écrasés sous le poids qui les presse & qui menacent ruine, de doubles carrieres, sur lesquelles portent à faux les piliers de la premiere; quel coup-d'œil! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui reposent sur cette croûte incertaine.

Le péril, il est vrai, diminue chaque jour, parce que l'administration a pris les mesures les plus sages pour obvier au mal. Il étoit impossible d'étayer tout de suite un vaste faux-bourg; on a été au plus pressé, on a assuré la voie publique, puis on en viendra aux maisons des particuliers.

D'abord on alloit au hasard, on établissoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, soit sous des champs, soit sous des jardins: on ne faisoit rien aux endroits écrasés, même sous les rues; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reste de masse qui empêchât de suivre les voies & les découvertes, on retournoit encore sur ses pas. Voilà

comme on dépenſoit beaucoup d'argent ſans parer aux dangers.

Il n'en eſt pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtimens du Roi : on a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique ; plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncemens, en ſuivant les rues ; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de le réparer ſûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

On fait de même pour des reſtans de maſſes ; on paſſe auſſi à travers, ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage, en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui ſort des ouvertures, ſert à conſtruire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal

L 4

qui ne se seroit manifesté qu'après quelqu'accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a fermé l'ouverture de sa carriere. Plusieurs de ces carrieres ont été réunies ; quelques-unes sont restées entourées de masses. Pendant la premiere année de travail on regardoit ces masses comme non fouillées ; mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le systême de deux galeries qui seroient suivies à travers le roc & les enfoncemens, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maisons, & sont consolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un est placé sous les murs de face qui sont sur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues, & l'on sera en état de faire connoître aux particuliers le dessous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement est de forcer chacun d'eux à faire ses réparations, lorsqu'il y aura du danger.

Il est vrai que ce travail important n'est avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal existe dans

les autres quartiers. Mais on fouille, on creuse, on avance ; & en suivant une ligne droite, on s'assure de l'état des choses.

Tous les quartiers qui avoisinent la riviere paroissent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter; mais Passy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inspirer ici des frayeurs déplacées, mais représenter en historien fidele ce que nous avons vu. Aucune maison n'a fléchi, si ce n'est une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'administration vigilante a employé tous les moyens capables de rassurer les esprits alarmés.

Il seroit inutile de taire ce que tout le monde sait. L'homme est par-tout environné de dangers physiques ; mais le moins probable de tous, est celui qu'on a voulu grossir dans quelques brochures étrangeres, en représentant la ville de Paris comme prête à descendre avec tous ses habitans dans un abyme sans fond.

C'EST une de ces images qui prêtent à la poésie descriptive. Mais cette image n'en est pas moins fausse, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choses. Nous n'avons rien négligé pour nous assurer du degré du danger, & nous ne l'estimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération présente.

CHAPITRE LXII.

Maîtres en fait d'armes.

L'ART *de tuer son homme proprement.* Et bien, il est érigé en maîtrise, en communauté, que dis-je! en *académie.* L'art d'alonger une botte se trouve consacré par un privilege du souverain! Donnadieu est académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en signant l'arrêt de mort contre les duellistes, signa la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes: tant il étoit profond législateur! On reconnoit bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

ENSEIGNER la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, c'eſt ne point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes

IL eſt dérivé d'abord de *l'eſprit des tournois*; il agita enſuite notre orgueilleuſe nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les bourgeois; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. On croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

LA raiſon regarde ces maîtres en fait d'armes à-peu-près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuser aujourd'hui en duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave* ; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela* ; & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant ; c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des ſiecles précédens eſt donc, pour ainſi dire, anéantie ; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

On ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche* ; qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere ; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage ; ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe générale ; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laissons aux abominations de la guerre

cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en servira au sein de la patrie & dans nos foyers domestiques !

On dit que des hommes (horreur épouvantable) ! ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fusil qui sert dans nos forêts à tuer le sanglier dévastateur & le loup carnassier. Eh bien, sous une figure humaine, les hommes, si fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-dessous des loups & des sangliers.

Que ne doit-on pas à la philosophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout son pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raisonnables !

CHAPITRE LXIII.

Jeux de hasard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit ; je défends les jeux ; si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, espérez, mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

CES jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils prosternent l'homme devant des êtres fantastiques, le sort, le hasard, le destin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richesses, ils donnent l'or à celui qui en a déjà & qui en est le plus avide. Ils ravissent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes, ils nourrissent, ils enflamment sa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au désespoir.

C'EST dans ces assemblées, où les dupes

font aux prifes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyfionomies défigurées par toutes les paffions honteufes, la rage, le remord, la joie féroce; on a raifon d'appeller ces falles un *enfer*. Ce vice fe punit de lui-même; mais il eft comme indeftructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambaffadeurs, c'étoient des maifons privilégiées; ont n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur: mais elle a déjà repris fon cours d'un autre côté; c'eft un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiffe fe flatter de l'extirper en laiffant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profeffion, le *tailleur de pharaon*; & les *ponteurs* ifolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite,

il feroit toujours condamnable; mais il cesseroit d'être un vol public.

Un tripot est accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir sa fortune; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par séance, compte avec ses valets, & partage avec ses protecteurs; on use pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer. Les intéressés trouveroient un raisonnement contraire fort absurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que l'état s'appauvriroit, si les femmes s'avisoient d'être chastes, & les peres de famille économes.*

Les tripots sont dangereux: mais considérons en même temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine somme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête: cela dépend du choix des maisons; s'il se refuse à ce sacrifice, on peut assurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, se conduira ignoblement

ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaise compagnie; où il fera plus de dépenses que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels; & pour un homme riche, il est tout aussi triste de ne pas jouer que de jouer avec passion, ou bien avec le premier venu.

Tel est le langage usité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene sur la terre pour en féconder les présens utiles, & le rateau que les joueurs promenent sur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent! La ressemblance de la dénomination fait naître, malgré soi, les idées les plus singulieres sur le travail agreste de l'un, & l'emploi oisif & cupide de l'autre.



CHAPITRE LXIV.

Loix somptuaires.

On n'en connoît d'aucune sorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choisissent leurs ajustemens comme bon leur semble. La femme d'un commis ou de l'épicier du coin, se mettra comme une duchesse : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impositions royales & sa capitation, permis à lui de se ruiner.

Point de Caton à l'homme stoïque, qui harangue avec force pour la conservation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage, de porter des habits de diverses couleurs, de se faire voiturer à Rome, &c.

Le sénat de Berne défend aussi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de baleines : mais à Paris tout le monde ressemble

au tribun Valérius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées, elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures qui rehaussent les hommes; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui satisfont l'orgueil ou récompensent les services. Que leur reste-t-il donc? La parure, les ajustemens: voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domestique?

Tout cela est, je crois, bien dit; mais enfin, ces brillantes inutilités sont prises sur la subsistance des enfans. C'est un luxe déplorable que celui qui, pour un sallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domestiques; & ce luxe puérile est devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les dissipations des femmes vont leur train

les petites fortunes se renversent; le patrimoine des enfans se trouve altéré au jour de leur majorité.

Le grand-duc de Toscane a voulu proscrire le luxe excessif, en menaçant de son seul *déplaisir* les infracteurs de ses invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économistes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commissaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaisent tant aux vendeuses & encore plus aux acheteuses de modes.

CHAPITRE LXV.

Étrangers.

UN étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé ; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui ſous un extérieur impoſant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'AILLEURS, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis ; ce n'eſt pas pour donner ſon temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

LES frippons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'instruire ; il n'y a que les noms célebres qui fassent tomber toutes les barrieres & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques visites de cérémonies ; mais ils ne sont point admis aux assemblées particulieres, où l'esprit aimable & le caractere original se développent en liberté.

L'ÉTRANGER, qui sent qu'on le traite cérémonieusement, éprouve une forte de gêne, & se jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'est-là qu'il s'amusera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans sa patrie, il ne sera pas au fait du ton qui regne dans les premieres classes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton universel.

LES amusemens publics le dédommageront de l'espece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils sont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'histoire des spectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils secrets

qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événemens publics une si prodigieuse mobilité; il n'en saura pas plus là-dessus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dresde ou Pétersbourg.

L'ÉTRANGER qui n'a point d'amis, conséquemment de société réglée, marche au hasard au milieu de six cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaisirs: il peut tomber le même jour dans la passable, la mauvaise, la détestable compagnie; rien ne lui aura appris à les distinguer, & du fond de son hôtel garni, il ne pourra deviner mille choses qui abusent au premier aspect, mais qu'il faut considérer avec attention pour les reconnoître sous leur véritable point de vue. S'il est trois jours sans sortir, on le croira parti; on ne songera plus à lui, l'ennui le saisira, & il maudira la capitale.

IL doit donc se ménager des connoissances dans toutes les classes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le soir; on court sans se trouver; & si l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidele, on

risque d'être seul. Chacun fond sous vos yeux, en vous donnant la main, court à ses parties de plaisir; & les voilà invisibles jusqu'à ce que le hasard vous les fasse rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les spectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui est vivant, tout ce qui est visible à tous les regards; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maisons, de la vie privée des hommes opulens, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en imposeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux est la meilleure lettre de recommandation qu'on puisse avoir: alors les hautes classes sont curieuses de voir & d'examiner l'homme qui le porte; il peut établir une liaison noblement familiere, assidue & libre de toute gêne; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas; car l'homme qui pense, s'instruit sur-tout par ce qu'on lui tait.

De misérables chaumieres en boue & en charpente sont, à l'extrêmité des fauxbourgs,

les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuse, on est tenté de retourner sur ses pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE LXVI.

Annonces des Spécifiques.

Ce mal contagieux, puisé au sein du plaisir, & qui dégrade l'espece humaine par un poison subtil & caché, est tellement répandu, qu'on a cessé de lui imprimer une certaine honte; & c'étoit bien assez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'est pas dû à la découverte du Nouveau-Monde; qu'il a préexisté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'est la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à mesure qu'il est détaillé, si c'est *la bourse des jetons*, comme on dit familiérement; c'est à Paris qu'il doit s'annuller, par sa prodigieuse distribution.

Regardez dans les rues combien de visa-

ges pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées !

C'EST qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie ; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'EMPIRE du charlatanifme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout les annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains ; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes ! Ainſi, malgré l'obſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale ; & l'imprudente jeuneſſe s'ac-

coutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

COMMENT connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE LXVII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés; les bateliers ſont ignorans pour la plupart; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jeter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'AUTRES batelets traversent la riviere dans l'intervalle des ponts, & sont faits pour y suppléer : c'est la *barque à Caron*, on y passe à toute heure.

LE nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le savetier, le financier, le soldat & le prêtre ; l'enfance, la jeunesse, la vieillesse ; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde sans distinction à la rive opposée. Le même voyage se fait deux cents fois par jour ; l'un entre, l'autre sort ; c'est, pour qui veut moraliser en passant l'eau, l'image de la succession éternelle de la vie & de la mort.

ON paie six deniers, & ce péage qui est affermé, rapporte tous frais faits une assez forte somme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE LXVIII.

Poterie.

Tous nos vafes de terre qui fervent à nos cuifines, font enduits d'un vernis qui fe diffout, parce qu'il eft attaquable par le foie de foufre. Les uftenfiles de terre & de métaux peuvent donc recéler un poifon fecret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a compofé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eft une découverte intéreffante, propre à occafionner une révolution falutaire & utile à la confervation de l'efpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages font réels, lorfqu'on a prodigué une protection prefqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe? Cette nouvelle invention eft d'un ufage univerfel; fon prix modique eft à la portée de tous les citoyens; elle tend à conferver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE LXIX.

Conseil de Santé.

Il n'existe pas encore ; mais ne devroit-on pas l'établir ? Il devroit être composé, non de ces médecins, si dangereux avec leur routine, si ignorans avec leurs theses ; mais de ces chymistes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai secret de la nature.

Ce conseil examineroit à Paris tout ce qui sert a la nourriture de l'homme ; l'eau, le vin, l'eau de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poisson, &c. Il reconnoîtroit les perfides mélanges ; souvent la marée est corrompue, les huîtres gâtées ; les légumes récelent des charansons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

Des physiciens préposés pour examinateurs des denrées & des boissons, arrêteroient dans

leur source les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorsque le danger se manifeste : pourquoi ne le préviendroit-on pas ? Mais les médecins ne songent pas à conserver la santé de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere surveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il soupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne seroit-il pas soumis à une inspection sévere, puisque la faim & la nécessité le font passer sur la bonté de la marchandise ? Du poisson pourri ne seroit-il de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alsace ?

CHAPITRE LXX.

Amélioration.

Je me hâte de le publier, le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin ; ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel !

Il étoit alors loin de la ville, il se trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui environnent le cimetiere ; il consulta des chymistes & des physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant ; le cimetiere fut fermé le premier Décembre 1780.

Rendons graces au zele du magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une chaleur

leur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'EST à la police à interroger souvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

DE même le *Quai de Gèvre* est porté sous une voussure qui joint le Pont - Notre - Dame au Pont - au - Change. Cette voussure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts versoient la fange, où aboutissoit le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant huit mois de l'année, n'arrosoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Mégisserie*, & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin le mal étant poussé au comble, & les chaleurs

de la saison derniere ayant ajouté à l'infection ; l'administration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitans.

Nous serons délivrés de ces exhalaisons perfides, & voilà deux fléaux de moins après plusieurs réclamations : il est donc bon de peser sur les abus, de les offrir sous leur véritable trait ; car à force de clameurs on se fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire, c'est l'ouvrage du tems & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations universelles des bons citoyens ? C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont nombre de personnes ne tirent de grands avantages ; c'est que certains hommes ne lisent pas, n'ont pas le temps de lire, & qu'ils ne font servir leur autorité incertaine & passagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'est à un certain éloignement, c'est chez

l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'observateur.

APPROCHEZ du point du confusion ; mille raisonnemens insidieux vous déguiseront la vérité. L'abolition des coryées a fait pousser des cris horribles. En vain la justice & la saine politique s'unissoient-elles contre ce régime dangereux ; la voix reconnoissante d'un royaume tout-à-coup soulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéressées.

NE vous étonnez donc pas que le bien se fasse si lentement.

CHAPITRE LXXI.

Procureurs. Huissiers.

SI vous avez dans votre maison un endroit sale, obscur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les souris & les rats s'y logent infailliblement. Ainsi dans la fange & le cahos abominable de notre jurisprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huissiers.

ILS ſe plaiſent dans les détours ténébreux de la chicane ; ils vivent graſſement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y ſuivre malgré vous ; vous êtes forcé de vous ſoumettre à leur miniſtere. Ces paperaſſeurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés ; mais comme le premier mal eſt dans une législation contradictoire & embrouillée, le praticien ſe rit de la miſere du plaideur, & tient au vice antique qui lui eſt ſi profitable.

NOTRE juriſprudence n'eſt qu'un amas d'énigmes priſes au haſard dans les ouvrages de quelques juriſconſultes d'une nation étrangere ; & quand les coutumes & les loix différentes ſont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monſtruoſités de la procédure.

ENTREZ dans un greffe de procureur, appellé improprement *étude :* huit à dix jeunes gens piquant la dure eſcabelle, ſont occupés à gratter du papier timbré du matin au ſoir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *ſignifications*, des *requêtes ;* ils *groſſoyent.* Qu'eſt-ce que *groſſoyer ?* C'eſt l'art

d'alonger les mots & les lignes, pour employer le plus de papier poſſible, & le vendre ainſi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de ſorte qu'on puiſſe en former des *doſſiers épais.* Et qu'eſt-ce qu'un *doſſier?* C'eſt la maſſe bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *doſſier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaicir un peu les choſes.

Mais toutes ces paperaſſes ſervent-elles du moins au juge? Jamais. Quand il y a un rapporteur, ſon ſecretaire fait ſur une feuille volante un extrait de ces énormes groſſes, & toutes les raiſons du procureur reſtent au fond du ſac: ainſi ce déluge d'écritures ne ſervira pas même dans la cauſe dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du ſecretaire fidele ou infidele; & voilà ce qu'on appelle *l'inſtruction* chez un peuple civiliſé, ou ſoi-diſant tel.

Le procureur dans ſon greffe eſt environné de ces doſſiers érigés en trophées & qui montent juſqu'au plancher, à-peu-près comme le ſauvage de l'Amérique s'environne dans ſa hutte, & ſuſpend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *ſcalpés.*

IL y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, sans compter cinq cents huissiers exploitans ; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots sur le papier timbré.

DITES à un praticien qu'il y a plusieurs pays en Europe, où la justice se rend sans le fatal ministere d'un procureur ; ou les frais de justice sont nuls, pour ainsi dire ; où des pacificateurs, dans le vestibule du temple de la justice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, sonnera & dira à son clerc, *grossoyez, multipliez les incidens, & songez que la philosophie est dangereuse.*

LES brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux sont légitimes par les friands amateurs d'épices ; on ne se fait point la guerre ; on partage paisiblement le tiers des successions. *Ils sont toujours en noir*, disoit un paysan ; *savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage soit porté loin ;

pour qu'il ſoit réprimé. Les procureurs en ſont preſque toujours quittes à l'audience pour des ſacarſmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux diſant un jour au plus effronté : *maître un tel, vous êtes un frippon.* — *Monſeigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

Quelques procureurs roulent carroſſe, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtiſent aſſidûment pour avoir des cauſes. Ils font le ſoir la partie de *madame* en cheveux longs, & l'encenſent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe ſur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à *l'ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du praticien.

C'est toujours lui qui choiſit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur : & comme il faut commencer par l'aſſignation, le praticien eſt néceſſairement l'agent de toute la procédure : auſſi les avocats font-

ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

IL faut passer par les longues épreuves de la cléricature, pour être habile à posséder une charge ; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clercs à bon marché ; le maître-clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages ; les autres clercs barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans les mansardes, en attendant un charge vacante.

LES plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug ; mais dans les grandes, *madame* ne sauroit se résoudre à manger avec des clercs.

ELLE oublie que son mari n'est qu'un ancien clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes-de-cham-

bre, ses tons, ses airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les huissiers, qui marchent à la suite des procureurs, ne sont pas moins redoutables & plus ardent encore à la curée. Quand une fois la breche est ouverte, alors ils montent à l'assaut, & traitent une maison comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné sur sa proie, & qui la dépece avec son bec noir & crochu; c'est l'image de leur joie avide, quand leur mains armées de la fatale plume saisissent les meubles pour les porter en vente sur la place publique.

Ces mêmes huissiers qui, comme une meute dévorante, se déchaînent contre les particuliers pour peu que la bride leur soit lâchée, n'osent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place: c'est à qui se refusera à cet office. Quand on veut poursuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un simple huissier à faire son devoir.

Ainsi le bourgeois à Paris, outre ses autres

fardeaux, a dans la nobleſſe impérieuſe & hautaine une véritable ariſtocratie à combattre ; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'EST par ces agens ſubalternes de la juſtice, & qui infectent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

CE fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie indigente ; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures ; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vint leur enlever ces foibles reſtes.

TOUS ces praticiens ont entr'eux un genre

de plaisanterie qui équivoque perpétuellement sur les mots de leur profession. Il n'y a rien de plus gothique & de plus maussade que les railleries des hommes d'affaires : pour être plates & grossieres, elles n'en sont pas moins inhumaines ; car ils plaisantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'est pas que l'improbité soit attachée à la profession : quelques procureurs honnêtes ne présentent pas sans cesse la justice à leurs parties, pour ne leur en faire embrasser que l'ombre. Ils emploient leur habileté à sauver leurs cliens d'un dédale d'erreurs & d'un embrasement funeste. Plusieurs ennoblissent leur profession par la vertu qui les orne toutes ; ils servent de modele aux autres, & ils méritent l'estime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux aussi :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Ces communautés de procureurs sont liées au parlement d'une maniere fort étroite. Elles en suivent les mouvemens, & en épousent les idées avec la plus grande chaleur.

CHAPITRE LXXII.

La Bazoche.

C'EST une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le Roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établissoit des jurisdictions Bazochiales; mais attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de Roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais souvent les hommes se sont laissé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

LES armoiries de la Bazoche sont *trois écritoires*, Oh, quel fleuve dévorant, semblables aux noires eaux du Styx, sort de ces armes parlantes, pour tout brûler & consumer sur son passage! Quoi, Montesquieu, Rousseau, Voltaire & Buffon ont aussi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'huissier exploitant & l'écrivain lumineux se servent chaque jour du même instrument!

CHAPITRE LXXIII.

Discours prononcé à la Comédie françoise à la rentrée de ce spectacle.

Un comédien plus véridique que ses camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore, chargé du compliment d'usage, s'avança, l'an passé, sur le bord du théatre, & là, après une profonde révérence, il se releva lentement, & dit d'une voix modeste, mais assurée :

« MESSIEURS. Deux fois par an, nous vous » rendons humblement l'hommage que nous » vous devons à bien des titres, nous vous » rappellons les obligations qui nous impo- » sent la nécessité de vous plaire, nous vous » caressons par des louanges, afin que vous » fermiez les yeux sur nos défauts. Nous ne » les taisons pas toujours, car il nous seroit » impossible de les dissimuler ; mais ce que

„ nous nous gardons bien de vous avouer ;
„ & ce que le cri de ma confcience m'arrache
„ devant vous , c'eft le peu d'émulation &
„ d'accord qui regne entre nous , c'eft notre
„ pareffe , notre orgueil , & les miférables dé-
„ bats qui nous empêchent de nous réunir ;
„ foit pour vous donner de nouvelles pieces
„ qui varient vos plaifirs , foit pour repréfen-
„ ter plus décemment celles qui ont fixé votre
„ attention ; & nous ne rougiffons pas de faire
„ doubler celles-ci , en bravant un murmure
„ que nous favons devoir être paffager.

„ AUJOURD'HUI , plus vrais qu'autrefois ,
„ Meffieurs , nous vous confeffons nos torts
„ multipliés , en vous fuppliant de nous im-
„ pofer la punition qui vous paroîtra la plus
„ falutaire & la plus propre à nous faire dé-
„ tefter nos mauvaifes habitudes ; votre in-
„ dulgence exceffive ne les a que trop enra-
„ cinées dans nos cœurs. Nous penfons qu'une
„ défertion totale de notre fpectacle pendant
„ quelque temps nous réveilleroit avec force
„ de l'engourdiffement où nous fommes plon-
„ gés , & ranimeroit parmi nous l'amour du
„ travail , que *vingt mille livres de rente*

» émoussent furieusement. Nous sommes riches » par les petites loges, avant même de lever » le rideau. Comment voudriez-vous que » nous pussions nous livrer à des études sui- » vies, lorsque nous sommes si bien payés » d'avance? Que nous importent l'art & l'au- » teur, lorsque notre bourse est bien remplie? » Nous n'aimons point l'art, nous aimons l'ar- » gent, Messieurs, & vous nous en donnez » trop pour que vous soyez bien servis.

» DIMINUEZ donc notre recette; nous se- » rons plus respectueux envers l'art, plus at- » tifs envers l'auteur; notre théatre rendu » quelque temps désert, nos besoins nous » enseignerons le secret de vous plaire; vous » y gagnerez, parce que nous nous efforce- » rons, par des représentations soignées & » intéressantes, de retrouver ce que nous au- » rons perdu par notre négligence. Nous n'a- » vons pas la force de nous corriger par nous- » mêmes; notre place est devenue une pré- » bende simple & inamovible: usez donc, » Messieurs, usez du châtiment salutaire qu » nous convient; abandonnez-nous; (*tour-* » *nant la tête vers le contour de la salle*) que

„ ces loges, cet amphithéatre demeurent vui-
„ des pour quelques mois ; & notre intérêt
„ alors, puissamment réveillé par cet aiguil-
„ lon, nous ramenera aux principes que nous
„ avons trop oubliés „.

CHAPITRE LXXIV.

Spectacles gratis.

Les comédiens donnent le spectacle *gratis*, à l'occasion de quelques événemens célebres, comme *la paix*, *la naissance d'un prince*, &c. Le spectacle alors commence à midi ; les charbonniers & les poissardes occupent les deux balcons, suivant l'usage ; les charbonniers sont *du côté du Roi*, & les poissardes *du côté de la Reine.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les sent, tout comme l'assemblée la mieux choisie (1). Quel portique, pour qui

(1) On a contesté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais passé sans applaudissemens.

sauroit

sauroit l'étudier ! Après la piece, Melpomene, Thalie & Terpsicore donnent la main au portefaix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard dansent avec la fille de joie sur les mêmes planches où l'on a représenté Polieucte & Athalie. Les fusiliers sont plus circonspects ces jours-là, & la *garde bleue* a un front populaire. Les comédiens ne se prêtent pas par amour du peuple à ces danses bruyantes, mais par politique, ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les spectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danseurs du Roi*, *l'Ambigu comique*, *les Variétés amusantes*, donnent aussi une représentation *gratis* dans les mêmes circonstances ; ils affichent de même *relâche pour le service de la cour*, *spectacle gratis pour la naissance*, &c. ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du Roi*, qui ne craignent rien tant que d'être assimilés aux *acteurs forains*, à-peu-près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huissier à verge.

On diſtingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeſſarts*; mais c'eſt une diſtinction qui échappe au peuple : il range ſur la même ligne & dans la même claſſe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ſes plaiſirs pour de l'argent.

Il n'y a que le *riſible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'aſſembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la cour ; mais il doit préſenter requête.

CHAPITRE LXXV.

Battemens de mains.

Langue & monnoie univerſelle des Pariſiens ; ils ne s'appliquent point autrement ; ils *claquent* pour la Reine & pour les princes quand ils paroiſſent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuſe révérence ; ils *claquent*

quand l'acteur paroît sur la scene, & tout aussi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent*, quand ils demandent impérieusement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck, & font plus de bruit que tous les instrumens de l'orchestre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au retour d'un héros; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie françoise, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraison funebre: nouveauté fort étrange, & qui pourroit soumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la prose dans toutes les séances académiques ou assemblées littéraires. Quelquefois ces battemens de mains vont jusqu'à la frénésie; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo*, *bravissimo*. On bat aussi des pieds & de la canne; tintamarre affreux, étourdissant, & qui choque cruellement l'ame raisonnable & sensible qui quelquefois même en est l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugemens de nos parterres, & en général le prononcé du public, dans nos salles de spectacles.

ON avoit conseillé à un acteur perpétuellement sifflé, de faire construire une machine qui imiteroit les *claquemens* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du spectacle à un ami fidele & sûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, c'eût été la même chose.

JUSQU'A quand le Parisien abusera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience ? Cette précipitation tumultueuse nuit à l'acteur & au poëte ; on ne les laisse point achever, & l'illusion, au milieu de ce bruit insensé, s'enfuit à tire-d'aile. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue ?

MAIS quel est l'applaudissement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur ? C'est lorsqu'un sombre & profond silence regne dans la salle, lorsque le spectateur, le cœur brisé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la pensée ni la force de se livrer à des battemens de mains, que, plongé dans l'illusion victorieuse, il ou-

blie le comédien & l'art; tout se réalise autour de lui; un trait ineffaçable descend dans son ame, & le prestige l'environnera long-temps.

CHAPITRE LXXVI.

Théatre Bourgeois.

AMUSEMENT fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui suppose quelques études. Ce passe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'insipide jeu de cartes & l'oisiveté absolue.

ON pense bien que ces acteurs, qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût; mais en fait de plaisir, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoissois devenoit toujours nouvelle, lorsque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne sais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisieme & quatrieme représentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-d'œuvres des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scenes plus plaisantes que celles que l'on représente: & tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la piece & des personnages. Puis les allusions deviennent plus piquantes, car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane?* & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine*.

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par madame la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auroient pu être comédiens s'ils ne fussent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Assise, s'acquitte aussi très-bien de ses rôles avec facilité & ron-

deur. La Reine de France enfin a joué la comédie à Versailles dans ses petits appartemens. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût est répandu depuis les plus hautes classes jusqu'aux dernieres ; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaise, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amusement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il suppose déjà un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des représentations théatrales, petites & sages républiques; craignez les spectacles: c'est un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaisantes que fournissent les amateurs bourgeois, dont la fureur est de jouer la tragédie, je choisirai cette historiette, que je trouve dans le *Babillard*.

« Un cordonnier habile à chausser le pied
» mignon de toutes nos beautés, & renommé
» dans sa profession, chaussoit le cothurne

» tous les dimanches. Il s'étoit brouillé avec
» le décorateur. Celui-ci devoit pourvoir la
» scene au cinquieme acte, d'un *poignard*,
» & le poser sur l'autel. Par une vengeance
» malicieuse, il y substitua un *tranchet*; le
» prince, dans la chaleur de la déclamation,
» ne s'en apperçut pas; & voulant se donner
» la mort à la fin de la piece, il empoigna,
» aux yeux des spectateurs, l'instrument benin
» qui lui servoit à gagner sa vie ». Qu'on juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut pas tragique.

CHAPITRE LXXVII.

Comédiens Italiens.

TOUT en conservant ce titre, ils ne représentent plus aucune piece italienne, ou, pour mieux dire, ces *cannevas* où Garlin a si souvent déployé un jeu assaisonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils sont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéressantes : droit dont ils n'abusent point, il faut l'avouer; mais les pieces à

vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils se piquent de servir le public avec un zele infatigable, on les voit ardens à le récréer de nouveautés, n'épargner ni soins ni peines. Leur désintéressement est rare. Ils ne lézinent point sur les décorations ni sur les habillemens; jaloux de donner aux représentations le plus grand éclat. Ils ont un tact assez sûr pour la musique vive, légere, expressive, mais ne savent pas encore juger les comédies d'une maniere aussi juste: cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc presque exclusivement ce théatre depuis dix-huit mois. Comme tout succès touche à un excès, il est à craindre que ce théatre ne s'infeste de *rebus*, de *couplets trop libres*, *d'équivoques*, &c. Pourquoi faire baisser les yeux aux graces?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne sont pas dépourvus de gaieté; mais il est à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, substantiels & à la tête dorée.

Les auteurs avoient cru pouvoir établir sur cette scene un second théatre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit presque toujours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vuides de sens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ses successeurs.

CHAPITRE LXXVIII.

Spectacles des Boulevards.

Le peuple, qui a besoin d'amusemens, s'y précipite en foule ; mais ces théatres sont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magistrat, & les pieces devroient être des compositions agréables & morales ; car il n'y a pas d'opposition entre ces deux mots, quoiqu'en disent les poëtes corrupteurs.

Pourquoi ces pieces sont-elles pour la plupart basses, plates, ordurieres ? C'est qu'une

poignée de comédiens ose dire qu'il n'appartient qu'à eux de représenter des pieces raisonnables ; c'est qu'on les soutient dans cette ridicule prétention ; c'est qu'à la suite de cette incroyable & honteuse législation, le peuple est condamné à n'entendre que l'expression du libertinage & de la sottise. Et voilà où aboutit la police des spectacles chez un peuple renommé par ses chefs-d'œuvres dramatiques.

Les parades qu'on représente extérieurement sur le balcon comme une espece d'invitation publique, sont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers qui, avec les instrumens de leur profession sous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuses de la journée.

Les figures en cire du sieur Curtius sont très-célebres sur les Boulevards, & très-visitées ; il a modelé les Rois, les grands écrivains, les jolies femmes & les fameux voleurs ; on y voit Jeannot, Desrues, le comte d'Estaing & Linguet ; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel : l'Empereur

eſt à côté du Roi. Le crieur s'égoſille à la porte : *entrez , entrez Meſſieurs ; venez voir le grand couvert , entrez , c'eſt tout comme à Verſailles.* On donne deux ſols par perſonne , & le ſieur Curtius fait quelquefois juſqu'à cent écus par jour , avec la montre de ces mannequins enluminés.

CHAPITRE LXXIX.

Coliſée.

Nous ne ſommes pas des Romains ; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéatre qui ſubſiſtât au bout de dix-huit ſiecles ; nous n'avons pas voulu aſſembler deux cents mille ſpectateurs, c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majeſtueux monumens de Rome & le défigurer encore ; car le ſuperbe amphithéatre s'appelloit le *Colloſſée*. Notre *Coliſée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont ſaiſi , & n'ont jamais pu enſuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que ſon emplacement , dans la

position la plus heureuse qu'on ait pu choisir. L'intérieur de ce caravenserail étoit triste, des symphonies monotones, des danses misérables ou puériles; des joutes sur une eau sale & bourbeuse; des feux d'artifice sans variété; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux : voilà tout le divertissement de ces sortes d'endroits.

La redoute chinoise l'a remplacé; temple nouveau, ouvert à l'oisiveté absolue, & qui enleve aux nobles représentations dramatiques une foule de spectateurs.

Là on se sert l'un à l'autre de spectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narcisses adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra fredonnant des airs, les fats à cheveux longs, les laïs à la tête haute y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmans de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaisir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds;

il ne se nourrit pas de vanité, de l'étalage de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertissemens plus substantiels. La différence des gouvernemens enfin se fait sentir par le contraste de la froide élégance de nos assemblées, & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il est vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous déboursons mesquinement trente sols. Puis, qui ne se mêle pas de nos plaisirs, c'est-à-dire, qui ne les corrompt pas ? L'autorité préside à tous nos divertissemens ; on nous les arrange, & il ne nous est pas permis de les modifier.

CHAPITRE LXXX.

Foire Saint-Germain.

Les spectacles des Boulevards sont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée spacieuse ; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein descend

encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantassins pêle-mêle passent par ce dangereux sentier.

Là, des hommes de six pieds, montés sur des brodequins, coëffés comme des Sultans, passent pour des géans. Une ourse rasée, épilée, à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste & culotte, se montre comme un animal unique, extraordinaire. Un colosse de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de plusieurs années pour amener à l'œil du naturaliste quelque chose digne de son attention. La charlatanerie grossiere est là sur son trône. Le saltimbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe ensuite qu'il donne des *gourdes* au Parisien? On le connoît si bonnace, qu'on sait d'avance qu'un faux merveilleux le transportera non moins que s'il étoit véritable.

Les salles des farceurs sont presque toujours remplies. On y joue des pieces obscenes ou détestables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de sel, d'esprit &

de raison. Quoi, voilà un théatre tout dressé! un peuple tout assemblé, & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des sottises; tandis que notre théatre si riche devroit être considéré comme un trésor national! Et pourquoi appartiendroit-il exclusivement aux comédiens du Roi?

Quoi, Dugazon seroit l'héritier de Corneille! Quoi, ces chefs-d'œuvres que tout l'or des souverains ne sauroit faire renaître, demeureroit en propre à une poignée de comédiens! Quoi, ils n'appartiendroient pas essentiellement à tous ceux qui se sentent l'ame & le talent de les faire valoir! Quoi, l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ses productions & sa gloire! Quoi, sacrifier l'art à l'intérêt passager de l'acteur, ne donner qu'un point resserré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'asservir à l'instrument qu'il anime; & quand j'ai composé, je donnois donc mes pieces à une seule troupe! Brûlons nos pieces.

Le grand-duc de Toscane, qui possede le véritable génie d'un législateur, parmi une foule

ſeule de loix utiles & conçues dans une haute ſageſſe, a donné à tous les théatres la liberté abſolue du choix des pieces ; certain que la concurrence & l'émulation ſerviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglemens qu'un petit eſprit de claſſification a étabis parmi nous pour lui ôter ſon eſſor & ſa grandeur.

La enfin on voit (& qu'importe le lieu ?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus ſouple & le plus inventif, & qui, ſans les études ordinaires, doit tout à la ſagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce phyſicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & ſurprend notre intelligence. Il faut bien ſe garder de le confondre avec les *faiſeurs de tours* dont il eſt environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur groſſiere : non-ſeulement il eſt l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang diſtingué parmi les plus habiles ſcrutateurs de ſes phénomenes : les merveilles qui s'operent ſous ſes mains induſtrieuſes valent bien quelques pages ſyſtématiques écrites en beau ſtyle.

CHAPITRE LXXXI.

Lectures.

Il s'eſt introduit un nouveau genre de ſpectacles. C'eſt un auteur qui ne lit pas à ſes amis pour en recevoir des conſeils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un ſallon meublé, ſe place entre deux flambeaux, demande un ſucrier ou du ſirop, calomnie ſa poitrine, tire ſon manuſcrit de ſa poche, & lit avec emphaſe ſa production nouvelle, quelquefois ſomnifere.

Il ne manque point d'admirateur, parce qu'il les convoite avec toutes les ſuppliques adroites de l'orgueilleux amour-propre ; on lui prodigue de ces mots obligeans qu'on ne refuſe pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges ſinceres. Quand il imprime, le public ſe rit de l'ouvrage admiré dans le ſallon. L'auteur furieux crie que le goût eſt perdu, & que la décadence de la littérature eſt viſible, puiſ-

qu'on ne ſent pas comme ſes premiers juges & admirateurs.

Dans ces fortes de lectures tout prête au ridicule ; le poëte arrive avec une tragédie rimée & faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amans ; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par hafard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec ſon rouleau de papier ? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore ; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſellette, expoſé à toutes les réflexions malignes ! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit ; il s'en doute : il geſticule avec plus de véhémence, comme pour forcer les ſuffrages : ce n'eſt plus un auteur, c'eſt un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ses amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le public? Pourquoi se montrer si jaloux d'une approbation équivoque? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'est-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit se former de la gloire? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux esprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'est ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1), qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs; c'est là son vrai jour; des succès de chambre sont toujours des succès douteux.*

On a vu une société intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'académie françaife, établir des lectures publiques, dont plusieurs furent très-intéressantes; & sans une fatale division (inévitable parmi les beaux esprits) cette société devenoit une académie en regle, qui auroit rivalisé avec la superbe;

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1780.

un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas ! l'esprit chez eux n'étoit jamais à jeûn : ainsi faisoient les célebres auteurs du dernier siecle.

Il se forme plusieurs *assemblées littéraires*, dont les membres ne se croient pas inferieurs aux immortels ; ils lisent un jour de la semaine ; les auditeurs applaudissent, & ceux qui sont applaudis sont aussi contens le soir de leur triomphe, qu'un académicien l'est lorsqu'on l'a claqué au Louvre pour ses vers ou pour sa prose.

La loge des *Neufs sœurs* renferme aussi des auteurs qui lisent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement ; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui eussent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis ? ne faut-il pas donner une libre issue au consolant amour-propre de chaque écrivain, si heureux quand il se lit, quand il entend sa voix résonner dans un lieu peuplé ? L'équité (disons mieux) la compassion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une sorte de célé-

brité dans Paris, il y a huit à dix ans; on en raffola, on se l'arracha. Il rendoit avec intelligence & précision, avec une variété de ton surprenante, tous les personnages d'une piece de théatre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la représentation; il valoit une troupe entiere; mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur présent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puisque cette forte illusion lui étoit nécessaire pour mieux entrer dans le sens des rôles. Or l'auteur qui étoit présent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction singuliere, étoit acteur médiocre sur les planches, lorsqu'il ne débitoit qu'un rôle; il lui falloit une piece entiere pour développer son talent presque unique; il donnoit un peu la comédie par-tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ses lectures, mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

CHAPITRE LXXXII.

Prêteurs à la petite semaine.

Usuriers qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puisqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent sur *l'éventaire*, les détailleurs en tous genres ont besoin le plus souvent de la modique avance d'un écu de six livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groseilles, des poires, des cerises. Le prêteur le confie à condition qu'on lui apportera au bout de la semaine sept livres quatre sols; ainsi son écu, quand il travaille, lui rapporte près de soixante livres par an, c'est-à-dire, dix fois sa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite semaine.

Si je disois que des hommes opulens font-

ainsi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette usure énorme sans remords; quelle idée ne se formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur soif cruelle pour les richesses?

MAIS lequel doit surprendre le plus, de la détresse extrême de ces petits détailleurs qui ne savent pas avoir six livres devant eux, ou du succès constant d'une aussi terrible usure? Mais qui, ayant tout soldé & payé, reste avec un louis d'or en propriété absolue? J'oserois dire que le tiers de Paris n'en est pas encore venu là: aussi les *avanceurs* savent combien l'espece monnoyée devient rare de jour en jour, parce que les emprunts publics, ces funestes absorbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

ILS vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre; or, plus on est pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent; & par la même raison qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du sang, il achete un écu de six livres à un prix

exorbitant : de là vient qu'il lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au-dehors ; car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh ! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence ?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agens ; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas

rappetassés, laisse croître sa barbe, se peint les cheveux & se blanchit les sourcils : il se rend alors dans une maison écartée, dans une salle où il n'y a qu'une mauvaise tapisserie, un grabat, trois chaises & un crucifix ; là il donne audience à soixante poissardes, revendeuses & pauvres fruitieres ; puis il leur dit d'une voix composée : “ mes amies, vous voyez que je ne suis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris ; je vous donne mon argent sur votre conscience & religion ; car je n'ai de vous aucune signature, vous le savez, je ne puis rien réclamer en justice. Je suis utile à votre commerce ; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma sûreté. Soyez donc toutes ici solidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidellement ce que je vais vous confier. „

TOUTES les poissardes & fruitieres levent la main & jurent d'étrangler celle qui ne feroit pas fidelle au paiement : des fermens épouvantables se mêlent à de longs signes de croix.

Alors l'adroit ſycophante prend les noms, & diſtribue à chacune un écu de ſix livres, en leur diſant, " je ne gagne pas ce que vous ga-„ gnez, il s'en faut „. La cohue ſe diſſipe & l'anthropophage reſte ſeul avec deux émiſſaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverſe les Halles & la place Maubert dans un équipage ; perſonne ne le connoît & ne peut le reconnoître ; c'eſt un autre homme ; il eſt brillant, il eſt reçu dans la bonne ſociété ; & ſouvent au coin de nos cheminées de marbre, il parle de bienfaiſance & d'humanité. Perſonne ne lui conteſte la probité, l'honneur, même une ſorte de généroſité ; & pendant qu'on le juge ainſi, inviſible & préſent dans quatre ou cinq entrepôts obſcurs, il pompe, il exprime la ſubſtance du pauvre peuple.

CHAPITRE LXXXIII.

Charlatans.

On nomme ainsi ceux qui, montés sur des treteaux, appellent les passans dans les places publiques. Le premier médecin du Roi a chassé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuisoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'est dommage; car le docteur Sacroton disoit à son éleve, en lui faisant l'énumération des avantages du charlatanisme : *comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le sabre au côté, les pistolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui arrivé sur la place, se métamorphose tout-à-coup en théatre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, semblable aux orateurs Romains, de parler en public; haranguant tour-à-tour les nations, les parlant en liberté à un peuple serré & attentif? Qui est-ce qui parle aujourd'hui au public? Personne, mon ami, personne, exceptez nous.*

Tu peux réussir par la parole, & aller plus loin que tu ne penses.

PLUS de gros *Thomas*, plus de harangueur sous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit sans pitié ces derniers restes de liberté, & personne ne distribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux suppôts de la faculté.

LES charlatans se sont réfugiés dans l'empire des sciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent universel, qui a la propriété de modifier la matiere en tout sens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'AUTRE vous expliquera, d'une maniere claire & démonstrative, les causes de l'attraction, de la rotation des planetes sur leur axe, & de leur circonvolution autour du soleil.

LE troisieme vous donnera la théorie du soleil, celle des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, sur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour son coup d'essai.

Un quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le fecret de la génération ; il vous dira, pour une foufcription de trente-fix livres, ce que c'eft que l'économie animale ; il vous inftruira par-deffus le marché du méchanifme des paffions, & vous aurez la fcience univerfelle pour douze écus.

Rangeons dans cette claffe ces naturaliftes qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des fyftêmes fur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues ; qui, fe chauffant à un bon feu, écrivent fur les glaciers de la Suiffe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres*, ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent fur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de deffus leur chaife la ftructure & les fondemens du globe ; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oferont dire, je vois diftinctement le noyau de la terre, car il eft tranfparent pour moi.

Rangeons encore dans la même claffe ces académiciens beaux-efprits, qui n'ont rien

écrit, dont les noms sont inconnus, qui courent les pensions, & qui se font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils disent respecter le public, ce qui ressemble beaucoup au respect des impuissans pour les femmes.

POLYDORE porte le petit-collet, passe-port de l'impudence ; il veut se donner non-seulement un air d'érudition, mais le goût, mais de supériorité, mais de génie : il parle avec emphase d'un auteur grec, il se récrie sur la beauté de l'expression, sur la finesse des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette physionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le sublime Homere frappe merveilleusement l'anapeste. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il se recueille & se tait, comme si le génie le saisissoit tout-à-coup & l'accabloit de tout son poids. Ne diriez-vous pas que Polydore à étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le possede parfaitement ? Soyez sûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ou-

vert sur sa table, c'est pour en imposer aux sots; & comment croit-il en imposer à d'autres ? On dit aux charlatans des places publiques, *guérissez :* on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *imprimez ;* mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE LXXXIV.

Versificateurs.

Ils pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1782 ! Le François a sa *provision bien ample ;* il est devenu excessivement difficile. Car qu'est-ce qu'une nouvelle combinaison des hémistiches de Racine, Boileau, Rousseau, Voltaire, Gresset, Colardeau ? Ce n'est pas trop la peine de nous donner laborieusement la même empreinte; n'est-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déjà des copistes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muses*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers sont du même auteur ? tant les idées, le style & le ton ont une couleur uniforme.

QUAND

QUAND on rencontre un verſificateur, il faut lui dire, pour éviter toute diſpute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modeſtement, qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* perſonnes en état d'apprécier ſon rare talent, que le *goût* par *excellence* s'eſt réfugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bienheureux.

SI l'on diſoit à un verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche pendant un mois entier, que tel écrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine) eſt un grand poëte, que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas : auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen vous ménagez vos poumons, & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un verſificateur déraiſonne & rétrécit ſes idées.

MAIS c'eſt encore plus la faute de la lan-

gue que la ſienne propre. Ce verſificateur ſue, travaille, & il ne manque au fond que de diſcernement.

Qu'est - ce qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obſtacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *ſoulignœurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'ecrivain audacieux, où toute innovation a le deſſous, où cette expreſſion de Corneille n'a pu ſe naturaliſer.

Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

Il faut dire hardiment que cette langue n'eſt pas poétique; que ſa penſée n'eſt qu'une proſe rimée; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace; qu'elle n'en aura jamais, puiſqu'il eſt défendu de l'enrichir, puiſque ſa mar-

(1) Race de petits journaliſtes qui, ſans motif ni raiſon, en rendant compte d'un ouvrage, ſoulignent tout ce qui leur déplaît. Obſervez qu'en général ils proſcrivent les expreſſions créées & de génie. Ainſi ils ôtent à la langue tout ſon eſſor.

che, loin d'être libre & fiere, eſt compaſſée, meſurée, rétrécie, ſoumiſe au compas. Ajoutons qu'il faut être inſenſé pour s'aſſujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces ſottes habitudes ; conſultant les journaliſtes, aſſaſſins périodiques de la poéſie, & qui, conformément à leur ſtyle rampant, rejettent la force & l'énergie, lorſque le poëte s'en ſert pour peindre ſes penſées avec les ſons qui lui plaiſent.

Puisque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, ſon triſte & indigent Boileau & ſon ſec & dur Rouſſeau, il faut le laiſſer dans le ſoin puérile de calculer des ſyllabes, au lieu d'imaginer & de créer une foule d'expreſſions qui lui manquent. La preuve que ſa poéſie eſt nulle, c'eſt qu'il eſt encore à s'en appercevoir.

Les verſificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre ; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

Il eſt un parallele qui revient ſans ceſſe dans les converſations des verſificateurs, & qui m'ennuie étrangement ; c'eſt le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de

littérature, des sots parlent une heure entiere sur cet objet, & ont l'air de dire quelque chose. Cela passe dans des brochures que le plus petit commis, au lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une sorte de présomption; & plusieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms semblables incessamment ressassés. On diroit que l'effort de l'esprit humain se trouve dans une tragédie françoise, & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déja eu quelques maîtres, lui demanda le poëte? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien! répliqua Timothée, en devenant mon disciple, vous me devrez une double récompense. --- Pourquoi donc? --- Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous fasse oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enseigne ensuite ce dont vous ne vous doutez seulement pas.

CHAPITRE LXXXV.

Calambours.

LA langue merveilleuſe des *calambours* tire à ſa fin. Quelques adeptes la cultvioient, & elle leur tenoit lieu d'eſprit & de talens. Que vont-ils devenir? Comment une ſi brillante renommée s'évapore-t-elle ſi promptement? Quelle ingratitude après tant de cris d'admiration! Oh, que le peuple de Paris eſt léger dans l'encens qu'il prodigue!

ON citoit, on claſſoit à part ceux que l'inſpiration ou le haſard avoient favoriſés; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu ſe faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiome, à compoſer une petite brochure qui les plaçoit ſubitement au rang diſtingué des heureux plaiſans de ce monde.

LE peuple ne les a pas trop goûtés; il a mieux aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature baſſe, mais du moins exiſtante. Il

pouvoit juger de la reſſemblance ; mais lorſqu'on voulu lui expliquer toute la fineſſe d'un *calambour*, il dit dans ſon ſtyle naïf : *quand Jean Bête eſt mort, il a laiſſé bien des héritiers.*

TOUTES ces mauvaiſes plaiſanteries tendoient à dénaturer la langue, à proſcrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous reſtent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au-devant de l'équivoque folle ou licencieuſe. Les freres *calambourdiers* ſe ſont donc rendu coupables du crime de *léſe-majeſté françoiſe*, quant à la langue ; nombre d'expreſſions ſont devenues impropres dans le ſtyle & dans la converſation, parce qu'il les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré ; mais c'eſt aux écrivains ſenſés qu'il appartient de ſe roidir dans tous les tems contre les excluſions bizarres de mots & de braver les mauvais plaiſans & les ſots rieurs qui abonde.



CHAPITRE LXXXVI.

Feux d'artifice.

On a remarqué qu'il ne s'étoit presque jamais donné de spectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Parisienne ne sait point établir l'ordre dans ses mouvemens ; une fois sortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuse.

C'est par cette raison qu'on a supprimé le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naissance des princes & princesses, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces stériles jouissances, on marie des filles, on délivre des prisonniers. Eh bien ! ces idées-là sont encore dues à des écrivains patriotiques.

Je voudrois voir tous les artificiers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidens ; & comment peut-on

se résoudre d'ailleurs à voir sauter en l'air ce qui pourroit suffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année! Comment donner un si grand prix d'un plaisir si court! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux bazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrapent un gilet par-dessus le marché.

Il est bien inconcevable qu'on ait choisi pour l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Greve*, qu'on ait vu l'effigie du souverain élevée avec pompe sur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien : comment les emblêmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils succéder à la roue & au bûcher ? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du sang du crime ? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu si longtemps des idée si basses & si rampantes ? Pourquoi ! C'est qu'il vouloit appercevoir de ses fenêtres & avec la même aisance le feu de joie & la potence.

CONNOISSEZ-VOUS, mes chers lecteurs, un

beau feu d'artifice ? C'eſt celui qu'a donné le feu Roi de Danemarck ; il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, aux gerbes brillantes & paſſageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coin de l'édifice ; ils tirerent chacun un papier, le peuple fit ſilence ; c'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets où la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets ſont merveilleux dans des deſcriptions ; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats & des petits pains ; le laquais lui-même fuit le ſauciſſon envoyé par des

mains qui s'amusent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits pains deviennent, pour ainsi dire, des cailloux entre les mains des insolens distributeurs. Imaginez ensuite deux tuyaux étroits qui versent un vin assez insipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'unissent ensemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevant en l'air; mais la difficulté est de l'assujettir au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace incessamment le vase où coule la liqueur: les coups de poings tombent comme la grêle; il y a plus de vin répandu sur le pavé que dans le broc; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix & qui n'est point entré dans *la ligue*, pourroit mourir de soif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le gosier par la charcuterie.

La petite bourgeoise, que la simple curiosité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un seau de vin: elle craint d'être heurtée, renversée, foulée aux pieds; car ces terribles conquérans vont revenir pour chasser leur rivaux, & mettre à sec les futailles.

L'ABJECTION & la misere, voilà les convives de ces fameux banquets ; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés : on diroit un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la disette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc assaisonné.

ENSUITE des symphonistes déguenillés, perchés sur des treteaux & environnés de salles lampions, font crier des violons aigres sous un dur archet; la canaille fait un rond immense, sans ordre ni mesure, saute, crie, hurle, bat le pavé sous une danse lourde : c'est une bacchanale beaucoup plus grossiere que joyeuse ; & comment donne-t-on une aussi froide orgie pour une fête nationale ? Est-ce ainsi que les anciens faisoient participer les citoyens pauvres à l'alégresse publique ?

SI l'on jette de l'argent, c'est pis encore : malheur au groupe tranquille, où l'écu est tombé ! Des furieux, des enragés, le visage sanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramasser

la piece de monnoie : c'eſt une maſſe qui tombe & ſe releve, ainſi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écraſe tout ſur ſon paſſage en un clin d'œil.

On eſt obligé de fuir la cohue tumultueuſe, de ſe retrancher chez ſoi, parce que l'on riſque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous bleſſe pour un cervelat, ou pour une piece de douze ſols.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus impoſant dans ces fêtes, c'eſt le *Te Deum* qu'on chante dans l'égliſe cathédrale. Le bruit du  canon qui ſe mêle par intervalle au ſon de la muſique exécutée par un orcheſtre ſavant & nombreux, produit un effet ſingulier, rare & touchant.



CHAPITRE LXXXVII.

Meſſe de la Pie.

UN bourgeois avoit perdu pluſieurs fourchettes d'argent; il en accuſa ſa ſervante, porta ſa plainte & la livra à la juſtice. La juſtice la pendit. Les fourchettes ſe retrouverent ſix mois après ſur un vieux toit derriere un amas de tuiles, ou une pie les avoit cachées. On ſait que cet oiſeau, par un inſtinct inexplicable, dérobe & amaſſe des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une meſſe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand beſoin.

C'EST fort bien fait que de dire une meſſe: mais il falloit enſuite rendre l'inſtruction plus ſcrupuleuſe, abolir cette peine diſproportionnée au délit; car la ſévérité exceſſive de la loi l'annulle entiérement; & le vol domeſtique, très-fréquent parmi nous, eſt preſque impuni de nos jours, parce que le maître & le juge déteſtent intérieurement ſon extrême rigueur.

Une punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puissamment. Sur dix servantes, quatre sont des voleuses. Personne ne veut se charger de l'accusation, à cause des suites. On les renvoie, elles volent chez le voisin, & s'accoutument à l'impunité.

Il est triste d'être obligé d'avoir incessamment l'œil ouvert sur ses domestiques, & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le serviteur. La maîtresse de la maison a une poche remplie de clefs différentes, elle tient sous le pêne le vin, le sucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de procureur enferment le pain & les restes du soupé, échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville & ayant oublié de donner à la servante la clef de la miche, le troisieme clerc, qui ne s'embarrassoit pas d'avoir son congé, chargea le buffet sur les épaules d'un robuste porte-faix, & entrant dans la salle à manger, dit tout haut : *la clef, madame, voici l'armoire.*

CHAPITRE LXXXVIII.

Confeſſionnal.

JE traverſe une égliſe, je vois une robe ſoyeuſe, ondoyante, qui tombe avec grace ſur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour; un mantelet ſerre des appas, ſans en dérober l'élégance; des cheveux blonds percent à travers la coëffure; je m'arrête, il faut que je devine l'âge ſans voir la figure..... C'eſt une beauté de dix-ſept ans, qui eſt à genoux dans la boîte, le cou baiſſé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure ſe perd dans la barbe griſe d'un capucin; également intéreſſante, ſoit qu'elle mente par pudeur, ſoit qu'elle haſarde par crainte des demi-aveux. Mais ſi elle ſe confeſſe à un jeune vicaire aux ſourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes liſſées, quelle borne auront la curioſité de l'un & la naïve confiance de l'autre?

JE ne la vois pas, mais je devine encore que ſon ſein palpite; elle parle & n'oſe ſouf-

fler. Sans doute elle eſt innocente en comparaiſon de cette femme âgée qui fait contrepoids. Pourquoi donc la confeſſion de la jeune fille eſt-elle plus longue ? Pourquoi !.... Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui ſe ſent aſſez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre ſon cœur en ſcrûtant celui d'une jeune perſonne qui s'agenouille, les yeux baiſſés, les mains jointes, qui attend ſon arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-là ſortir du confeſſionnal : elle eſt muette, interdite, penſive : elle fuit vos regards avec une modeſtie profonde ; mais le remords n'eſt pas peint ſur cette phyſionomie douce : la rougeur couvre ſes joues ; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

Quand M. de la Lande lut à l'académie des ſciences un mémoire ſur les cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la poſſibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduiſant en poudre ; comme une comete traverſoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde ſe répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra juſques dans les montagnes de la Suiſſe.

Suisse. L'alarme fut universelle ; & l'astronome, sans y penser, fit plus avec ses rêveries que tous les prédicateurs ensemble. On se précipita dans les églises avec tremblement & frayeur. On vit les confessionnaux des paroisses environnés d'une foule de personnes qui vouloient se munir d'une absolution ; c'étoit à qui entreroit dans le sacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui seul est remis le droit d'entendre les *cas réservés*, fut plus assailli que les autres ; autour de sa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des physionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui sembloient sortir du sein des forêts ; leur confession étoit comme empreinte sur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencé n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le désastre universel, fut écoulé sans que la terre eût été choquée : alors tous ces visages effrayans & effrayés disparurent ; la foule devint plus rare autour des confessionnaux ; les mains qui ne pouvoient suffire à marquer du signe de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oisiveté absolue,

CHAPITRE LXXXIX.

Billets de Confeſſion.

L'ARCHEVÊQUE de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jéſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacremens* aux janſéniſtes; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacremens, on vouloit les obtenir à toute force.

ON a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique; le porte-Dieu prenoit la fuite; le parlement le décrétoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres &

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour 24 millions de penſions ſecretes en Europe.

ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

Le caractere du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline eccléſiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande influence politique; & dans le notre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puiſſante compagnie de Jéſus a commencé ſa fortune, & il s'eſt montré reconnoiſſant au-delà de toute expreſſion.

La fameuſe réponſe de Jean-Jacques Rouſſeau à ſon mandement le citera à la poſtérité la plus reculée; & ſi le prélat a bien ſu lire ce morceaux vigoureux & convaincant, il a du ſentir qu'on pouvoit réſiſter aux puiſſances de la terre avec une ſorte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un philoſophe armé d'une telle dialectique.

CHAPITRE XC.

Saint-Joseph.

C'EST une petite chapelle succursale, située dans la rue Montmartre ; mais Moliere & la Fontaine y reposent, & ces deux écrivains originaux me plaisent plus avec Fenelon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du siecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. S. Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaise Pascal & de Jean Racine, m'intéresse beaucoup moins.

BLAISE PASCAL avoit néanmoins des pensées de génie à côté des pensées absurdes.

ON sait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendit les honneurs de la sépulture à l'auteur du *Tartuffe* ; qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon la Fontaine, enfin qu'on a refusé de creuser une fosse pour la le Couvreur & Voltaire.

CHAPITRE XCI.

Sans Titre.

Il eſt des vices ſur leſquels la cenſure doit ſe taire, parce qu'elle riſqueroit de les dévoiler ſans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes deſtinées à mourir dans les ténebres? Comment les complices de ces abominations ſecretes reviendroient-ils aux vertus dont ils ſont incapables? C'eſt une génération qui ne laiſſe plus d'eſpérance; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & diſparoître; & l'indignation même peut ſe changer en pitié, quand on ſonge à l'aviliſſement où ſe plongent ces êtres ſi baſſement corrompus.

La rigueur contre ces erreurs monſtrueuſes eſt un remede dangereux, & le plus ſouvent inutile. Il eſt déſavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire; & lorſqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réuſſir & ne point faire de vaines tentatives.

Le magiſtrat qui tient un régiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont juſqu'au ſcandale ; mais hors de là, quelle circonſpection ! La recherche deviendroit auſſi odieuſe que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordemens entrent dans nos entretiens. Les vieillards ſortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces licences criminelles ; la ſainteté des mœurs eſt offenſée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaiſante preſque publiquement ſur ces incroyables turpitudes.

D'OU vient ce nouveau ſcandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la déríſion la ſainte douleur de la vertu, qui gémit ſur ces infamies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part, dont on décrit les deſirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civiliſation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a

été un phénomene même pour quelques esprits libertins ; & dans ses excès, il n'a pas choqué notre siecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laisser ces vices honteux, qui punissent ceux qui s'y livrent, se fondre & disparoître devant les passions douces, honnêtes & vertueuses, qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'est l'idée de Montesquieu, & il l'avoit sûrement méditée, lorsqu'il la publia dans un livre aussi grave que *l'Esprit des loix.*

CHAPITRE XCII.

Les petits Chiens.

La folie des femmes est poussée au dernier période sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'esprit d'une femme ; elle pourra dissimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez blessé son *manitou.*

Les mets les plus exquis leur font prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce font de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement fous le bras dans les promenades & dans les rues ; ce qui leur donne un air fi niais & fi bête, qu'on eft tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner fa bouche en couvrant de baifers un chien qui fouvent eft laid & hideux, & qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections fi vives, je trouve fes yeux moins beaux ; fes bras, en recevant cet animal, paroiffent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à fes careffes, elle perd à mes yeux une grande partie de fa beauté & de fes agrémens. Quand la mort de fon épagneul la met au défefpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle & attendre en filence que le temps amene l'oubli d'un fi grand défaftre, cette extravangance anéantit ce qui lui refte de charmes.

JAMAIS une femme ne sera Cartésienne : jamais elle ne consentira à croire que son petit chien n'est ni sensible ni raisonnable quand il la caresse. Elle dévisageroit Descartes en personne, s'il osoit lui tenir un pareil langage ; la seule fidélité de son chien vaut mieux, selon elle, que la raison de tous les hommes ensemble.

J'AI vu une jolie femme se fâcher sérieusement & fermer sa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuser la sensibilité aux animaux ? Croyons-les très-sensibles ; & loin de justifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faisons que le moindre mal possible ; mais, en nous nourrissant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles caresses un petit chien que nous ne mangeons pas.

LA femme d'un médecin avoit son petit chien malade : son mari avoit promis de le guérir ; il n'en faisoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée ; elle fit venir Lyon-

nois (1), qui réussit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conservateur de l'espece canine? *Oh, Monsieur, entre confreres*, reprit Lyonnois, *il ne faut rien.*

CHAPITRE XCIII.

Suffisance.

Elle est assez familiere au Parisien qui a de la fortune. La suffisance de l'officier n'est pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans presque tous les états la politesse & le savoir-vivre; mais comme c'est un défaut général, il devient presqu'insensible. L'extrême urbanité est le résultat d'une infinité de points délicats qu'il faut saisir; elle n'existe réellement que chez certains hommes dont le caractere est élevé & l'ame très-sensible. L'homme de cour possede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans

(1) Fameux médecin de chiens.

le cœur ; c'eſt qu'il ſent avec fineſſe, & qu'il eſt attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque choſe de plus forcé que celle de l'homme de cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

Quand la nuance eſt un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aiſance qui diſtingue les bons originaux en ce genre. Les copiſtes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée : tels ſont les commis de Verſailles ; pluſieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoiſſeur.

CHAPITRE XCIV.

Vente de l'eau.

Quand on dit en Suiſſe, où les fontaines publiques, abondantes & commodes, ſont multipliées juſques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris, que le robinet des fontaines

eſt à ſec la moitié de l'année ; que les chevaux ſont obligés, pour boire, d'aller à la riviere ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les ſales baſſins de quelques promenades ; on ſe prend à rire & l'on hauſſe les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la capitale à une ſomme effrayante. Mettons neuf cents mille habitans (car c'eſt là mon compte), & taxons-les à trois livres par an ; c'eſt-à-dire, trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux ſols : voilà deux millions ſept cents mille livres.

La ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, ſe trouve arroſée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait eſpérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le beſoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale. La prompte diſtribution de l'eau, indépendamment de ſes nombreux avantages, a celui de procurer un air plus ſalubre à reſpirer. Et

quel service à rendre aux habitans de la capitale !

MAIS pourquoi prendre les eaux si bas ? n'étoit-il pas plus simple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hidraulique, à la place de l'Estrapade la plus élevée de Paris ? de là elles se répandroient plus facilement, & seroient plus pures : mais on a voulu commencer par le quartier le plus riche, le fauxbourg Saint-Honoré, comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui fait des fonds pour l'établissement des *machines à feu.* Ces avances montent à près de deux millions.

IL en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainsi à proportion ; les tuyaux conducteurs de différentes grosseurs, selon le besoin des particuliers, aboutiront à chaque maison, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

PLUS de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par

la filtration des fosses d'aisance & de mille autres immondices; ils auront une eau pure, ainsi que les brasseurs, les teinturiers, les limonadiers, les dégraisseurs, les blanchisseuses, &c. Outre que ces pompes seront d'un grand secours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus incommode de toutes les villes du royaume.

C'EST le feu qui éleve l'eau dans ces deux curieuses machines, situées au-dessus de la porte de la Conférence. La simple vapeur de l'eau en ébullition est l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire; elle éleve l'eau à cent dix pieds au-dessus des basses eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau, pesant vingt-huit millions huit cents mille livres.* Ainsi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à souhait tous les quartiers de la ville; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empressent pas, dit-on, à se ranger dans la classe des souscripteurs. Tant les vieilles & sottes

habitudes prévalent sur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manieres, devient mesquin pour les choses essentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu seront dressées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être seront ils incapables de tout autre travail, car ils ont la sangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voué à l'équilibre, se prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perrier sont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun instrument des professions méchaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied ; cette collection déjà commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'est immortaliser les arts que de leur donner ainsi

l'afyle refpecté des palais : fi les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne ferions pas à gémir fur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des fiecles, & dont plufieurs nous manquent fans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre, enfevelie fous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite fera toujours vague, bornée, infuffifante, en comparaifon de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de fes proportions ; il eft vu fous toutes fes faces. Les rapports deviennent palpables, & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer pour aboutir le plus fouvent à une erreur ingénieufement profonde.



CHAPITRE

CHAPITRE XCV.

Débiteurs.

QU'IL eſt doux, qu'il eſt agréable de payer ſes créanciers! a dit Littleton, auteur Anglois.

IL paroît que la ſatisfaction que donne le paiement de ſes dettes, touche moins nos jeunes ſeigneurs; jamais ils ne prennent de ſoucis ſur le chapitre de leurs obligations; ils en font un ſujet de plaiſanterie; ils diſent très-ſérieuſement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie: *dites à mes créanciers que je m'exécute inceſſamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je reſterai garçon.*

ON devroit preſſer davantage le débiteur; il y en auroit moins; car ce n'eſt pas le véritable néceſſiteux qui emprunte, c'eſt le prodigue, le fou, l'inſenſé, le libertin, le diſſipateur.

Le créancier est toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le frippon, & ruine l'honnête homme. Il n'y a point assez de sévérité ; on élude si facilement la prison, les loix civiles sont si lâches, qu'elles n'inspirent plus le moindre effroi : la propriété en est blessée, & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides, qui, prévoyant la mollesse des loix, s'assurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas su conserver aux prêteurs.

Il faudroit imprimer une sorte d'infamie à tout débiteur infidele. N'est-il pas honteux de ne pas payer son tailleur, son traiteur, son tapissier & son boucher ? On paie bien les dettes du jeu ; pourquoi ? Parce qu'on ne feroit plus admis dans la société. Il feroit facile à des loix plus pressantes, plus positives, de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations ; c'est plutôt la mauvaise volonté que l'impuissance, qui recule devant les engagemens les plus solemnels.

Plus un débiteur est riche, moins il paie ; il défend avec une partie de son or l'autre portion de son opulence ; il enveloppe son

créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane; & à force de reculer l'époque du paiement, il laſſe & fatigue ſon adverſaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de ſa créance.

J'AI dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que preſque toutes les nuits ils ſe faiſoient une gloire miſérable de caſſer des lanternes, ou d'attaquer les ſoldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été ſévérement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégans, moins bruyans & plus perfides ſe ventent d'avoir des dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carroſſier, du marchand de ſoie, qui les pourſuivent à toute outrance, les appellent des *impertinens* & des *drôles*, ils plaiſantent enfin ſur ſa viſite des huiſſiers; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en ſe contemplant au miroir.

ET que dirions-nous, ſi nous le voulions,

du débiteur ſimulé qui fait banqueroute pour un grand ſeigneur à la face du public? Mais nous ſommes-nous engagés à tout dire? non.

CHAPITRE XCVI.

Objections.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquiſes? Je ſoutiens moi, contre lui, que l'art d'exiſter librement ne ſe trouve que dans cette ville. Ce ſera, ſi l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylonne: eh bien, le grand mal! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouiſſent de leur opulence? Ne faut-il pas des plaiſirs variés à l'homme? y en a-t-il déja trop? Ne lui faut-il pas des vices? n'entrent-ils pas dans la compoſition intime de ſon être? Ne font-ils pas...... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais ſermonneur*, à cette

cité ſuperbe & riante, où l'on vit à ſon gré? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, juſqu'à ſon immenſe population qui me réjouit fort; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume ſoit extrêmement peuplée? Les pauvres travaillent: il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres; & je jouis moi, parce que je ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux; il y a des perdans & des gagnans.

Hors de Paris point de ſalut! Que me parlez-vous de liberté? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies? Que faut-il de plus?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penſer; & quoi de plus triſte que de penſer? que ſont les plus ſublimes penſées? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du Roi* m'appartient; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma course, & que je le *rosse* un peu vivement, pour lui apprendre à respecter un riche de ma qualité; si sa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'état; & que m'importe la manœuvre? Je suis passager dans le vaisseau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités politiques & les plus utiles dans ma main, que, semblable au sage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laisser tomber une seule.

On se plaindra que les denrées nécessaires à la vie sont un peu cheres. Cela se peut; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être sobre, frugal, tempérant. Faut-il songer à son estomac?

Les plaisirs véritables ne sont-il pas ceux de l'esprit? Vous en conviendrez, *M. le rigoriste*. Eh, bien ceux-là sont à bon marché! Que de jouissances diversifiées qu'on ne ren-

contre pas ailleurs, même avec de l'or! Paris eft la ville du monde qui fournit le plus d'amufemens publics; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, redoute Chinoife. colifée, vaux-hall, bois de Boulogne, champs Elifées, Boulevards, cafés, maifons de jeu, & d'autres maifons plus plaifantes encore. Il faut que vous foyez bien né pour l'ennui, fi vous ne vous amufez pas un milieu de ce tourbillon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent? Non; pour *quarante-huit fols* vous entendez pendant une heure & demie la mufique fentimentale de Gluck; & l'ingénieufe Guimard & la philofophe Théodore danfent pour le plaifir & le charme de vos regards.

Ensuite pour *vingt fols* vous jouiffez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Moliere, de Voltaire, à votre choix; leur génie eft à vos ordres. Aimez-vous les pieces à ariettes, dont la mufique eft facile & riante? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt fols.*

Vous aurez un équipage, des chevaux &

un cocher fouet & bride en main, pour *trente sols par heure*; & si vous avez été éclaboussé la veille, vous pourrez vous venger & éclabousser à votre tour la voiture dorée, & le maître s'il marche à pied.

N'AVEZ-VOUS point de bibliotheque ? Pour *quatre sols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, & là, pendant une après-dinée entiere, vous lisez depuis la massive Encyclopédie jusqu'aux feuilles volantes.

VOTRE esprit une fois rassasié, des traiteurs vous donneront à dîner à toute heure du soir & à un prix modique, si par misanthropie ou par mal-adresse vous n'aviez point l'esprit d'aller vous asseoir à la table des riches. Leur dépense une fois faite, que leur importe qui mange les plats ?

ENFIN, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtresse ? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de frais sous l'humble siamoise des appas que couvrent plus rarement la mousseline & la soie. Demandez aux amateurs en ce genre, ils vous diront qu'on feroit vaine-

ment le tour du globe pour rencontrer des aventures auſſi plaiſantes, auſſi rares, auſſi ſingulieres ; des beautés très-auſteres dans un quartier, vous les trouverez voluptueuſement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre eſprit, *M. l'humoriſte.* Que de goûts, de ſentimens, d'appercevances fines, de vues neuves, diſtinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous ! Il eſt d'une autre eſpece aſſurément : ce n'eſt plus notre compatriote ; peut-il nous ſuivre, nous entendre ? Voyez-le, bouche béante, l'œil étonné ! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaiſir ; c'eſt la monnoie courante de la félicité humaine, & les groſſes pieces n'appartiennent à perſonne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'eſt le *premier des plaiſirs inſipides*, diſoit Voltaire ; je veux friſer les ſuperficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquiſes quand elles ſont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris ?

Je ſuis à tout ſans peine & ſans gêne. Si

je fais couper un habit chez mon tailleur ; eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin*, que *brune-monſieur*. C'eſt une ſuprême folie, vous écrierez-vous ; mais tout le monde à la cour eſt ainſi, il n'y a point de réponſe à cela. Il ne faut jamais diſputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tiſon*, & je m'habille ce ſoir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je ſaurai bien diſtinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand ſeigneur, *c'en eſt*, *ce n'en eſt pas*.

ALLEZ monſieur le miſantrhope ; il y a des choſes très-profondes ſous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois ſpectacles, & je m'en ferai gloire ; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des modes régnantes, ni de la capitale & de Verſailles, d'une lieue ſeulement. Hors de là, Hottentots, Caffres, Eſquimaux, peuplades barbares & ſans goût, je vous le certifie.

QUE répondre à ces admirables objections ? Rien. Continuons.

CHAPITRE XCVII.

Almanach Royal.

Il a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des dieux de la terre, des miniſtres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magiſtrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis de les aborder & de brûler l'encens dans leur antichambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindres oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention ſérieuſe.

On y lit depuis le nom des princes juſqu'à ceux des huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

Que de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture ! Le greffier ne tient pas plus de place que le préſident, ni l'exempt de robe courte que le gentilhomme de la chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils feront un jour dans le tombeau.

On y voit la liſte des conſeillers du Roi, qui n'ont jamais conſeillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais; la liſte des ſecretaires du Roi, qui n'ont jamais écrit une *panſe d'a* ſous ſa dictée.

Plus d'une belle conſulte l'almanach royal, pour voir ſi ſon amant eſt lieutenant ou brigadier, conſeiller ou préſident, agent de change ou banquier. Le nom d'un ſecretaire de miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve ; les noms culbutés ſont comme des noms décédés : plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

Une fameuſe courtiſanne avoit chez elle

un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs, & dès lors ſa porte lui étoit fermée.

FONTENELLE diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

QUE de réflexions on fait en parcourant cet almanach! On frémit, quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, ſans compter les huiſſiers exploitans. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude!

PLUS bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur!

CALCULEZ enſuite combien de *mille livres*

chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les fommes immenfes que coûtent les fucceffeurs des humbles apôtres ; vous ferez vraiment effrayé ; on ne l'eft pas moins, lorfqu'on monte aux claffes furpérieurs : ces perfonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oifiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches fucent & rongent le corps politique ! C'eft le *catalogues* des vampires.

Ceux qu'on voit fur cet almanach ne font ni cultivateurs, ni commerçans, ni artifans, ni artiftes, & c'eft néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiffez en idée tous ces noms, la nation ne fubfifteroit-elle pas encore ? . . . . Oh ! très-bien, je vous l'affure.

Cet almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade* ni l'*Efprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obfcurité, malgré le titre qui fembloit devoir les partager contre le néant ?...

Que je crains que l'amanach préfent & tout entier n'y defcende avant la révolution du fiecle! Voyez les almanachs précédens depuis 1699, & comptez les noms qui furvivent; comptez, vous dis-je, par curiofité ou par fpéculation.

CHAPITRE XCVIII.

Mercure de France.

QUI fait les énigmes, les logogryphes qui abondent au Mercure de France? Les oififs qui s'ennuient dans les châteaux folitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocens? Des contemplatifs amoureux qui fe croient obligés en confcience de célébrer les charmes de leur maîtreffe & de faire enrégiftrer leurs foupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amans.* Heureux les mauvais poëtes! Ainfi la rimaillerie & l'amour marcheront fouvent de front, & le Mercure fera le conftant dépofitaire de toutes les tendreffes provinciales,

qui s'exprimeront en ſtances langoureuſes, ou en galans madrigaux.

Ces vers ſont envoyés par la poſte ; les paquets ſont affranchis : bonne précaution ! Voilà déjà la poſte qui y gagne quelque choſe ; & certes tous les vers qu'elle colporte ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit ; le régiſſeur & tous les commis feront de mon avis. Tout rimeur eſtime qu'en verſifiant il ſe fera un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à louer ſa petite ville, & l'autre ſa perſonne ; chacun s'empreſſe à donner ſes titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il eſt avocat ou procureur fiſcal ; l'autre, qu'il eſt gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épîtres, ſtances, &c. pleuvent, & le commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers qui exiſte, & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes

toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au besoin. Malheur à celle qui est trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir ! Fût-elle excellente, on la rejette pour choisir celle qui s'ajuste précisément à l'espace vuide.

Le poëte de province s'imagine qu'on admire sa production, qu'on s'empresse à l'imprimer, & elle est encore au fond de la boîte du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poste qu'au dédain de ses juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver une passable ; c'est-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes grossieres. On n'imagine pas à quel dégré de ridicule & de platitude certains rimeurs de je ne sais quel pays ont fait descendre la versification. Paix & repos aux bonnes ames qui composent ce déluge de vers & de prose fastidieuse ! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France,

puisqu'on y versifie si prodigieusement pour des beautés plus belles sans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

QUAND le provincial voit par hasard ses vers imprimés & signés de son nom, alors il tressaille de joie, & dans un transport extatique, il se dit en ce moment, Paris, le Roi, la cour lisent mon madrigal ; & mon nom devenu célebre à jamais, passe sous leurs regards. Qui fait si le Roi ou le ministre ne rêve pas sur un de mes vers, & si, frappé de surprise & d'étonnement, il ne me destine pas quelqu'emploi. Il assemble sa famille, lui montre la page immortalisante qui le distinguera du vulgaire ; le volume circule dans toutes les mains, depuis le président d'élection jusqu'au notaire ; tous admirent en silence l'ouvrage & le nom burinés, & sont intérieurement jaloux.

ANCIENNEMENT le Mercure distribuoit des fadeurs ; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Ensuite la sécheresse & la sottise le défigurerent, & l'art du *souligneur* fut pris pour l'art du critique. On est étonné de voir des écrivains imberbes,

ou ſans nom, jugeant les arts avec une emphaſe ridicule ou monotone, & Dom-Quichottes du *bon goût*, s'eſcriment pour ſa cauſe ſans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuſes, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris ſont habiles à diſſerter ſur des riens!

COMME c'eſt une entrepriſe mercantille, & que *pluſieurs* ſont intéreſſés à ce qu'elle ſoit lucrative, à cauſe des *penſions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette ſotte proſe), on en a remis le brevet au ſieur *Pankouke*, non imprimeur, mais libraire. Il ſoudoie des gagiſtes à tant la feuille, & cette miſérable rapſodie va toujours ſon train. Par une incroyable & vieille habitude, la province ſouſcrit & ſouſcrira pour le Mercure.

ON ſait d'avance, d'après le nom des auteurs, les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui ſeront pulvériſées ſans miſéricorde. Quelques académiciens, par un manege adroit & clandeſtin, ſe font déifier dans le Mercure; on a vu des auteurs ne point

rougir de faire *leurs propres extraits*, & à donner des louanges sans pudeur ; d'autres se font louer par la main de leurs amis.

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL, depuis si justement célebre par l'histoire philosophique & politique des deux Indes, étoit auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke (car ici il est auteur & n'est plus libraire) a fait dans le Mercure un *discours sur le beau.* Savez-vous ce que c'est que le beau ? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau est immuable & le même pour toutes les nations.* Cela vous a étonné un peu, lecteur ; vous verrez où il en veut venir. Il proscrit de sa pleine autorité *le beau relatif, le beau arbitraire, comme n'existant pas.* M. Pankouke a ses raisons particulieres : attendez. Après avoir décidé que le beau est *fixe & immuable*, il se demande *qui en seront les juges.* Il répond : *ceux qui vivent dans une nation éclairée, ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr, qui se rapprochent le plus*

du centre du goût : or quel eſt ce *centre* où l'auteur voubit nous conduire ? *La ſociété qui a le droit de prononcer ſur le beau dans tous les genres.* E: quelle eſt cette ſociété ? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des penſionnaires ; les gagiſtes, les collaborataurs faits pour parler du beau ſexe, & qui en ont le thermometre. D'où il réſulte évidemment que ce qui eſt *beau immuablement*, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure - Pankouke : *quod erat demonſtrandum.*

Voila ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'hôtel de Thou. O Sulzer ! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidemment ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étoit horizon. Qu'il eſt meſquin ce livret bleu dédié au Roi, & qu'on nous anconçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus diſtingués ! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces mercuriens.

Au reſte, on n'a voulu parler dans ce

chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant sous la main absolue du ministere, les faits, les idées & les expressions sont déterminés d'avance : c'est néanmoins cette partie politique qui soutient encore la malheureuse partie littéraire.

CHAPITRE XCIX.

Auteurs nés à Paris.

PARIS a fourni à la littérature presque autant de grands hommes que tout le reste du royaume.

JE vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'instar des régens de college, ou de MM. les journalistes, *tarifeurs* du mérite des vivans. Voici ma liste. MM. *d'Alembert*, célebre géometre & littérateur distingué. *Amontons*, habile machiniste. *Amyot*, grand aumônier de France & célebre traducteur. *Anquetil*, l'historien de la ligue & l'auteur de l'intrigue

du cabinet ; & fon frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anfeaume*, auteur de plufieurs pieces de théatre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par fa plaidoierie contre les jéfuites, & par fon excellente traduction de Jofephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eft qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit fur l'aftronomie & rêvé fur le peuple inconnu. *Le Beau*, fecretaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Hiftoire du bas Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par fes mémoires fi fupérieurs à fes autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoife. Madame *Belot*, qui a traduit de l'anglois avec quelque fuccès, aujourd'hui madame la préfidente Meyniere. *Du Belloy*, auteur du Siege de Calais, tragédie, que, dès fon origine, le vent de la cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verfificateurs. *Boindin*, *Boucher d'Argis*, jurifconfultes. *Bougainville*, de l'académie françoife, & qui a traduit l'Anti-

Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'histoire. Le célebre *Boulanger*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Cassini de Thuri*. *Jacques Cassini*, astronome. *Chamousset*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chaussée*, poëte dramatique. *Clairaut*, de l'académie des sciences. *Cochin*, garde des dessins du cabinet du Roi. *Collé*, auteur de chansons, vaudevilles, pieces & parades singulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par son voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, si connu par ses romans pleins d'esprit. *Crevier*, ancien professeur. *Daquin*, fils du célebre organiste. *Dionis du Séjour*, de l'académie royale des sciences. *Dezallier d'Argenville*, maître des comptes. *Ducis*, de l'académie françoise. *Dornevald*, auteur du Théatre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, poëte agréable. *Butel Dumont*, auteur du Traité sur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'académie françoise. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des sciences. *Le Dran*, chirurgien, de la société royale de Londres. *Fagan-*

Favart, auteurs de pieces à ariettes. *De Fouchi*, secretaire perpétuel de l'académie des sciences. *Fuselier*, *Floncel*, *Fougeroux de Bondaroi*, de l'académie des sciences. Le docte *Fourmont*. *Fournier*, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimard*, géometre. *Gouet*, auteur de l'Origine des loix, des arts & des sciences. Mad. *de Gomez*, auteur des Cent nouvelles & des Journées amusantes. Le savant *Goujet*. *Guyot de Merville*. *Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, auteur du trop fameux livre de l'Esprit. Le président *Henaut Lattaignant*, chanoine de Reims, chansonnier fécond. Le comte *de Lauragais*, auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boissy*. *Lemiere*, de l'académie françoise. *Langlois Dufresnoy*, *De l'Isle*, de l'académie des sciences. *Lorry*, avocat. *Lorry*, médecin. *Lorry*, professeur en droit. *Dom Lieble*, bénédictin. *De Machi*, démonstrateur de chymie. *Maquer*, de l'académie des sciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de dessins, auteur du *Traité* des pierres gravées. *Marivaux*, auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une si puissante imagination. *Moliere*, *Moissy*, auteur de quelque pieces de

théatre. *Morceau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du Roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à son oncle. *Moncrif*, qu'on a appellé le dernier des françois. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des sciences. *Maréchal*, poëte anacréontique. *Blin de Saint More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils, *Patte*, architecte. *Pesselier*, *Petit de la Croix*, professeur en arabe. *Pingré*, astronome. *Parfaict*, auteur de l'Histoire du théatre françois. *Poinsinet*, auteur de la comédie du Cercle. *Poinsinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, auteur du Spectacle de l'histoire romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *la Paute*, auteur de divers mémoires d'astronomie. *Prémonval*, de l'académie de Berlin, M. & Mad. *de Puisieux*. *Quinaut*. Le docteur *Quesnay*, chef de la secte économique. *Racine* le fils. *Rousseau* le poëte. Le savant *Rollin*, *Raymon de Saint-Marc*, *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé *le Comédien*. Mad. *Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, auteur du beau prologue des

élémens. *Du Rosoy*, auteur du poëme des sens, *Sage*, fameux chymiste. *Saurin*, de l'académie françoise. *Secousse*, avocat *Sedaine*, auteur de quelques opéra-comiques. *Sorat*, qui a tantôt remporté & tantôt disputé le prix à l'académie françoise. La marquise *de Saint-Chamond.* Le comte *de Senecterre. Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du Parnasse françois. *Toussaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Histoire de France. Madame *Villeneuve*, auteur de plusieurs romans. Le marquis *de Vilette. Voltaire. Watelet*, de l'académie françoise. *Willemain d'Abancour*, versificateur. Le marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalasonte & Epicaris, tragédies.

J'AURAI sans doute oublié quelques noms ; mais je souhaite qu'on dise d'eux : *præfulgebant Cassius & Brutus, eo ipso quod eorum effigies non visebantur.*

SI l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en province, qui ne soit venu à Paris pour se former, qui n'y ait vécu par choix & qui n'y soit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie :

cette race d'hommes éclairés, tous concentrés sur le même point, tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable ſtérilité, devient un profond objet de méditation ſur les cauſes réelles & ſubſiſtantes qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

TANDIS que la nature a prodigué ſes dons précieux à ces hommes diſtingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refuſé ſes faveurs, & ſa malice à cet égard eſt bien ancienne. Démoſthenes étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraſte d'un fripier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier; Rouſſeau le poëte, d'un cordonnier, Moliere d'un tapiſſier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coutelier, Maſſillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rouſſeau, & MM. Caron de Beaumarchais & Dupont l'économiſte ſont auſſi fils d'horlogers.

PRESQUE tous les hommes qui ſe ſont fait

connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont formé de leurs travaux accumulés le véritable tréſor de l'eſprit humain, ont connu dans leur jeuneſſe le beſoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui ſuit la pauvreté.*

HOMERE a mendié. Le Taſſe, Milton & Pétrarque ont connu la miſere. Corneille eſt décédé pauvre. Boulanger a erré ſur les grandes routes. Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort.... je n'oſe ici le dire.

LES penſions que diſtribuent les ſouverains ne ſont pas attribuées [illegible] jours aux gens de lettres, ou qui en ſont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus beſoin par leur ſituation. Enfin, juſqu'aux dignités littéraires, tout eſt enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

CHAPITRE C.

Porte-faix.

Nous avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un ſigne, & ils ſont à vous avec leurs crochets; appuyés ſur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-deſſus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils ſont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, ſoutenus ſur un bâton ambulatoire, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval; ils les portent avec ſoupleſſe & dextérité, au milieu des embarras des voi-

tures, & dans des rues étranglées ; tantôt c'eſt une glace qui en occupe toute la largeur & fait danſer toutes les maiſons pour qui la ſuit & la regarde ; tantôt c'eſt un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme ſenſibles dans toute leur charge ; & à force de virer, de s'eſquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuſe ; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les paſſans, les menacent, tout chargés qu'ils ſont, de leurs bâtons courts, & à travers tant d'écueils, arrivent au port ſans avoir rien caſſé ; le pavé ſec, fangeux ou gliſſant leur devient égal.

On tranſporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre ſur un long brancard ; & ſi rien ne tombe des fenêtres pendant la traverſée, il n'y aura pas à une ſoucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muſcles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix ? Les extenſeurs des jambes. Voyez-les, elles ſont dans un tremblement inſenſible, mais néanmoins viſible.

LORSQUE, dans le tems des gelées, les roues des voitures gliffent fur le pavé, tombent dans la pente du ruiffeau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres defcendent de deffus leur fiege, foulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent fans le fecours de qui que ce foit, quoiqu'il aient quatre perfonnes dans leur carroffe; & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme !

UNE voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de fon équilibre ? foixante mains officieufes le rétabliffent ; il faudroit ailleurs fix heures pour cette opération, elle fe fait en un clin-d'œil.

Qu'une foupente rompe, qu'une roue fe caffe, l'équipage eft enlevé avec une rapidité prefqu'égale à fa chûte. On vous dit : *il eft arrivé là un accident*, & il n'y paroît déjà plus ; tous les porte-faix des carrefours voifins ont prêté la main avec un zele gratuit ; ils accourent, dès que la voie publique eft obftruée, & la débarraffent fur-le-champ. Ces fervices journaliers devroient leur être comptés.

ON

ON dit que les porte-faix en Turquie portent jufqu'à fept ou huit cents livres pefant; les nôtres ne vont pas jufques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle font les plus vigoureux de tous; ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis; les vertebres, en fe roidiffant, ont affujetti l'épine du dos à une courbure conftante.

CES hommes ne font pas doué d'une force extraordinaire; ils feroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à fcier; ils ont contracté l'habitude de porter des charges fur le dos ou fur la nuque du col, & ils favent accomplir merveilleufement les loix de l'équilibre: l'adreffe fait plus que la force; & ne craignez point pour eux une luxation occafionnée par ces poids énormes; il n'y a rien de fi rare dans les annales de la chirurgie.

MAIS ce qui fait peine à voir, ce font de malheureufes femmes qui, la hotte pefante fur le dos, le vifage rouge, l'œil prefque fanglant, dévancent l'aurore dans les rues fangeufes, ou fur un pavé dont la glace crie

ſous les premiers pas qui la preſſent ; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger : on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché ; mais on le devine à leur gorge enflée, à la reſpiration pénible, & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & glapiſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers ; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées ; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les metamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'opéra une ducheſſe ſous le maſque & le domino ; leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible ; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux

forces qu'elles ont reçues de la nature ? Le peuple chez qui on les enferme est-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaissans ?

Quel contraste ! l'une succombe en nage sous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place !* L'autre, dans un leste équipage dont la roue volante rase la hotte large & comblée, sous son rouge & l'éventail à la main, périt de mollesse. Ces deux femmes sont-elles du même sexe ? Oui.

Quelquefois un de ces porte-faix met sur ses crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu ; lit, paillasse, chaises, table, armoire, ustenciles de cuisine ; il descend toute sa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un sixieme. Un seul voyage lui suffit pour transporter les meubles & immeubles du misérable ; le porte-faix est plus riche que lui ; car le malheureux, pour le simple transport, paiera peut-être le dixieme de la valeur intrinseque de ses effets. Hélas ! il est obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de son terme ; & c'est à qui le chassera plus loin.

Mais comment avoir de la pitié, dira le locataire ? n'ai-je pas à payer le *propriétaire ?* Et le propriétaire dira, n'ai-je pas à donner au Roi les *deux vingtiemes* & les huit sols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore ? C'est toujours le motif dont on use pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naissance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaises, ramoneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des musiciens, c'est-à-dire des violons à leur tête. Ils vont à Versailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *cour de marbre :* c'est de là qu'ils complimentent le Roi sur son balcon ; ils tiennent en main les symboles de leur industrie ; & on les a vus imaginer, dans ces occasions, des facéties divertissantes.

Tantot c'est un ramoneur caché dans une cheminée à la prussienne, que quatre de ses camarades portent sur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le Roi de France. Il lui dit qu'il préserve des incendies les mai-

sons de sa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaises promenent une figure colossale, dont la robe est parsemée de fleurs de lys, & qui tient & caresse entre ses bras robustes un nourrisson à qui elle applique de très-gros baisers.

Mais les poissardes ont le privilege d'être introduites jusque dans la galerie, & de complimenter le Roi particuliérement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne ensuite à dîner au grand-commun, & c'est un des premiers officiers du chef de la maison du Roi qui en fait les honneurs. Le repas est splendide.

De retour à Paris, ces poissardes se promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant six mois est fort contente de la cour. Que le Roi vienne à Paris dans cet intervalle; les fortes voix de ce canton, qui donnent le signal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le Roi* d'une maniere haute, énergique, presqu'effrayante.

TOUTES ces harangues ou complimens ont été faits par des gens de lettres qui s'en amusent derriere le rideau, & qui reussissent mieux que s'il avoit fallu se nommer. J'en ai lu d'assez piquans ; mais tous ne sont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philosophique & plaisante des *Saturnales* ne se reproduira de bonne grace parmi nous ; je crois cependant que tout le monde y gagneroit, même du côté de l'amusement, si l'on vouloit en essayer seulement une petite fois.

CHAPITRE CI.

Melons.

LES melons qui croissent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellens melons de la Lombardie ; les bons melons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaise drogue qui usurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il est tellement dégénéré, qu'il devient fiévreux, mal-sain, au point que la

police eſt obligée de l'interdire & de le faire jeter à la riviere vers le 25 Septembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec des vitrages exhauſſés, & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus pernicieux que les citrouilles, après les premieres huitres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huitres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à-peu-près comme une *bonne* veille ſur des enfans.

CHAPITRE CII.

Chapeaux.

Le Pariſien change avec la même facilité de ſyſtême, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choſes humaines, a ſubi le ſort de la variation.

Les coëffures, dans les boutiques des marchands, se succedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainsi que le *style académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette passion qui nous pousse à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en se jouant ou par fantaisie ; tantôt c'est l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'est celle d'un *frac.* Ainsi Alcibiade donna son nom à une sorte de souliers ; & sa vanité étoit flattée, lorsqu'il entendoit dire qu'elle étoit de sa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode ; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des grossesses illégitimes, & les masquer jusqu'au dernier instant ; les grandes manchettes furent introduites par des frippons qui vouloient filouter au jeu & escamoter des cartes.

Nous avons rogné insensiblement le haut

bord de nos larges feutres ; nous les avons enfuite rendu petits ; & enfin nous avons fait difparoître ces *trois cornes* fi incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux font ronds ; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin fous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils font faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* fous fon bras, les évêques tenir leurs *mitres* à la main ? Mettons donc conftamment notre *chapeau* fur notre tête, pour garnir nos foibles cerveaux des rayons du foleil, & que ce précieux dôme s'oppofe aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceffamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie ?

Je ne ferai point ici l'hiftoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par faleté & par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique, concentrée dans tels chapeaux ; les uns font d'un mauvais prêtre un grand feigneur, & les autres un docteur d'un idiot. On fait

l'effet que produit tel chapeau fourré, mis sur la tête d'un grenadier; & le diadême enfin n'est-il pas un chapeau qui produit une certaine ivresse?

J'AI vu des chapeaux dans ma jeunesse qui avoient de très-grands bords; & quand ils étoient rabattus, ils ressembloient à des parapluies: tantôt on releva, tantôt on rabaissa ses bords par le moyen des ganses. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau.* Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante; car le chapeau est un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

DEMANDEZ-LE à nos femmes qui, après tant d'essais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre; je leur conseille de s'y tenir, qu'elles l'ornent de perles, de diamans, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs; que les poëtes dans leur langage y attachent des astres & des cometes; qu'elles les portent rouges, verds, noirs, gris, jaunes; mais qu'elles gardent constamment le *chapeau anglois*; les laides y gagnent, & les belles aussi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pigmée ni chapeau coloſſal ; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux ; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

Un poëte diſoit alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene ;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés :*
Le moule étroit de la baleine
Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête ;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faîte.
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis ;
Sa taille libre & naturelle
Déployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis !
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

Hommes & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture, il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête

dans le coin du carroffe, & nous ne rifquons pas d'éborgner notre voifin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'EST toujours celui-là qu'on porte fous le bras lorfqu'on eft habillé; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la femaine, les jours de grandes vifites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du fpectacle, le chapeau fur la tête.

LE dernier caprice, je crois, eft le meilleur; il a influé fur la couleur. Les chapeaux ne font plus noirs; on les porte blancs, comme font les carmes & les feuillans depuis plus d'un fiecle, & fur-tout en été, le foleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout : on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit ; chacun arboreroit fa couleur favorite. Ce feroit un nouveau coup-d'œil.

ON commence par condamner les nouvelles modes; chacun fe récrie fur la folie changeante : au bout d'un mois elle eft adoptée par fes plus violens contradicteurs ; & tel qui la fronde

aujourd'hui, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

Puisque c'eſt à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouiſſons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes ſur les têtes ſuiſſeſſes & hollandoiſes. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui ſait ſi nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illuſtres conquêtes ?

CHAPITRE CIII.

Noces.

Que celui qui a vu une noce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'égliſe, les doigts amoureuſement entrelacés, portant dans leurs regards le deſir ingénu ; les parens qui les ſuivent au même autel où ils ſe ſont mariés ; les garçons de la fête, en *habits du*

dimanche, les rubans au chapeau, le bouquet au côté; les filles en blanc corſet, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'aſſurance; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver ſous le ſuperbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'HYMEN ici ſe célebre à grands frais; on ne marche point ſur la peloufe le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carroſſes à glaces; on eſt chargé d'atours; les coëffeurs ont occupé toute la matinée; on s'obſerve triſtement; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, ſous des habits d'or, porte déjà ſur ſon front l'ennui qui doit les accompagner le reſte de leurs jours. La villageoiſe aimoit de bonne foi avant de ſceller la foi promiſe devant le curé ruſtique; & la Pariſienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

LE feſtin du village offre la même diffé-

rence. Où eſt le rire ingénu, la table dreſſée ſur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti ? Où ſont les danſes vives & les mouvemens vrais de l'alégreſſe ? Où les vieillards paroiſſent ils en cheveux blancs, eſſuyant leurs yeux humides de larmes de tendreſſe ? Où lit-on l'attente du plaiſir dans les regards furtifs de la jeune mariée ? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du ſoir ? Où le lendemain l'épouſe un peu pâle paroît-elle confuſe & heureuſe, étonnée & triomphante ? Ce n'eſt point à la ville.

Une aſſemblée de parens à moitié diviſés, qui ne ſe ſont pas vus depuis long-temps, qui ne ſe reverront guere paſſé ce jour cérémonieux ; des vieillards qui diſſimulent leur caducité ; l'étalage des étoffes, des révérences compaſſées, des ſaluts meſurés, une obſervation maligne, des complimens froids, un maintien compoſé, une dignité morne & impoſante : voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut deſcendre parmi la claſſe des bourgeois du ſecond ordre, pour revoir quelques

images des anciennes noces. Là elles ſont moins brillantes ; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des aſſemblées de quatre-vingt à cent perſonnes ; & les invités, chacun à leur tour, rendent le feſtin aux jeunes mariés : c'eſt un enchaînement de repas pendant onze ſemaines.

LES traiteurs ſe plaignent tous hautement que les feſtins de noces deviennent de jour en jour moins fréquens, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet ; ils diſent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puiſqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus ſolemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complete ivreſſe que leur franchiſe ne redoutoit pas. Les ménétriers ſe plaignent auſſi qu'on ne danſe plus comme on faiſoit jadis.

VOUS voyez chez ces traiteurs plaignans de ſalles immenſes & vuides, qui n'attendent que des convives & des danſeurs. Il y a place pour la table immenſément longue, & pour les contre-danſes en rond,

LE

Le petit peuple danſe encore fort & long-temps ; car il eſt le dernier à abandonner les coutumes joyeuſes , quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ſes divertiſſemens.

La licence des paroles regne dans toutes les noces bourgeoiſes. Si l'on faiſoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaiſanteries ne ſeroient pas fort délicates ; mais elles offriroient de l'originalité , ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là , de maniere à avertir tous les paſſans qu'il eſt de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de ſon naturel , & qui aimoit conſéquemment à faire bonne chere (ce qu'on ne fait pas ſans de bonnes rentes), avoit trouvé un ſingulier expédient pour être de noce tous les jours de ſa vie : habillé en noir & fort proprement , il étoit aſſidu toute la matinée à Saint-Euſtache , à Saint-Paul , à Saint-Sulpice , à Saint-Roch , enfin dans toutes les grandes paroiſſes ; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux , il ſe mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choiſir ; car à la même

heure on voit ſouvent trois ou quatre mariages de différentes claſſes & dans la même égliſe.

A l'iſſue de la meſſe commence l'indiſpenſable feſtin, toujours commandé d'avance, & qui ſe fait ordinairement chez le traiteur. Il eſt d'uſage que les parens de chaque conjoint ſe réuniſſent à la même table, & le plus ſouvent ils ſe voient pour la premiere fois. Or, les parens du mari, qui l'avoient vu à la meſſe, croyoient notre étranger du côté de la femme; tandis que les parens de la femme le croyoient du côté du mari. Il faiſoit donc grande chere dans ſon rôle équivoque, diſtribuant de part & d'autre quelques légers complimens; & vous penſez bien qu'il poſſédoit à fond le ſtyle & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorſqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troiſieme fois depuis huit jours, s'aviſa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte*, reprit-il en ſe levant & poſant ſa ſerviette ſur la table. On en étoit au deſſert.

Si l'hymen n'eſt pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour ſanctifier ſes plaiſirs, il n'en eſt pas de même à Paris. L'épouſeur ſe jette dans toutes les dépenſes du luxe & de la repréſentation, pour complaire à la future & à la ſotte vanité de ſes parens. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce ſont des mémoires de fourniſſeurs, qui ſe ſuccedent chaque jour; c'eſt le vendeur de diamans, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapiſſier, le miroitier, le coëffeur: & paie, pauvre mari, paie! On ne t'a pris que pour cela: as-tu cru que ta jouiſſance ſeroit purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une eſtampe parlante, où l'on voit la dot de l'épouſée s'envoler en différens jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui ſuit d'un œil triſte & étonné le vol irréſiſtible de ſes eſpeces, porte douloureuſement la main ſur des ſacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ſes côtés

une femme éternelle, brillante de clinquans & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot; l'époux abusé prend de l'aigreur; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur, & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.

CHAPITRE CIV.

Mariage. Adultere.

L'INDISSOLUBILITÉ du mariage fait les adulteres: on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différens dans leur physique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées! Ici, la chaîne a été lâche; là, trop tendue; ici, tyrannique; là, servant de voile à la cupidité. Le soldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le postillon sont asservis aux mêmes usages.

Après cela, un homme qui veille ſur ſa femme, paſſe pour jaloux, & on le blâme. Eſt-elle infidelle? on ridiculiſe le mari. La loi qui empêche le divorce, ſans avoir égard à l'antipathie des caracteres, eſt une loi bizarre. Elle regne à Paris; mais qu'en arrive-t-il? Vous le ſavez!

Le lendemain des noces bourgeoiſes, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'eſprit de l'amoureux mari! De quelle hauteur tombent les eſpérances de tel honnête artiſan! Il croyoit avoir épouſé une femme économe, rangée, attentive à ſes devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur diſſipatrice; elle ne peut plus reſter à la maiſon; elle joint la dépenſe à la pareſſe. L'inconſéquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans ſon ménage l'aiſance & la paix par un ſage travail, elle ſe livre à la frénéſie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point ſes premieres diſpoſitions? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maiſon pa-

ternelle eſt devenue une femme exigeante ; altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon devoit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit, de ſe livrer à une vie diſſipée.

CET artiſan aura beau être laborieux & économe ; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre; les enfans héritent de la miſere de leurs parens, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

AUTREFOIS l'adultere étoit puni de mort: aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques feroit prodigieuſement ſifflé.

VOYEZ dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poëtes légers ; ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec

un fel qui réjouit tout le monde. Ces gentilleffes ne font qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent affez tôt que leurs charmes ne font pas faits pour n'appartenir qu'à un feul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empreffent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout fcrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos ftatues & nos eftampes, qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphans, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne font pas plus chaftes que nos vers.

Mais de nos jours, ô ranffinement criminel ! on a été encore plus loin que l'adultere ; on a corrompu l'inftitution la plus augufte ; on s'eft fervi des loix même, pour confacrer le libertinage & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau fcandale, date de notre fiecle : c'eft encore un crime du luxe.

Un homme opulent eft attaché à une *fille*,

en a des enfans dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang ; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adversités ont dénaturé l'ame : on le trouve, on le marchande ; il est sorti d'une famille qui a un nom, mais indigente ; il a été élevé dans une fierté oisive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrêmité, l'honneur n'est pour lui qu'un vain nom. On lui propose d'épouser cette *fille*, & d'en reconnoître les enfans : il aura une pension qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

LE noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or, ce puissant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un notaire, où il signe un contrat qui lui assure véritablement une pension, mais qui porte une séparation de biens préliminaires.

FIGUREZ-VOUS cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obscure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue : voilà sa femme, mais sous la condition expresse qu'elle ne sera jamais à lui.

ELLE ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie; l'époux lui touchera une fois la main, pendant que le prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoîtra peut-être pas le viſage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau ſe donne, le *oui* ſe prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le ſacrilege s'accompliſſent.

EN ſortant de la chapelle, l'épouſe, ſans ſaluer ſon mari, monte dans un équipage, & ſe retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province; on lui paie une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas viſiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfans qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront ſon nom.

IL ſe bannit & va manger ſa honteuſe penſion dans une petite ville, lorſque ſa femme, déployant ſon contrat de mariage & l'acte de célébration, ſe pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en

lettres d'or au frontiſpice d'un ſuperbe hôtel, tandis que le mari n'oſe articuler le ſien dans ſa profonde retraite.

VOILA ce qui ſe pratique ſous l'œil de la législation : & la loi outragée eſt réduite au ſilence ; car on a tourné contr'elle ſes propres formes avec une coupable adreſſe : l'homme a paru ſe venger à ſon tour, d'une loi inflexible & extrême.

N'AUROIT-IL pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfans innocens n'étoient pas preſſés entre l'abnégation & la honte ?

QUELQU'UN dira qu'il faudroit le ſtyle de Juvénal pour tonner contre cette licence ; mais que feroit le plus véhément ſatyrique ? à quoi remédieroit-il ? La Perte des mœurs vient le plus ſouvent de l'inſuffiſance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

CHAPITRE CV.

Filles entretenues.

Au-dessous des courtiſannes par le rang, elles ſont moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles ſe moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

Ou ces femmes deviennent inſenſibles, ou elles aiment juſqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de ſe marier. Ceux qui préferent la fortune à l'honneur, les épouſent & s'aviliſſent. Ces épouſeurs ſont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

On ne dit point en Perſe (ſelon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un *to-*

man vaut quinze écus de notre monnoie.) De même ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues, on devroit substituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *dix louis*, &c. le tout pour l'utilité publique & l'instruction des étrangers, qui paient fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.

CHAPITRE CVI.

Petits Formats.

LA manie des *petits formats* a succédé à celle des marges immenses, dont on faisoit le plus grand cas, il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque instant; on n'achetoit que du papier blanc: mais cela plaisoit aux amateurs.

QUELQUES auteurs vendent encore des estampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illustres & vivans par-dessus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de

M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné ; c'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats* ; on a réimprimé ainſi tous nos jolis poëtes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même temps porter une loupe avec ſoi ; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'auteurs choiſis, en petits formats, pour l'uſage de monſeigneur le comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de typographie ; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſtimés, en les réduiſant à de très-

petits formats, en assujettissant à la précision la plus stricte, & le papier & les caracteres ? La pensée, par ce procédé nouveau, se rapprocheroit, pour ainsi dire, de son invisibilité ; on mettroit une édition entiere dans un sac à poudre. Si l'auteur joignoit un style laconique à cette ingénieuse typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boîte à mouches, dans une bonbonniere. Les commis *à la phrase*, qui attendent les ballots matériels où se fixe la pensée, pour les saisir de leurs mains profanes & grossieres, seroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, se moqueroit de tous ces vils adversaires qui lui font une guerre constante. Les brochures visibles porteroient dès lors une physionomie de réprobation & la stupidité se manifesteroit par sa grosseur. La philosophie, au contraire, occuperoit, comme le sage, la plus petite place dans le monde.

On s'adresseroit ensuite aux opticiens, pour posséder le verre qui grossiroit à souhait ces menus caracteres sans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique se donnant la main, deviendroient des sœurs inséparables. C'est ainsi qu'en

mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuse & presqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'est qu'ébauchée ; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au possible, afin que nos pensées ne soient plus la proie facile de ces implacables dévastateurs de l'empire des lettres & de la philosophie. Regagnons par l'adresse ce que la force veut nous ôter ; que la matiere, subtilisée par nos soins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature sont faites pour braver qui les persécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous savons que l'on pourroit s'adresser à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil sur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient ensuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le secret pourroit être facilement découvert, & que la *materialité* ne seroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je ! on n'aura peut-être pas

besoin de son exécution, vu les lumieres nouvelles que les gouvernemens ont acquises. Nos pensées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, semblables aux pilotes habiles, les hommes en place sauront *prendre le vent.* Et voilà tout l'art de l'homme d'état.

CHAPITRE CVII.

Maîtres Ecrivains.

Il ne s'agit point ici de Corneille, de Pascal, de Lafontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jaques Rousseau, de Buffon, de Raynal de de Paw; il s'agit de Paillasson, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main posée, taillent merveilleusement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractérise la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée.* Ils sont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il est nécessaire de savoir bien figurer ses lettres; car une mauvaise écriture ressemble

au

au bredouillement de la parole ; mais un caractere lisible suffit. Les grands seigneurs, les jolies femmes, les auteurs se piquent de savoir mal peindre ; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, est plaisante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'est perdre son temps que de vouloir émuler Rossignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de notaire, tel scribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compassée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danse* après l'*académie d'armes* ; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine ; mais cela viendra dans le siecle des beaux arts.

Il y a toutes sortes d'académies établies par lettres-patentes : on voit à Toulouse celle des *lanternistes*. Les anciens avoient aussi une foule d'académies : Ælien rapporte, *qu'il étoit*

expressément défendu d'y rire, *afin que l'académie fût à l'abri de toutes sortes de ridicules.* Gardons-nous donc bien de rire sous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui dessine si parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par-dessus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains*, c'est qu'ils sont *vérificateurs d'écritures contestées en justice*; ceci devient sérieux : l'Encyclopédie soutient que cette *vérification* n'est qu'une science conjecturale; les experts disent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les faussaires. Les experts usent de fortes loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre chose qu'une loupe pour décider dans des cas semblables ? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu, la confusion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce seroit donner un champ trop vaste aux faussaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens sûrs pour les reconnoître; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections

à réfoudre, & qu'il feroit à defirer que l'on confultât tout à la fois & le *maître écrivain*, & l'*écrivain philofophe*.

CHAPITRE CVIII.

L'Enfant-Jéfus.

ETABLISSEMENT utile, modele d'humanité & de faine politique, dû au célebre Languet, curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cent pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'inftruction ; on les établit enfuite.

ON nourrit dans une baffe-cour, des beftiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfans de la paroiffe de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroiffe. On tire parti des volailles, de plufieurs bauges de fangliers, dont on vend les marcaffins; d'une apothicairerie où l'on fait des diftillations d'un grand pro-

duit. L'ordre qui regne dans cette maison est bien fait pour servir de modele aux communautés religieuses qui possedent de vastes terreins.

Cet établissement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'observateur sensible, est cent fois préférable. L'édifice somptueux a coûté immensément, sans un avantage réel à l'humanité : c'est une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jésus*, dans ses humbles murailles, renferme la pratique assidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jésus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaste temple.

Ah, qu'il m'est agréable, sur ma route pénible, de rencontrer de pareils établissemens ! Mais je ne vois de tous côtés que des monasteres stériles, des *Sacré Cœur de Jésus*, des *Assomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte-Agathe* ou *Fille du silence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvens & toutes ces religieuses, dont la

plupart prient très-sérieusement pour le *réta-blissement de la religion romaine en Angleterre*; ce dont les fiers amiraux de cette valeureuse république ne se doutent seulement pas.

CHAPITRE CIX

Tragédies modernes.

Les spectateurs du théatre françois commencent enfin à sentir l'uniformité & la ressemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laissent un vuide, & impriment une langueur sensible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoise endort ou révolte les esprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On est presque d'accord que cette Melpomene Françoise si excessivement vantée, n'a vécu que d'imitation; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caractéres qui appartiennent à un sujet historique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoit ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans, ſimples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raiſonnable.

Le poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre sans façon deux ou trois pieces grecques pour en composer *une* à sa fantaisie; abattre une tête qui lui déplaît pour en coller une autre sur le tronc de tel personnage; confondre les parentés des descendans d'Atrée & d'Œdipe, sans craindre l'animadversion de ces princes décédés ; traiter indifféremment un sujet anglois, allemand, russe, turc, ou tartaro-chinois ; ne daigner jamais lire son original ni l'histoire du temps, ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment sa composition étrange sous l'enseigne de *tragédie*. On affiche le *monstre* sous cette dénomination, & le *monstre* a son passe-port; mais les gens sensés vont voir par curiosité de quelle maniere un poëte françois défigure l'histoire, l'idiôme, le génie, le caractere de tous les peuples du monde, à l'aide de quelques vers ronflans.

Il est vraiment plaisant de voir ces conspiratins d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoisonnée* ; de voir un acteur en instruire un autre, en rimes très-sonores, de sa généalogie, de sa naissance, de l'histoire de ses parens;

d'examiner ces rois tous agiſſant & parlant de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte; dont, pour plus grande commodité, le poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire; & dans ces foibles linéamens, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins, & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire; en publiant que lui ſeul avoit un théatre tragique.

Tout philoſophe, c'eſt-à-dire, celui qui conſulte la nature & les hommes au lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton menſonger de notre tragédie.

Quoi, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Europe, ſcene vaſte & importante des événemens les plus variés & les plus étonnans & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous?

Nous ne pouvons composer sans le secours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théfée, un Oreſte, &c. Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine; nous habitons une capitale peuplée de neuf cent mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquans; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément un nature vivante, où tous les muſcles ſont enflées, ſaillans, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ſes joues livides, habiller

ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne; à cette langue glacée, à ſes bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux ? Quel abus du manequin !

Si ce n'eſt point là la plus nombreuſe des farces, c'eſt aſſurément la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivans & inſtructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner ſi la multitude ne connoît ſeulement pas le nom de nos auteurs tragiques ?

Il n'y a preſque plus que les gens de lettres qui ſoient infatués de ces eſquiſſes imparfaites, & qui s'en occupent avec un ſtérile déluge de paroles; mais tandis qu'ils ſont fort habiles à multiplier d'oiſeuſes diſſertations, l'art n'en fait pas un ſeul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation ſervile; & la génération actuelle de nos auteurs atteſtera à la ſuivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraiſonnable.

JEUNES écrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire sortir des bornes puériles où il est enchaîné? laissez là les périodistes & leurs préceptes cadavéreux. Lisez *Shakespear*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de sa maniere grande & aisée, simple, naturelle, forte, éloquente; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, sans plan vrai & sans mouvement, ne plus vous offrir qu'une sécheresse & une maigreur hideuse.

LES gens de lettres au-dessus de trente-cinq ans ont frémi de ces hérésies opposées à la *saine doctrine*, parce que les préjugés durcissent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé sur l'hétérodoxe leurs anathêmes singuliérement redoutables. Mais vous savez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient musique. J'en appelle à la génération qui s'éleve; on accueillera un jour avec transport le genre que notre sottise combat aveuglément : on sentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit

faire ; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie

ALORS nous appercevrons d'une maniere diſtincte la difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices, & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, & des plaiſirs de la nation (1).

---

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé, *du Théatre, ou nouvel eſſai ſur l'art dramatique, Amſterdam*, qui me valut alors de la part des journaliſtes (tous réunis contre moi) pas une ſeule raiſon, mais bien de groſſes injures; & d'un autre côté, une perſécution preſque ſérieuſe, que je détaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée; laiſſant au temps, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre: *Examen philoſophique de quelques pieces du théatre françois, anglois, allemand, eſpagnol, &c. avec les obſervations de pluſieurs écrivains célebres ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du théatre françois.*

Un Roi de Perse fit tirer un jour son horoscope. Ce Roi qui se moquoit assez du passé & même du présent, étoit fort inquiet sur l'avenir. L'astrologue ayant bien examiné la *conjonction des astres*, déclara fort innocemment que le Roi mourroit, à coup sûr, d'un long bâillement ; ce qui, selon la traduction des mots persans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-soigneusement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce signe fatal, lequel devoit être, pour sa majesté, l'avant-coureur du trépas. Défense conséquemment à tout mélancolique de traverser les cours, ainsi que les escaliers des châteaux que le Roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtisan d'avoir incessamment le sourire sur les levres, & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du prince tous les moralistes anciens & modernes, tous les dissertateurs, les jurisconsultes, les métaphysiciens : on tapissa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de justice ne porteroient plus que des habits couleur de rose. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la semaine, comédie tous

les jours, mais point d'opéra en plein-chant. Aux portes du palais, des gens affidés versoient du café à tous venans; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit sur-le-champ un passe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui servoit dignement son prince & l'état. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaisans qui narroient les plus joyeuses facéties.

UN poëte qui n'étoit ni triste ni gai, mais qui amusoit assez ceux qui l'écoutoient parler de ses vers, étoit parvenu à la cour, on ne sait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond assez volontiers dans ce pays les poëtes avec les foux, il avoit ses entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit si bien qu'il obtint de lire devant sa majesté une tragédie toute entiere, de sa composition; tragédie, selon lui, étonnante, pathétique, qui réunissoit tout ce qu'Aristote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans sa poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthousiasme singulier, & chacun dû s'écrier, sans la connoître : *c'est admirable!* Le poëte vint & lut. Le Roi bâilla & mourut.

L'AUTEUR est soudain arrêté, comme coupable du crime de lese-majesté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *supplices d'étiquette*. Il se récria fortement, moins sur la violence commise contre sa personne, que sur l'injustice horrible, abominable, que l'on faisoit à son ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit présidé à la construction de chaque vers, & ils etoient si bien moulés sur les bons modeles, qu'en cas de besoin on les y retrouveroit presque tous. Voilà ce que le poëte avança pour sa justification.

LE tribunal suprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requises; & comme on représente toujours au coupable l'instrument du crime, il fut ordonné au poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges assemblés. Le poëte, la tête nue, & dans la posture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut sa piece. Dès le second acte, voilà que tous les fronts séveres & rembrunis se dériderent, & progressivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, se firent entendre, & perce-

rent de différens côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulsions : ils annonçoient la grace du poëte. En effet, tous les juges en se levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaisant que cette tragédie, & le trépas subit de son auguste majesté avoit eu certainement une toute autre cause. En conséquence, le poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien absous au cercle de ses admirateurs au de son académie.

CHAPITRE CX.

Comédies modernes.

POURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le siecle passé ? C'est peut-être parce qu'on a plus de connoissances & le tact plus fin ; c'est parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il a de froid & de faux dans ce même trait, qui faisoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raisonne davantage sur tous les objets, & parce qu'après avoir épuisé toutes

les

les plaisanteries, il a fallu en venir malgré soi à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contrastes nous ont moins frappés; les *originaux* nous ont paru avoir aussi les manieres d'agir & de penser, tout comme ceux qui suivoient les maximes les plus accréditées. La plaisanterie s'est émoussée nécessairement, avec la connoissance des usages diamétralement opposés aux nôtres

L'EXEMPLE de nos voisins plus rapprochés de nous; la lecture des voyages nouveaux; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus ; le mêlange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit sa maniere de voir, de juger, de sentir ; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par sa singularité, s'est trouvé commun chez nos voisins, conséquemment justifié & hors des atteintes du poëte comique.

REMARQUEZ que l'on rit cent fois plus dans

un college, dans une communauté, dans un couvent, dans une maifon affervie à des regles fixes. Eh! pourquoi? Parce que dès qu'on s'écarte de l'orniere tracée, l'infraction marque, & le ridicule nait. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports plus fréquens, plus vifs & plus plaifans que dans une grande; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eft circonfcrit, uniforme, & que l'on veille les uns fur les autres. Il eft un ton général dans les opinions, dans les ufages, dans les vêtemens même, qu'on ne fauroit enfreindre.

MAIS à Paris, l'homme eft trop noyé dans la foule, pour avoir une phyfionomie qui tranche; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à fon gré, & les mœurs étant prodigieufement mêlées, il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte fon excufe avec foi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réfultent de la profonde connoiffance des chofes; mais on frappe rarement fur l'homme, on le refpecte; ou fi le trait fe lance au hafard, il eft effacé par le trait du lendemain. La médifance fe manifefte moins par méchanceté que pour écarter la langueur

& l'ennui. On sentira aisément que sous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un pertubateur de la société, le poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on saisiroit difficilement la ressemblance.

Une comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber nécessairement dans le style des conversations ; & c'est ce qui est arrivé. Elle aura de la finesse, de la grace ; mais discrete & froide, elle manquera d'énergie ; elle n'osera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend sa voix, ni du ministre inepte, ni du général battu, ni du présomptueux tombé dans ses propres pieges ; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Aristophane n'est assez hardi pour les faire monter sur le théatre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuses sur des modeles récens, il lui est défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de son art ; il ne peut guere attaquer le vice qu'en

peignant la vertu; & au lieu de le trainer par les cheveux ſur la ſcene, de montrer à découvert ſon front hideux, il eſt obligé de faire une languiſſante tirade de morale. Point de comedie à caractere vivant, dans les formes de notre gouvernement.

MOLIERE lui-même, tout ſoutenu qu'il étoit par ſon nom & par Louis XIV, n'a oſé faire qu'une comédie en ce genre : c'eſt auſſi ſon chef-d'œuvre. Dans les autres, ſon pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractériſe moins la phyſionomie. Le *Miſanthrope* (1) eſt encore de

(1) Cette piece a déja excité pluſieurs débats intéreſſans : voici l'impreſſion qui m'en eſt reſtée. Le *Miſanthrope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a ſûrement été pure; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroit équivoque à l'examen. Moliere, ſi je ne me trompe, ſemble vouloir que la vertu ſoit douce, pliante, accorte, pour ainſi dire, ménagée, accommodante, reſpectant toutes les conventions tacites & fauſſes des ſociétés; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui bleſſe l'ordre d'un œil prudent, circonſpect, réſervé; mais la vertu ſans ſa marque diſ-

nos jours un problême moral assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere

---

tinctive, qui est le courage, la franchise, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, est-elle encore vertu ?

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage ; il semble dire : soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse, que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous environne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des individus sur la scene ; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Visé, il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux ; en frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner : les personnalité choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; & les *femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la littérature.

lui-même a molli dans la composition de ses tableaux, qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

DEPUIS, notre comédie moderne, en cessant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & sa gaieté & son naturel; le poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comtesses & des marquises; il a raffiné à tout propos le style & les idées, & il a crée des expressions recherchées. Au lieu de songer à mettre les personnages en action, il a prétendu au bon ton; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théatre & de la société.

QU'EST-IL arrivé? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ses forces, n'a rien compris à ce nouvel idiôme; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur; tout ces trais, à force de vouloir être délicats & spirituels, sont devenus maniérés, & n'ont frappé que foiblement les spectateurs: ils n'ont donc applaudi à quelques détails, que pour proscrire plus généralement l'ensemble dénué de mouvement & de vie.

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante; & le poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules sont vrais & tranchans, n'a produit qu'une enluminure passagere, lorsqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'EST de l'esprit d'auteur, a-t-on dit, c'est lui qui parle, & non ses personnages; il a voulu faire sa comédie pour les premieres loges, & il n'a pas même réussi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être saisi du mlieu du parterre & non ailleurs.

AINSI le poëte comique, quand il veut trop renchérir sur l'esprit de ses devanciers, se trompe, puisqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entiérement son art; la montre en étant encore plus insupportable dans la comédie que dans la tragédie.

VOILA ce que ne croiront point nos auteurs comiques, qui de plus ont donné un soufflet à la nature, en écrivant leurs pieces

en vers, & encore en vers énigmatiques : leurs non-ſuccès devroient cependant leur révéler que leur couleur eſt fauſſe ; mais ils s'obſtineront à la garder, pa ce qu'ils ne conſulteront point *la bonne ſervante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux eſprits leurs confreres, au lieu de conſulter les bons eſprits, qui en toute choſe cherchent le fond & non ces acceſſoires qui l'étouffent ou le défigurent.

OR, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas, comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé*; mais on ne peut conſidérer ces pieces que comme des *farces*, où il y a de l'eſprit & des mots heureux : ce n'eſt point là non plus la bonne comédie qui fait ſourire l'ame par une peinture vraie & fine, la ſeule qui puiſſe plaire à une raiſon exercée.



CHAPITRE CXI.

Inoculation.

LONG-TEMPS combattue, elle a enfin triomphé. Une fuite conftante & non-interrompue d'heureux fuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de fes freres, de plufieurs princes, & de plus de trois cents mille perfonnes inoculées en Europe fans fuite fâcheufes, ont décidé les efprits en fa faveur.

QUAND on fe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique falutaire, on voit quelle eft l'opiniâtreté de l'efprit de parti, combien le corps des médecins s'oppofe conftamment aux découvertes les plus intéreffantes; mais l'on doit fentir auffi, que le tems, de concert avec l'expérience, eft le grand maître qui fixe les opinions; car ce ne font point les ingrats contemporains, qui récompenferont l'inventeur heureux; ce fera la poftérité.

On a cru fauſſement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuſe, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de ſoins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-deſſus d'après l'idée de la peſte. Si on l'écoutoit, il ſuffiroit d'établir des loix, des réglemens, & de publier des ordonnances de police *contre la petite vérole*, comme on fait pour l'enlévement des boues & le balayage des rues.

Cette erreur a conduit M. Paulet à proſcrire l'inoculation; & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite vérole, la *ſéqueſtration*; mais tout ce qu'il recommande à ce ſujet, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

Dans une ville comme Paris, il nous impoſera la gène, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute ſociété parmi les citoyens, amis & parens. Cela peut-il ſe propoſer, cela eſt-il praticable, quand même on voudroit ſuivre à la lettre cet étrange précepte?

Puisque, d'après ſon propre aveu, les traits

de ce fléau son invisible, que tout leur sert de véhicule, ils se répandront par-tout, ils franchiront toute barriere; comment les enchaîner dans tous les instans, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le seul moyen d'anéantir la petite vérole, & de sauver à la fois la vie & la beauté, ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire ?

Que de terreurs chimériques M. Paulet a répandues! comme avec son érudition il nous a environnés de craintes mensongeres, & qu'il est bon qu'on se raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans sa solitude du cabinet, où l'auteur accumule mille raisonnemens démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'est encore en honneur à Paris que dans les classes supérieures, & chez les personnes opulentes; elle n'est pas encore descendue chez le bourgeois, chez l'artisan, encore moins chez le pauvre.

Je me promene dans la Suisse, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer

ses enfans dès leur plus tendre jeunesse ; il croiroit manquer à un devoir essentiel, s'il s'y refusoit par négligence : aussi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les visages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel ; tous les fronts ont conservé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

MAIS si je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y sont pas détruits : c'est encore un spectacle affligeant que de rencontrer des visages défigurés, sur des bustes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir jusqu'à la religion, comme obstacle à un usage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raisonnables, & l'on ne sait combien de tems encore la beauté parisienne sera soumise à cette grêle affreuse, qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuse & tranquille Helvétie.

POURQUOI le Parisien s'obstine-t-il à voir le nez & les joues de ses filles rongée & cicatrisés, & leurs yeux éraillés, lorsqu'elles pourroient conserver ce poli qui, avec la grace qui les anime, en feroit les plus charmantes créa-

tures de l'Europe ? Car leur démarche, leur maintien, leurs habillemens, ont un agrément qui les distingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation sont sortis du sein de la capitale, & les Suisses ont adopté ces vues heureuses. Tandis que nous nous épuisons en stériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres se mêloient de ces questions purement physiques, un peuple sage, qui se rit de la superstition & qui étend la liberté dont il connoît le prix, saisissoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laissoit la folie des disputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon sens est peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'esprit même; c'est le bon sens qui manque à cette foule d'habitans: si on les examine de près, ils ont tous plus d'esprit & d'imagination que de logique. Le bon sens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une existence politique; il ne se donne pas la peine de chercher la vérité: qu'en feroit-il ? Chacun est indif-

férent à tout ce qui ne conſtitue pas ſa profeſſion particuliere : il ne voit qu'elle, & les connoiſſances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

NOUS avons eu lieu de remarquer pluſieurs fois, que le Pariſien manquoit d'inſtruction, qu'il ſuivoit opiniâtrément les préjugés les plus contraires à ſes véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'inſtruction, dans la majeure partie du peuple n'eſt pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuſes & politiques, qu'il ſubordonne les choſes les plus ſérieuſes à la futile plaiſanterie, & qu'il ſera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas ſur certains objets, des notions exactes & préliminaires.



CHAPITRE CXII.

Places publiques.

LOUIS XIV a deux places où son effigie est environnée des trophées & attributs de la victoire ; *la place des Victoires & la place Vendôme.* Le monarque a payé cher l'inscription hautaine, *Viro immortali.* Ce faste de domination est ce qui a attiré à *l'homme immortel* tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlerent enfin son trône. Ces esclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux susciterent contre lui des adversaires qui eussent été paisibles, sans cet airain trop insultant. Cette renommée aux ailes étendues, qui le couronnoit de son vivant, ce globe de la terre à ses pieds, cette massue, cette peau d'Hercule.... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis sur pied, dans le temps de sa splendeur, deux cent quarante mille hommes d'infanterie, soixante mille chevaux, sans les troupes de ses armeés navales, soixante mille matelots

enrôlés. Il fut trop heureux, sur la fin de son regne, de recevoir la paix. Il laissa l'état endetté & sur le penchant de sa ruine.

Les inscriptions de la place Vendôme sont d'une pesanteur insipide & d'une longueur fatigante ; aussi sont-elles de l'académie des belles-lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, représenté en Général Romain, sans selle & sans étriers. Dans les inscriptions, il n'est question que d'*Armand de Richelieu*; & le sujet est mis fort au-dessus du maître. Le poëte pour cette fois eut raison ; il fait parler ainsi le monarque :

Armand, le grand Armand, l'âme mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede est encore plus étonnant. Louis XIII dit :

J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage ;
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort ;

J'eusse

J'eusse attaqué l'Asie, & d'un pieux effort,
J'eusse du saint tombeau vengé le long servage.

LOUIS XIII, qui auroit attaqué l'Asie, s'il eût vécu, pour venger le *servage du Saint tombeau !* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils sont de 1639. L'idée des croisades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque De quelles opinions sortons-nous, bon Dieu !

LA place de Louis XV présente un superbe coup-d'œil. Depuis le château des Thuileries jusqu'à Neuilly, la vue n'est interrompue par aucun objet; mais veut-on savoir le nom des *vertus cariatides* qui soutiennent la corniche du piédestal ? C'est la *force*, c'est l'*amour de la paix*, c'est la *prudence*, c'est la *justice*. En suite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le sculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoisseurs font plus de cas de la figure du coursier que de celle du Roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos statuaires sauront-ils faire autre chose que de mettre un souverain à cheval, la bride à la main ? N'y auroit-il pas une autre expression

à donner au chef d'un peuple ? On voit toujours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monumens publics : ne pourroit-on pas leur substituer les noms des généraux qui ont soutenu ou vengé le trône ?

La statue du bon Henri IV sur le Pont-Neuf, quoiqu'isolée, intéresse beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'est celle-là que l'on considere avec attendrissement & vénération.

Qui croiroit que le cardinal de Richelieu, qui a attaché son nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait suspendre à la grille une inscription où on l'intitule sans façon, en présence de Henri le Grand, *Vir supra titulos*.

Des vendeuses d'oranges & de citrons, fruits aussi beaux que salubres, forment un long cordon sous les regards du bon Roi. Jamais la solitude n'environne sa statue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens passe & salue son image.

On voudroit pouvoir toucher la base de

cette statue vénérée. On va construire des boutiques dans son enceinte : elles seront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'est pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut sensible toute sa vie aux charmes de la beauté.

Outre la place de Louis XIV, ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à la gloire, pour perpétuer le souvenir de ses victoires; mais aucun monument n'a parlé de ses défaites.

Considérez la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire..... Comme Eugene l'humilia! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inscription, *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de disette, un Gascon traduisit *abundantia parta* par *l'abondance est partie;* & ce contre-sens n'en étoit pas un.

Il n'y a plus de porte Saint-Antoine; on l'a sagement sacrifiée à la commodité publique, ainsi que l'on a abattu la porte Saint.

Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'églife des Quinze - Vingt rue Saint-Honoré ; il n'y a plus d'hôtel des Moufquetaires ; dans un quart de fiecles, la phyfionomie de la ville a changé, & c'eft en bien ; doux préfage pour l'avenir. Quand fera-t-on difparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & mefquin ? Ecrivons, & ne nous laffons pas de plaider en faveur des embelliffemens utiles ; fatiguons des hommes en place, qui demandent à être fatiguées.

QUAND voudra-t-on employer des infcriptions françoifes, afin que le peuple fache un peu ce qu'on veut lui dire ? Notre langue a fa précifion & fon énergie ; pourquoi toujours la langue des Romains ?



CHAPITRE CXIII.

Le Parlement.

LES parlemens ſont-ils une émanation des états-généraux ? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la monarchie, qui admet néceſſairement un corps intermédiaire ? Ont-ils été plus utiles au Rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux Rois ? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vin & illuſoire ? Sont-ils des repréſentans de la nation, lorſque leurs charges ſont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la monarchie ? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au Roi, tantôt de réſiſter au Roi ſans le vœu du peuple ?

MAIS auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violens du pouvoir abſolu ? N'ont-ils pas eu des momens de force & de

sagesse ? Mais pourquoi sont-ils presque toujours en-deçà des idées de leur siecle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour, tantôt contre cette même cour, & le plus souvent à leur insu ?

Pourquoi le parlement de Paris s'est-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à la suppression des maîtrises ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abusives, le gouvernement féodal étant tombé & ne devant plus exister, puisqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi, sollicité par l'autorité royale, a-t-il refusé d'assurer aux protestans l'état civil ? Pourquoi a-t-il soutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît sa foiblesse étrange dans telle circonstance, & sa force prodigieuse dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique suivie, ou bien obéit-il au hasard ? Seroit-il comme le petit poids qui court sur la balance romaine ? Ici il n'est que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puissante & considérable.

COMMENT les parlemens, devant être chers aux souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils presque toujours été exposés à l'humeur capricieuse de ces mêmes souverains ? Qu'est-ce que l'enregistrement ? Je n'ai jamais su le comprendre. Qu'est-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré ? Enfin qu'est-ce que la résistance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des représentans de la nation, ou de simples juges créés pour rendre la justice au nom du Roi ?

VOILA des questions délicates, qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir résoudre. Les raisonnemens & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonstances seules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

SI les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à-peu-près semblable, où ce corps

influeroit d'une maniere aussi inattendue & tout aussi décisive.

Il a fait le mal comme le bien : obéissant à je ne sais quel moteur invisible qui le domine tel jour, ses principes ne paroissent rien moins que fixes. Il est toujours le dernier à embrasser les idées saines & nouvelles. Il semble vouloir combatre aujourd'hui cette philosophie dont la voix lui a été derniérement si utile. Il a tort. L'établissement de l'académie françoise (qui le croiroit !) lui a inspiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jésuites, il a dévoré sa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un besoin sourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une sage constance.

Le parlement de Paris a fait brûler vif en 1663, Simon Morin, parce qu'il se disoit *incorporé à Jésus-Christ*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* siecle de Louis XIV, lorsqu'il donnoit des fêtes élégantes & superbes, lorsque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorsque Lebrun tenoit le pinceau, lorsque Lully & Quinaut marioient leurs talens.

Mais les poëtes, les peintros, les fculpteurs, les muficiens décorent une nation & ne l'éclairent pas.

Un philofophe courageux auroit fauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des juges & de l'accufé. Ce philofophe ne fe trouva pas. Boileau fit la même année une plate fatyre, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible fupplice des flammes un infenfé, mais contre quelques auteurs qui ne verfifioient pas auffi heureufement que lui. Racine, s'enfermant dans fon cabinet, compofa une tragédie françoife d'après une tragédie grecque, il immola fon *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, fans ofer faire la moindre allufion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé ? C'eft une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau fiecle* de Louis XIV, que je ferois tenté d'appeller *à demi-barbare.*

Aujourd'hui les actions des juges font obfervés, & leur iniquité ne pafferoit pas fans réclamation. Quand le même parlement fit périr

par un horrible supplice l'infortuné de la Barre ; un cri universel s'éleva contre cet arrêt fanatique, sauva la victime de la flétrissure, & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquisition.

C'EST ce cri de la raison qui a sauvé, en 1776, l'auteur de la *Philosophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de *prise de corps*, & le tenoit prisonnier à côté de *Desrues* ; mais malgré le desir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable la torche en main devers la place de Greve*, l'opinion publique s'opposa tellement à une sentence aussi absurde, que le parlement, tribunal en dernier ressort, cassa toute l'inepte procédure, & renvoya l'auteur absous.

LA persécution du châtelet parut si méprisable & si ridicule, qu'elle ne put même valoir à l'auteur une sorte de célébrité : il resta obscur. Cet événement singulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il est tout récent.

CE même parlement fait trainer sur la claie

les *suicides*, les fait suspendre à la potence par les pieds, au lieu de les considérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

IL fait brûler les *pédérastes*, sans songer que la punition de cette vilenie est un scandale public, & que c'est un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

UN habitant de Lyon & de la Rochelle est obligé de venir plaider à Paris. C'est aller chercher la justice à une grande distance ; mais cet abus est invétéré, & il feroit difficile de toucher à une coutume qui, dans son antique bizarrerie, a quelques avantages.

QUAND les Rois alloient dans une espece de coche, les conseillers & les présidens arrivoient au palais, montés sur une mule : aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenser pour leur maison, il est juste que les conseillers & les présidens, qui *remontrent* & qui *enrégistrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

CE parlement s'appuie dans les orages sur

ſes avocats & ſes procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres ; on compte cinq cent cinquante avocats ſur le tableau ; il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque avocat. Les procureurs, dans ces temps de criſe, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers diſent qu'ils ont fermé leurs cabinets ; mais les pieces d'écritures & les conſultations vont ſourdement leur train ; le client en eſt quitte pour paſſer par l'eſcalier dérobé.

LORSQU'UN livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on admire les idées neuves, fortes, grandes & juſtes, l'avocat-général vient *à la barre de la cour*, fait un réquiſitoire plein de *non-ſens* & aſſaiſonné de déclamations ; il détache quelques phraſes à la mode des journaliſtes & les ſouligne. Le livre eſt condamné à être brûlé au pied du grand eſcalier ou de l'eſcalier S. Barthélemi, comme *hérétique*, *ſchiſmatique*, *erroné*, *violent*, *blaſphémateur*, *impie*, *attentatoire à l'autorité*, *pertubateur du repos des empires*, &c. Il n'y a pas une ſeule épithete à rabattre.

On allume un fagot en présence de quelques polissons oisifs qui se trouvent là par hasard; le greffier substituent une vieille Bible vermoulue au livre condamné ; le bourreau brûle le saint volume poudreux, & le greffier place l'ouvrage a nathématisé & recherché, dans sa bibiotheque.

Encore étourdi du coup de massue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne sait plus quelle route tenir; ses idées semblent confuses, embarrassées ; il ne sait s'il doit embrasser une certaine confiance en lui-même d'après sa base antique, ou laisser dénouer le fil des événemens, pour en mettre à profit les diverses circonstances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti : son repos ressemble à un sommeil ; les uns le croient mort ; il se réveillera, disent les autres ; s'il ne donne aucun signe de vie, disent les troisiemes, c'est qu'il prépare sa résurrection ; c'est qu'il médite dans le câlme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de son siecle.

Quoi qu'il en soit, ce corps a toujours une

grande force qui a souvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CHAPITRE CXIV.

Le Clergé.

SON siege, pour ainsi dire invisible, est principalement à Versailles ; c'est-là qu'il travaille sourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient son existence & son crédit par des moyens souples, adroits, & qui varient selon les circonstances.

LE corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on !) c'est le clergé ; il fait très-bien ce qu'il fait ; il connoît le cours & l'ascendant des opinions régnantes ; il a reconnu sa véritable position ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandemens, & il ne l'est pas. Il fixe les yeux en tremblant sur le précipice où la loi des destins l'entraîne, il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable ; mais il

l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace; & mettant à profit les passions de tout ce qui l'environne, il se défend de ces passions indiscretes qui agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à sa milice superstitieuse qu'il méprise, tandis qu'il estime ses ennemis ; il est éclairé ; il ne commettra point de grandes fautes ; il songe à *l'utile*, prêt à céder *l'arbitraire* quand les événemens éclos du sein du temps l'exigeront ; enfin il se défend avec les seules armes qui lui restent ; il les estime fantastiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le respect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abusifs, mais antiques.

Il sait ménager jusqu'aux plumes qui lui livrent la guerre : il ne répond que par le silence, laissant les discussions théologiques aux batailleurs de profession, & s'appuyant avec plus de sûreté sur la base réelle de son opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & jusqu'ici la plus heureuse. Moins persécuteur que jamais, ne sollicitant presque plus de lettres de cachet contre les protestans & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouissances voluptueuses & paisibles, satisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laissera passer les opinions contraires, sans leur opposer une digue imprudente ; car il sent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus considérables.

Il regarde toujours comme ses plus redoutables ennemis les protestans, & sur-tout les anabatistes, qui deviennent très-nombreux dans quelques provinces de France; mais il ne feroit pas trop éloigné de faire une sorte de pacte amical avec les philosophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il risqueroit beaucoup en suivant un système opposé.

Quand il changera de forme, sa métamorphose sera rapide ; il se modifiera sans une grande résistance, abandonnant tout-à-coup

le

le chimérique pour s'attacher au réel. Il sait que c'est sa richesse même qui servira à l'affaisser : il prévoit que le combat ne sauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conserver du moins des fragmens larges & précieux. *La grandeur du clergé catholique*, a dit Helvétius, *est toujours destructive de la grandeur d'un état.* Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome?

Ecrivains, voulez-vous aujourd'hui mulcter le clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de sa piece?* N'écrivez point contre ses dogmes qu'il fait apprécier, contre sa prééminence qu'il tient des siecles précédens, contre ses intrigues qui lui sont devenues nécessaires; répétez-lui sans cesse que les biens de l'église sont le patrimoine des pauvres, que les évêques n'en sont que les dépositaires, que ce qu'ils dépensent en luxe, en faste, en plaisirs, est un vol réel, une violation évidente des *saints-canons* (1); vous leur direz une

(1) Ils disent tous de la maniere la plus forte, la plus incontestable, que tous les biens des ecclésiastiques appartiennent de droit aux pauvres.

vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Ornez-là, cette vérité féconde, des expressions les plus convaincantes & les plus animés, afin qu'elle descende dans tous les cœurs & dans tous les esprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorsqu'un prince de l'église laisse à ses héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleusement amassés aux dépens des pauvres ? Pesez là-dessus, & répétez qu'à sa mort, un évêque ne doit laisser qu'un linceul pour l'ensevelir.

LAISSEZ ensuite les évêques calomnier vos écrits, dans des *mandemens* qu'on ne lit pas, ou dont on se moque. C'est à raison de cent mille écus par an, qu'ils distribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le style des prônes ?

A qui donne-t-on les évêchés ? Aux nobles. Les grosses abbayes ? Aux nobles. Tous les gros bénéfices ? Aux nobles. Quoi, il faut être gentilhomme pour servir Dieu ! Non : mais la cour s'attache ainsi la noblesse ; & l'on paie les services militaires, de même que d'autres moins importans, avec les biens de l'église.

QU'EST-CE que la feuille des bénéfices ? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive églife ? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices ? Elle a déjà fubi & fubira infenfiblement différentes métamorphofes, puis..... Mais qui peut lire diftinctement dans l'avenir ?

ON compte cent cinquante mille eccléfiaftiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres étoient mariés. Le clergé a été marié pendant plufieurs fiecles. Le concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres ! L'oferoit-on croire ! Si ce fait étoit rapporté dans une hiftoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute ? & fi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas.

QUANT à la fage loi de réfidence, elle eft fi ouvertement, fi conftamment violé, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiffent plus le front de leur pafteur, & ne l'envifagent que fous le rap-

port d'un homme opulent, qui ſe divertit dans la capitale & qui s'embarraſſe fort peu de ſon troupeau.

CHAPITRE CXV.

La Galerie de Verſailles.

LE Pariſien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* juſqu'à Seves, & de là court à pied à Verſailles, pour y voir les princes, la proceſſion des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartemens; on lui ferme les petits, qui ſont les plus riches & les plus curieux.

ILS ſe preſſent à midi dans la galerie, pour

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'hiſtoire connue du Suiſſe de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours ſix bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suiſſe préſenta un placet, par lequel il demandoit à la cour *la ſurvivance du dromadaire.*

contempler le Roi qui va à la messe, & la Reine, & Monsieur, & Madame, & Monseigneur comte d'Artois, & Madame comtesse d'Artois; puis ils se disent l'un à l'autre : *as-tu vu le Roi? — Oui, il a ri. — C'est vrai; il a ri. — Il paroît content. — Dame! c'est qu'il a de quoi.*

M. Moore a fort bien observé que pendant la messe, tandis qu'on leve l'hostie, tous les yeux sont fixés sur le Roi, & que personne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Parisien remarque que le Roi a mangé de bon appétit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours & les servantes alongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Quant aux tableaux, aux statues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on pose sur la table royale. Les carrosses surdorés, les Cents-Suisses, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent aussi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les cents Suisses, hauts de six pieds, avec leurs moustaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le visage pâle & les jambes grêles. Le Parisien est loin de sentir la réflexion du sauvage. Qu'on lui dise qu'un autre Indien voyant le tableau où saint Michel terrasse le diable avec une majesté tranquille & sans effort, s'écria, *ah, le beau sauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des six corps ou garde-notes.

Rien n'amuse plus un philosophe, que de se promener seul dans cette galerie, & de roder ensuite par-tout. Il n'a rien à demander aux ministres, ni aux gens en place ; il ne les connoît que de vue ; il va à leur audience ; il assiste aux dînés des princes & des princesses ; il se réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domestiques, de ces officiers de table, du sérieux de toute cette plaisante étiquette. Il se rappelle alors quelques pages de son *Rabelais* (1), & il rit tout bas ; car l'es-

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appellât-il Voltaire ?

pèce humaine est là sous le jour le plus divertissant. Il voit trotter les altesses, les grandeurs & les éminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied ; & lui, tranquille observateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

Qui ne se donneroit pas ce rare plaisir trois ou quatre fois l'année ? Est-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement *l'œil-de-bœuf ?* Quand on a vu les courtisans *si petits devant le soleil* comme dit le moindre bourgeois, il n'est plus possible de les voir grands ailleurs.

Mais il faut apprendre aux étrangers ce que c'est que l'œil-de-bœuf ; c'est une anti-chambre qui retient son nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suisse quarré & colossal : c'est un gros oiseau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette anti-chambre, & n'en sort point : le reste du château lui est étranger. Un simple paravent sépare son lit, & sa table des puissances de ce monde. Douze mots sonores ornent sa mémoire, & composent son service. *Passez, Messieurs, passez ! Messieurs, le Roi ! retirez-vous. On n'entre pas, Monseigneur !* Et Monseigneur file sans mot dire.

TOUT le monde le salue, personne ne le contredit ; sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes, de marquis & de ducs, qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes & princesses ; & ne leur parle que par monosyllabes ; aucune dignité subalterne ne lui en impose ; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme ; le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit, les pelotons épars de courtisans s'amoncelent ou se dissipent ; tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action, elle a un effet surprenant sur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oseroit offrir à cette main un métail aussi vil que l'argent.

LE soir un grouppe de courtisans traversent de nouveau l'œil - de - bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entrouvre. Ce sont des prétendans à l'honneur insigne de souper avec le maître : tel a poursuivi cette grace pendant trente - cinq années, fidele tous les jours de sa vie à cette porte ingrate ; & il est mort à la poursuite de ses faveurs, sans l'avoir vu bâiller pour lui,

Chacun se flatte d'une espérance qui ne s'éteint pas, quoique si souvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & pressée dans un tremblement respectueux, s'entr'ouvre : un huissier de la chambre paroît avec une liste à la main, & crie sept à huit noms ; noms fortunés qui entrent, ou plutôt se glissent dans l'étroit & envié passage. Puis l'huissier ferme subitement la porte au nez des autres qui, faisant semblant de se consoler de cette disgrace, s'en vont le chagrin & le désespoir dans le cœur.

Je ne sais si c'est le hasard ou la politique qui a déterminé cette légere distance du monarque à sa capitale, si le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le monarque comme invisible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude, a eu la plus grande influence sur la constitution du gouvernement.

Quand le Roi vient à Paris, c'est une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'ap-

pareil d'un maître qui vient faire exécuter ses volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-sérieusement à un Anglois, qu'est-ce que votre Roi ? Il est mal logé, cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre, il habite Versailles. Est-ce là un château superbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence ! Cette foule couverte d'or, tout cela est l'ouvrage de Louis XIV ; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand Roi ! l'article seul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions ; il a brûlé le définitif du compte ; c'est le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du sang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre Roi d'Angleterre.

Et il continue sur ce ton aux yeux de l'Anglois qui, stupéfait d'un tel raisonnement, admire le Parisien & ne sait que lui répondre.

La Reine régnante a fait placer des réverberes depuis Versailles jusqu'à la barriere de la

Conférence ; de forte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf & aller jusqu'à la grande allée de Vincennes, c'est-à-dire, dans un espace de cinq lieues & dimie, toujours sur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouissance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

SANS doute M. Sherlock quittoit Paris sur cette superbe route, quand il a dit : *jamais un homme n'est parti de Paris gai. Quelle qu'en soit la raison, on est toujours triste en sortant de Paris* On doit sur-tout être triste, si je ne me trompe, quand on sort de la capitale pour aller dans les bureaux de Versailles, ou demander quelque grace, ou implorer justice, ou poursuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent sans répondre, & dont le parti est pris avant de vous avoir entendu.

VERSAILLES, qui contient cent mille ames, s'agrandit considérablement, & se dessine avec majesté; c'étoit un pauvre village il y a cent

vingt ans ; ses rues sont très - larges, bien aérées ; & l'on y marche presque de tout temps à pied sec.

QUOIQUE le foyer des affaires majeures & politiques, Versailles se trouvant dans le tourbillon de la capitale, obéira toujours en satellite à ses mouvemens, & suivra infailliblement la destinée de sa planete.

L'ESPRIT de cette ville secondaire n'est autre que l'esprit du château ; & l'on connoît l'esprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'est fait la vielle ; se fera exactement le lendemain ; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

IL y a seize mille croix de Saint-Louis en France, dont six mille à Paris ou dans les environs, Ces officiers partent en *pot-de-chambre*, assiegent les bureaux de Versailles, peuplent les anti-chambres, remplissent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent incessamment des guerres passées, déraisonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires ; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les chan-

gemens que le cours des événemens autorise & nécessite.

Les habitans de ce lieu se persuadent aisément que Versailles surpasse en beauté tout ce qu'il y a dans le reste de l'Europe, & qu'il est très-inutile de voyager, pour ne voir que des choses inférieures. Aussi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaisie d'un seigneur qui va visiter la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne & la Russie : on l'accuse de bizarrerie.

Ici, chacun se glorifie de l'emploi qu'il exerce, & se croit pour ainsi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque ; celui qui met un plat sur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'ose empiéter le moins du monde sur les fonctions de son voisin ; trente ou quarante charges sont exercées dans un dîner ; jusqu'au transport du *billot* de la cuisine, regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & suivre la sous-division de ces différens offices, tous acquis à prix d'argent, & sou-

doyés en conséquence ? Quel gouffre ! Quel œil osera en sonder toute la profondeur ?

La haine du peuple dans aucune circonstance ne va jamais jusqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverser ; elle s'attache aux commis, aux administrateurs particuliers, aux hommes en place, aux ministres du second & du troisieme ordre, remparts exposés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils sont là pour affoiblir l'inimitié, si elle avoit lieu. Le peuple sent que le monarque ne sauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il est de son intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'est enfin le pays où l'on se tient de bout toute sa vie. On va par-tout sans s'asseoir nulle part. Un courtisan qui a quatre-vingt ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien passé quarante-cinq sur ses pieds, dans l'anti-chambre du Roi, des princes & des ministres.

L'étiquette fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les personnes qui en sont l'objet : l'étiquette donne

des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainsi tout est compensé.

CHAPITRE CXVI.

De la Cour.

LE mot de *cour* n'en impose plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions régnantes ; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce soit ; on ne dit plus avec une emphase ridicule, *la cour a prononcé ainsi.* On casse les jugemens de la cour ; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idée là-dessus, elle ne sauroit en avoir, elle n'est pas dans le point de vue.

LA cour elle-même, qui s'en doute, n'ose pas prononcer affirmativement sur un livre, sur une piece de théatre, sur un chef-d'œuvre nouveau, sur un événement singulier ou extraordinaire ; elle attend l'arrêt de la capitale : elle-même a grand soin de s'en informer, afin

de ne pas compromettre son premier avis, qui seroit cassé *avec dépens.*

Du temps de Louis XIV, la cour étoit plus formée que la ville ; aujourd'hui la ville est plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement : ce qui ne doit pas étonner ; car l'instruction reçue est trop différente, pour ne pas dire opposée. La cour se tait sur plusieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conscience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire ! La ville parle avec assurence sur tout & sans relâche ; la cour sent qu'elle ne doit pas trop hasarder son prononcé sur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où sont tous les arts & toutes les lumieres, qui se prêtent une plus grande force par leur mélange, décide hardiment, parce qu'elle sent sa force, & qu'elle est plus sûre de son tact tant de fois éprouvé : & l'autre estime confusément qu'il lui manque plusieurs données propres à confirmer son opinion.

LA cour a donc perdu cet ascendant qu'elle avoit sur les beaux arts, sur les lettres, &

sur

sur tout ce qui est aujourd'hui de leur ressort. On citoit, dans le siecle dernier, le suffrage d'un homme de la cour, d'un prince ; & personne n'osoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors aussi prompt, ni aussi formé ; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philosophie (voilà encore un de ses crimes) a étendu l'horizon ; & Versailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y est compris. Cette révolution dans les idées est bien nouvelle ; car lorsqu'on songe que l'opinion se joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette cour de Louis XIV ; les préjugés grossiers qui y dominoient ; ce qu'étoit la dévotion du temps ; ce que faisoient un *prédicateur* de Versailles, un *directeur* de conscience, un *confesseur* du Roi ; quand on pense que Luxembourg accusé alloit faire une retraite chez le P. la Chaise ; alors on observe avec étonnement, & sans oser le croire, l'incroyable différence d'un siecle à l'autre.

C'est de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reste du royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Boſſuet; qui le pénétroit de terreurs imaginaires : on ſiffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Boſſuet, ſon ton, ſes menaces, & il n'inſpireroit pas ſes craintes myſtiques au dernier chef-d'office. C'eſt la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choſes qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CXVII.

Les Extrêmes ſe touchent.

LES grands & la canaille ſe rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la derniere claſſe n'ayant à perdre ni honneur ni eſtime, vit ſans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs eſprits ſe reſſemblent ; les harangeres, au ſtyle près, ont des mots très heureux, ainſi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expreſſion & dans les images : il y a vraiment analogie

pour qui fait enlever l'écorce; l'une put la marée, & l'autre sent le musc.

Les grands ne sont pas plus généreux que les mendians; mais obtenez quelque chose d'un grand, il s'attachera à vous: pourquoi? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainsi fait le gueux: s'il a avancé quelque chose à un misérable, il ne le quitte plus & redouble ses bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. ---- Et que ferez-vous d'un écu? ---- C'est que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque chose, & votre fortune est faite. Un poëte nu se trouve chez son altesse; le prince mettra sa vanité à le créér: il ne l'aime, ni le considere; mais il faut qu'il fasse dire à la renommée: il a enrichi un poëte; on ne l'approche point qu'il ne répande sur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à son rang.

La force des grands, disoit une femme de

beaucoup d'esprit, *n'est que dans la tête des petits*. Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, sur lequel il y auroit un livre à faire pour qui sait réfléchir ?

Les grands, ainsi que les misérables, ne croient pas à la probité : ils disent tout, *la probité se pese*. Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'est qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours ; ils donnent rarement au mérite, plus souvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent sans cesse*, disoit madame de Choisy à mademoiselle de Montpensier, *ou ils ne sont bons à rien*.

Un grand croit son premier apperçu infaillible ; quand il a dit oui, il ne recule pas, par orgueil ; il ne veut pas qu'on lui attribue dans sa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix frippons à son service ; il les reconnoîtra pour tels dans la suite : eh bien, il continuera à les couvrir de sa protection ; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble ; son ex-

trême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſamment le menu peuple.

L'AFFAMÉ crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier? Un morceau de pain. Que veut le ſecond? Une place éminente.

LES grands ne paient point leurs dettes, ainſi que font les petits; les grands empruntent éternellement aux indigens, qui longtemps mangés, ſe réuniſſent enfin, & parviennent à diſſoudre la fortune du ſuperbe emprunteur.

J'AI peu vu les grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le ſais; mais le leur eſt ordinairement en raiſon de leur crédit & de leur puiſſance; ils ſavent très-bien qu'ils peuvent bleſſer impunément, & ils uſent volontiers de ce privilege; ils ſe font une eſpece de devoir de mépriſer tout ce qui n'eſt

pas eux; le génie & la vertu les offusquent & les molestent; & ils voudroient ridiculiser la vertu & le génie, non par jalousie, mais par haine, parce qu'ils mettent sans cesse leur fortune & leur rang à la place des distinctions réelles, qui sont les talens & les vertus: c'est sous ce bouclier qu'ils se dérobent aux engagemens les plus sacrés. Leur air de bonté n'est ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raisonné. Leurs bienfaits sont diposés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en imposer qu'aux hommes inexpérimentés ; il est aisé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux sans lumieres utiles: ils dévorent la patrie, & ne la servent pas ; ils ne savent guere qu'intriguer pour faire le mal, ruser à la cour & tromper les petits à l'appât de leurs promesses (1).

---

(1) Quelqu'un a fait ces vers :
Je suis depuis long-temps à la derniere place ;
Je n'en suis ni fâché, ni surpris, ni confus.
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point essuyé la honte d'un refus.

MALHEUR à qui y croit ! Il perd ses belles années. *Il faut aller voir quelquefois les grands*, difoit la Bruyere, *non pour eux*, *mais pour les hommes d'efprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

SOYEZ fûr que les grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eft affez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un miniftre parlant un jour avec dédain de ceux, difoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit malheureufement pour lui, devant J. J. Rouffeau). *Et votre excellence pourquoi chiffre-t-elle?* Telle fut la réponfe modefte du philofophe.

LA fociété fe reffemble parfaitement par les deux bouts; voici à ce fujet, ami lecteur; une petite fable qu'il faut que je vous dife. J'ai oublié le nom de fon auteur.

LES ECHELONS.

Par-tout où l'on eft plus de deux.
On vit rarement fans querelle.

Les échelons d'une superbe échelle
Un jour prirent dispute entr'eux
Sur le rang & sur la naissance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
„ *Entre nous, disoit-il, il est trop de distance :*
„ *D'ailleurs chacun de vous en sa place arrêté,*
„ *Ne détruit-il pas le systême*
„ *De cette belle égalité*
„ *Que commande la raison même ?*
„ ---- *Mais, dit l'un d'eux, nous sommes tous de bois !*
„ *Et le hasard nous plaça tous, je pense.*
„ ---- *D'accord ; mais placés une fois,*
„ *On admit la prééminence.*
„ *Le tems a consacré ce qu'a fait le hasard.*
„ *Pour renverser l'ordre ordinaire,*
„ *Vous êtes venus un peu tard.*
„ *Vils échelons, apprenez à vous taire,,,*
Outré de ce discours qu'il ne soupçonnoit pas,
Un philosophe alors s'empara de l'échelle ;
Et la plaçant de haut en bas,
Changea les rangs & finit la querelle.

CHAPITRE CXVIII.

Sages du monde.

LES ſages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux viſages. Un grand ſeigneur, d'ailleurs honnête, diſoit à ſon fils, vous êtes un imprudent. --- Qu'ai-je donc fait ? lui demanda-t il. --- Rappellez-vous le propos que vous tintes hier. ---- Eh quoi, Monſieur, c'eſt le même que je vous tins à vous-même la ſemaine derniere : il me ſemble que vous l'approuvâtes. ---- Sans doute, reprit le pere, nous étions ſeuls alors ; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place,



CHAPITRE CXIX.

Apologie des Gens de Lettres.

LA calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux gens de lettres ; on les a peints comme pertubateurs des empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus, & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas ! De quel abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations ! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen ? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée ? Si le deſpotiſme s'eſt civiliſé, ſi les ſouverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément ? & la gloire des rois n'attend-elle pas

la fanction .du philofophe ? Il eft obfcur & fans puiffance, mais il met en mouvement le cri de la raifon univerfelle. Vus de près, ils font un petit nombre de citoyens épars, gémiffans fur les malheurs de leur patrie & fur ceux du genre humain, mais le plus fouvent enveloppés dans une vertu ftérile, ou du moins dont les effets font fi lents, fi imperceptibles, que la précipitation d'efprit eft tentée quelquefois de les révoquer en doute.

TANDIS que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils méprifent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée univerfelle. La fupériorité de leur raifon leur montre les fuffrages des hommes fenfibles nés & à naitre ; & ils placent la récompenfe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

PEUT-ON donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établiffent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers ? Un poëme, un drame, un roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, fans qu'il s'en ap-

perçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatiguantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuses ; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur se fait écouter par le plaisir ; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora mollescunt.*

MONTAIGNE dit qu'*il fait bon naître en un siecle dépravé ; car, par comparaison, on est estimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil siecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la sienne. On donne aux actions les plus courageuses des motifs bas & lâches ; on ravit à l'homme son honneur ; on ne lui fait pas gré

de fon dévouement. La perverfité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne diftingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CXX.

Quercelles littéraires

QUAND on veut rabaiffer les gens de lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois fcandaleufes. Il eft vrai que, dans leurs débats, ils femblent peu éclairés fur leurs véritables intérêts, & qu'ils aiguifent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

IL feroit temps qu'ils y fongeaffent. Ceux-ci feroient bien foibles alors ; & fans ces divifions déplorables, la littératute auroit un poids majeftueux qui opprimeroit fes adverfaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de fe montrer indifférens à de petites attaques, que de déployer une fenfibilité qui dégénere

en clameurs puériles : les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piquure faite à leur amour-propre ; mais les hommes de lettres célebres, ou se vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui est bien plus sage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la méprise*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux avocats, aux médecins, aux peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus sages se plaident à toute outrance, en viennent aux outrages les plus sanglans ; & lorsque notre adversaire en littérature voudra anéantir sous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême ; on voudra le spectacle d'un combat froid, poli, réservé, tandis que nous sommes attaqués dans la partie la plus sensible de nous-mêmes. Eh ! voyez seulement une dispute dans la conversation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées ! quelle

chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent ! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang-froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions ! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes ?

Mais en condamnant les débats des gens de lettres, le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattans. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas, *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe ?* N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le coup de dent littéraire porté

& rendu? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure? Ne les juge-t-on pas d'une force à-peu-près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéatre?

DANS les converſations, on blâme les auteurs, pour ſe donner un ton de dignité & de décence; mais on court à la feuille ſatyrique qui eſt dans l'anti-chambre; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on ſuppoſe que l'épigramme qu'on attend ſera burinée. Si elle n'eſt pas inciſive; ſi, oubliant ſon fiel accoutumé, le journaliſte a été foible ce jour-là, on dit, en hauſſant les épaules: *il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité inſatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à ſe ſatisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit: *ſi cela continue, je ne ſouſcrirai plus.*

FAUT-IL dire le mot à la portion majeure du public? *S'il n'y avoit point de recéleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas en-

clin

clin à protéger tout ce qui rabaiſſe les talens connus, les auteurs vivroient ſans ſe faire la guerre. C'eſt donc le public qui eſt reſponſable des excès auxquels ils ſe livrent, puiſqu'il ſoudoie la troupe des journaliſtes, puiſqu'il les encourage à ſe déchirer entr'eux, & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuſe attente. Jamais le mépris des bienſéances n'a été pouſſé ſi loin, & la critique eſt devenue ſi dure, ſi pédanteſque; qu'elle a manqué l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalouſie & l'eſprit de parti font naître entre les petits écrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, ſont auſſi ridicules que honteuſes; car il s'agit le plus ſouvent de rimes, d'hémiſtiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cauſe eſt frivole, plus l'acharnement eſt impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dériſion les agreſſeurs & les répondans, qui s'enflamment comme ſi tout étoit renverſé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les poëtes à cet

égard ; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes disputes sur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, sur la prééminence d'une tragédie de Racine, sur le *goût* ; mot qu'ils citent sans cesse, & dont ils n'ont pas le plus souvent la moindre idée. J'ai entendu là-dessus des débats vraiment incroyables ; & les gens sensés m'accuseroient ici d'avoir controuvé à plaisir ces scenes ridicules, si je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'est en sortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on est surpris de voir tant de mots & si peu d'idées.

Il est vrai que le public, occupé de tant d'autres événemens, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires ; il n'a pas toute la connoissances possible des objets. Son incapacité s'accommode des brusqueries ; & sa paresse le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fournisse périodiquement une petite sentence meurtriere. Car qu'y a-t-il de plus triste que d'entendre l'éloge d'un contemporian ? S'il faut leur quelque chose à Paris, ce ne doit être

que par communication, par frénésie, par esprit de parti ; & tout ce qui n'est pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *détestable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthousiaste, & passer rapidement à ces deux extrémités, pour savoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immense comme Paris a un besoin journalier de petites satyres, pour rapaître son inquiétude & son agitation perpétuelle ; & celui-là avoit bien raison, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure est toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raisonnement*. Voilà la théorie du *journalisme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît, & que les gens de bon sens attendent de l'avoir lu & medité pour le juger, les sots crient d'abord, crient long-temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a salué l'arrivée de *l'Esprit des loix*, de *l'Emile*, &c.

Heureux les gens de lettres qui ne connoissent point cette déplorable guerre ! On peut

l'éviter, quand on veille avec soin sur son amour-propre; car le combat naît toujours d'un esprit trop orgueilleux de ses idées, & qui veut les faire recevoir despotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour satisfaire une humeur secrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre insu ; l'orsqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agresseur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la blessure.

CHAPITRE CXXI.

Belles-Lettres.

LEUR trône est à Paris. Ceux qui les cultivent surabondent : mais comme l'étude de la vraie politique est presqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune issue pour se manifester en liberté, & que les autres connoissances qui appartiennent à l'histoire naturelle ou à la chymie demandent un grand loisir & de la

fortune, les esprits se sont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut se livrer à leurs charmes attrayans ainsi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embrassent d'ailleurs tout ce qui est du ressort de l'imagination; & ce champ est immense, on y voyage à peu de frais. L'ame sensible, l'esprit délicat peuvent également se satisfaire dans la lecture des poëtes, des romanciers, des historiens. C'est ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les sciences exactes qui, outre une certaine sécheresse, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouissances. Les lettres trompent l'ennui, la solitude, l'infortune, amusent tous les âges, remplissent tous les instans; & Cicéron, quoiqu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement senti dans tous les siecles.

Qui croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs systêmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres? Elles ont toujours précédé les sciences pro-

fondes ; elles ont décoré leur surface, & c'est par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout est du ressort de l'imagination & du sentiment ; même les choses qui en semblent le plus éloignées. Il suffit quelquefois de faire peindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts solides & les inventions hardies.

Cet enchaînement est de fait chez toutes les nations, & la vraie raison n'en est pas clairement démontrée, sinon que l'homme commence par sentir, & que, dès qu'il sent, il ne tarde pas à raisonner sur les sensations. Le monde moral ressemble peut-être au monde physique, où les fleurs précedent constamment les fruits : & voila de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers sectateur de la brillante littérature.

C'est donc de cette premiere impulsion que dépendent les bonnes loix. Il semble qu'il faille nécessairement commencer par les paroles, pour arriver ensuite aux idées ; & l'on peut remarquer que tout établissement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du

beau. Seroit-ce une marche constante de la nature ? Ainsi l'enfance de l'homme est gracieuse & riante, & l'âge mûr est utile. Ainsi tous les arts se montrent d'abord sous une superficie brillante, & parlent à la sensibilité de l'homme bien avant de former sa raison.

MAIS quiconque sait observer la marche de l'esprit humain, voit qu'insensiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'est le grand intérêt de l'homme & des nations. Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'est ni triste, ni fâcheuse, ni sombre; on peut intéresser, amuser, plaire, tout en instruisant. Les esprits vraiment solide, les ames vigoureuses ne dédaignent point ce qui peut distribuer la science, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théatre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroitre encore plus attachante. *C'est l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui se puisse.*

LORSQUE quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale, sur-le-champ on lui

répete le refrein accoutumé : *Travaux impuissans ? Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus seront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulsion établie ; les hommes seront toujours ce qu'ils sont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été.* Cela est bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir visiblement cette assertion.

DEPUIS trente ans seulement, il s'est fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne résiste pas: ainsi, en estimant le progrès des lumieres & le changement qu'elle doivent enfanter, il est permis d'espérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute espece frémiront devant ce cri universel qui retentit & se prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'EST par le moyen des lettres & des écrivains que les idées saines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France, qu'il s'y est formé d'excellens esprits dans la magistrature. Tous les citoyens

éclairés agissent aujourd'hui presque dans le même sens. Les idées nouvelles ont circulé sans effort ; tout ce qui est relatif à l'instruction est adopté courageusement. L'esprit d'observation enfin, qui se répand de toutes parts, nous promet les mêmes avantages dont jouissent quelques-uns de nos heureux voisins.

Les écrivains ont répandu des trésors véritables, en nous donnant des idées plus saines, plus douces ; en nous inspirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embellissent la société. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ses passions, au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente enfin, que les lettres suivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité ; & ceux qui ne croient pas à leur salutaire influence, sont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'influence des écrivains est telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiser l'autorité légitime qu'ils ont sur les esprits. Affermis sur la base de l'intérêt public & de la connoissance réelle de

l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulieres sont entre leurs mains. La morale est devenue l'étude principale des bons esprits; la gloire littéraire semble destinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions augustes, seront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déjà la vérité courageuse s'élancer de tous les points. Il est à présumer que cette tendance générale produira une révolution heureuse.

CHAPITRE CXXII.

Supposition.

JE vais faire une supposition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante; mais j'ai mes raisons pour ne pas la passer sous silence. Si tous les ordres de l'état assemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuise le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands pro-

priétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; si tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & considéré, ordonnoient qu'on mît le feu au quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance...... quel seroit le résultat de ce grand sacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un service rendu aux province & au royaume? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourdhui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez-moi-même au bûcher, sur cette simple supposition...... Allons, appellez tous les seaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie: il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà sûrs de vos maison à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé: *& vogue la galere!*

CHAPITRE CXXIII.

Réponse au Courier de l'Europe.

Le Courier de l'Europe, dans sa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analyse de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je vais copier. L'estime que j'en fais m'oblige à y répondre.

» *Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal*, disoit un ancien; c'est Séneque, si je ne me trompe.

Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive ; (1) tout eſt extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris.* Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés. (2) Tout ce qu'ont dit les prédicateurs, depuis le capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'orateur qui parle devant le Roi, tout ce qu'on écrit les moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou ſi l'on doit s'en fâcher ; (3) car jamais prophete n'a reproché à Iſraël ſes

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte !

(2) Je ne le crois pas; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

(3) Tout comme la critique voudra; je me ſuis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer; & il étoit difficile de marcher long-temps ſur ce pont étroit.

iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur. „

" CE n'eſt pourtant point un libelle, (1) c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux, que de petites conſidérations n'arrêtent point; il a voulu voir ce que perſonne ne contemple; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus ville populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre, (2) juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres, (3) parce que peu d'hommes ont la force néceſſaire pour aller chercher

(1) Le critique me fait bien de la grace; Vous qui m'avez lu, dites, cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de libelle? Pourquoi l'avoir employé? Il me peſe.

(2) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivans.

(3) Voilà un éloge qui me touche beaucoup, & que je m'empreſſerai à mériter encore.

de si tristes instructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produisoit tous ces maux : (1) & il s'est élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dereté, contre leur vie scandaleuse, Enfin, il termine son ouvrage par conseiller de brûler *Paris* (2). On croit que c'est un rêve. *Paris* ne pourroit subsister quinze jours, s'il étoit tel qu'il est dépeint. C'est ce que sent le lecteur : ainsi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur est détruit. Sans doute tout homme est né pour mourir & souffrir, au hameau comme sur le trône ; mais par-tout où la souffrance prédomide, la destruction s'enfuit : c'est ce qui a fait dire à presque tous les philosophes que l'accroissement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui

(1) Oui, l'horible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne seroit pas de mon avis ?

(2) Je n'ai point conseillé de brûler Paris ; voyez le chapitre *Supposition*. L'auteur n'a point su me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre seul du chapitre indique une hypothese. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

manque de plan, de méthode, (1) ressemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs. „ (2)

“ APRÈS avoir déclamé contre les richesses avec la cheleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes. Si la masse des calamités particulieres est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, satisfaites du regard de l'Eternel.* „

---

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées soient justes, voilà l'essentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois se contredire, mais jamais les choses. En opposant deux phrases isolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fit tomber en contradiction. Remettez ces phrases à leur place, elles conservent leur logique.

„ CELA

« CELA eſt vrai, juſte & bien exprimé; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes ? (1) Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme ſi *Paris* n'étoit qu'un lieu de proſtitution, où la pudeur & la décence n'oſent plus ſe montrer; (2) & dans un autre, *il eſt néanmoins*, dit-il, *une claſſe de femmes très-reſpectables, c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie, attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons, elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes*

(1) Une déclamation eſt un défaut de ſtyle; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eût des ames charitables; cela empêche-t-il que les ames dures & inſenſibles ne ſoient en plus grand nombre, & que la miſere ne ſoit le partage de la moitié de la ville?

(2) Voilà une image & des expreſſions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaiſance, que les mœurs ſe rencontroient dans la bourgeoiſie; j'ai pu ſans contradiction enſuite peindre le vice qui va tête levée; & plus le ſcandale eſt grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter ſur une dépravation qui n'eſt plus timide, ni voilée : peindre des contraſtes n'eſt point ſe contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochement fautifs.

n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites; on ne les apperçoit pas, & cependant elles font à Paris l'honneur de leur sexe. »

« CELA est encore vrai; mais cette classe du second ordre de la bourgeoisie compose presque les deux tiers des habitans de *Paris.* Le sévere censeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les grands qui ne l'écouteront pas, (1) & la populace qui ne l'entendra point, & dont il ny a rien à espérer. Les talens sortent presque tous de cette seconde classe qui a encore des mœurs, & qui les conservera toujours. *Mediocritas aurea*, disoit Horace. Dès ce tems-là, comme aujourd'hui, cet état étoit presque le seul qui eût des vertus & du bonheur.

« CE qui m'a le plus étonné, c'est qu'emporté par son zele, cet auteur ait donné le

(1) Qu'en savez-vous? A tout hasard ne faut-il pas leur offrir les images & les pensées qui peuvent faire impression sur leurame superbe? car elle n'est pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouissances.

démenti le plus formel (1) à M. *de Buffon*, à l'abbé *d'Expilli*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que six cent soixante-dix ou huit cent mille habitans à *Paris* : & ces deux derniers assurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins sous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philosophes ne déclament point ; ils toisent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadastre du royaume, autant qu'il est possible de le faire ; ils s'accordent tous trois, sans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes sur les rocher de la Provence absolument stériles il y a cinquante ans (2) ; mais

(1) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écrivains. J'ai pu observer moins bien qu'eux ; mais j'ai observé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la seule qui porte sur des faits.

(2) Tout ceci est fort étranger au nombre des

comme il veut que nous ſoyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume, (1) *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes ſavans véridiques, & ſubſtituer les apperçus d'une imagination exaltée à la juſteſſe d'une arithmétique rigoureuſe. Cet écrivain qui conſeille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propoſe férieuſement l'un & l'autre, (2) nous permettroit-il de lui conſeiller de brûler ſon livre, (3) d'ôter du reſte qeulques exagérations & quelques déclamations; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenſeurs de l'humanité, non-ſeulement ſera un chef-d'œuvre de philoſophie & d'éloquence; mais il méritera d'être adreſſé à tous les tribunaux,

---

habitans de Paris, qui forme ici le vrai point de la queſtion.

(1) Non le royaume en entier, mais ce qui l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voiſines, & écoutez ce quelles vous répondront.

(2) Le critique ſe trompe d'un côté; qu'il me reliſe pour s'en convaincre.

(3) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé; cela reviendra peut-être au même.

afin que les magiſtrats bien inſtruits s'empreſſent de corriger les énormes abus contre leſquels cet auteur s'éleve avec un ſi noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux eſpérer de corriger, ¡que lui-même il convient qu'on en a ſupprimé pluſieurs depuis qu'il a commencé ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, depuis que Louis XVI eſt ſur le trône. „ (1)

COMME la principale objection du critique tombe ſur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cent mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette ſeule réprimande ; non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci ſans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

---

(1) Dans cette nouvelle édition, je me ſuis encore étendu ſur les établiſſemens utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaiſoit trop à mon ame, pour paſſer ces améliorations ſous ſilence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le ſeul. Sa cenſure d'ailleurs n'a rien d'amer, & je l'en remercie autant que de ſes éloges.

Les recherches sur la population de la France, par M. Moheau, peuvent être applicables à la population en général; mais elles ne sauroient l'être à la capitale, parce que les causes morales l'emportent ici sur les causes physiques. La comparaison du nombre des morts à celui des naissances ne suffit pas; l'affluence des étrangers forme une classe d'habitans qui, pour ainsi dire, ne naissent ni ne meurent; les provinces seules y versent une foule de voyageurs qui ne font que passer, & qui se renouvellent sans cesse. Une fête publique attire quelque fois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitans qu'il n'en comptoit il y a soixante ans. Les calculs sur la durée de la vie, qui servent de base aux spéculations en ce genre, sont erronés quand il s'agit de Paris. Tous les enfans qui y naissent vont en nourrice, la moitié meurent, & les registres mortuaire des paroisses de la ville ne sont pas chargés de leurs noms; il ne faut donc plus compter par le registre des baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux médecins, les apothicaires se ruinent; on ne court plus, comme autrefois, aux poisons multipliés de

leurs boutiques meurtrieres ; ils se font *chymistes*, pour que leur conscience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens ; ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'osent plus étaler avec la même hardiesse leurs funestes systêmes. La bienfaisante chymie a simplifié les remedes ; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces saignées copieuses, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts est diminué même dans les hôpitaux.

CET ouvrage ne comporte pas des calculs ; mais je puis avoir les miens, fondés, non sur la simple appercevance, mais sur les bâtimens nouveaux, sur les quartiers plus peuplés, sur les limites de la ville reculées, sur la foule des rentiers qui sont venus jouir à Paris.

D'AILLEURS, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale ? Le *Gros-Caillou*, *Chaillot*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, le *Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'ap-

„ à la plus affreuse misere, écrivit à M. le curé „ de Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que* „ *je suis sans pain ; mes enfans meurent de* „ *faim ; & je n'ai pas la force d'aller me* „ *jetter à vos pieds pour implorer votre pitié.* „ Ce respectable pasteur vole au secours de „ cette famille infortunée: Au milieu des visa„ ges pâles & défigurés par le besoin, il ap„ perçoit un enfant de quatre ans étendu sur „ le carreau, adressant à sa mere ces paroles „ déchirantes : *maman, je vais donc manger* „ *ma chaise ?* „ Journal de Paris, du mardi 14 Janvier 1777. (1)

CETTE infortunée reçut de nombreux secours; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible nécessité.

O toi, riche, qui auras lu ce livre, si une seule idée t'a plû ; si dans cet ouvrage, ou dans

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, si j'imprimois ici les détails qui sont parvenus à ma connoissance ; mais j'en ai exposé le résultat dans cet ouvrage, & j'atteste que je n'ai rien donné à l'exagération.

mes autres écrits, je t'ai donné la plus légère instruction, ou le plus léger plaisir ; si ton esprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion, tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoissance ! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompense toutes mes veilles ? Donne de ton superflu au premier être souffrant ou gémissant, que tu rencontreras ; donne à mon compatriote en songeant à moi ; pense que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même ; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occasion de quelque bonne œuvre ; & que ce don charitable soit l'unique éloge accordé à mon travail.



AVIS.

L'AUTEUR de cet ouvrage ne s'étant point astreint à suivre l'ordre des matieres, nous avons cru pouvoir isoler, à son exemple, quelques chapitres : d'autres se trouveront dans l'un des deux premiers volumes, & seront répétés en partie dans le troisieme, parce qu'ils sont ou presqu'entiérement changés, ou considérablement augmentés. Le public s'apperœvra facilement que nous avons moins considéré notre intérêt que son utilité, en lui donnant cette nouvelle édition. Nous allons encore lui remettre sous les yeux le chapitre intitulé : *Où est Démocrite ?* qui se trouve à la page 305 du tome II, parce que l'auteur l'a refondu & augmenté dans la seconde édition.

ON trouvera, à la fin de ce chapitre, les articles ajoutés à quelques-uns des deux premiers tomes.

Où est Démocrite !

SI la comédie n'est plus sur le théatre, elle

eſt toujours dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions; vous entendez les gémiſſemens de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la ſuffiſance de l'auteur qui fronde l'orgueil dont il eſt atteint; vous contemplez la morgue du grand, qui affecte quelquefois la bonté, la fatuité du petit-maître, ardent ſectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des ſcennes extrêmement variées : l'eſprit léger, fugitif & parleur fait contracter à ces différens perſonnages une ſorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ſes frivoles & petites idées.

Il eſt curieux d'examiner le nombre infini de ces cauſeurs, auxquels on attribueroit la vraie connoiſſance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux ne ſauroit en réduire un ſeul en pratique; & le ton déciſif & haut n'en va pas moins ſon train.

Qu'est-il besoin après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes, qui n'offrent rien de tous ces travers ?

Voyez ensuite le ridicule inconcevable & les prétentions respectives des états, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges ; & riez encore plus fort.

Les secretaires du Roi, par exemple, ne savent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaissent ; leur contenance est mal assurée ; ils posent des lignes de démarcation, mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépiniere de la future noblesse Leur scrupule dans un tems, leur excessive indulgence dans un autre, tout place sous un jour comique leur embarras, leur prodigieuse facilité, puis leur attitude fiere & repoussante.

Mais savez-vous l'histoire de cet honnête marchand d'étoffes, qui avoit coutume de dire à tout propos, *je veux être pendu si cela n'est pas vrai, je veux être pendu si je ne fais pas telle chose*? Il fit fortune, & acheta une charge de secretaire du Roi ; le lendemain même de

ſon acquiſition ; il s'écria devant une nombreuſe aſſemblée : *ſi ce que j'affirme n'eſt pas véritable, je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

CHARGE de ſecretaire du Roi *ſavonette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur diſoit avec beaucoup de ſens : *ce qui eſt ridicule aujourd'hui, dans cent ans d'ici produira d'excellentes raiſons.*

AVOIR une occupation différente de ſon voiſin, eſt un titre pour ſe moquer de lui ; le notaire & le greffier ſe jugent ſéparément l'un au-deſſus de l'autre ; le procureur & l'huiſſier ſe regardent comme de deux caſtes différentes ; les commis établiſſent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'eſtime un petit miniſtre, & dit : *nous avons fait, nous avons décidé*, & *nous ordonnerons.* Le caiſſier ſe croit fort au-deſſus du liquidateur, & ainſi réciproquement. Je ne ſais ſi le marchand de vin viſite le vinaigrier, & ſi le libraire n'attend pas que le papetier faſſe les premiers pas ; le conſeiller au parlement voit en pitié un conſeiller du châtelet ; & ſi vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une préſidente d'élection.

L'on met souvent en délibération dans la bourgeoisie, si l'on rendra la visite à son voisin, & si l'on n'en seroit pas dispensé par quelque dignité personnelle, comme par exemple, celle de marguillier, de syndic de sa communauté, de quartenier, de futur échevin, qui doit graver son nom sous la statue équestre de nos rois.

Parcourez jusqu'aux métiers: ils ont établi entr'eux une espece de séparation. Derniérement un tailleur du Roi se fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du Roi doit être supérieurement coëffé; quand le maître perruquier eut apporté & posé son chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien?--- Je ne veux point d'argent.--- Comment?--- Non; vous êtes aussi habile dans votre art que je le suis dans le mien: eh bien, que vos ciseaux me coupent un habit.--- Vous vous méprenez, mon cher; mes ciseaux & mon aiguille, consacrés à la cour, ne travaillent pas pour un perruquier. --- Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et joignant le geste à la parole, il lui arracha la perruque de dessus la tête & court encore.

Les débats opiniâtres des différentes com-

munautés ſont fort divertiſſans. Ces demandes reſpectives étoient d'un excellent revenu pour le palais il y a quelques années; voilà pourquoi il favoriſoit tant les *maîtriſes*. Les procès ſont devenus plus rares depuis la réunion, quoique l'entêtement ſoit à-peu-près le même entre ces petits corps de marchands.

Mais quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique! Tout corps, tant il eſt frappé d'aveuglement, ne ſent que l'injuſtice faite à l'un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

Le militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états, & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entr'elles les plus invincibles rapports; armées les unes contre les autres, elles ſe prévalent tour-à-tour de petits avantages qu'elles ont obtenus la veille, pour les perdre le lendemain;

demain; car pendant cette lutte le gouvernement, en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche pour les retenir toutes ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

Personne ne veut ſonger que ces travaux différens ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere; que la ſcience eſt néceſſairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la ſource de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

Aussi la ſociété, morcelée par cette multitude de petites & bizarres diſtinctions, eſt-elle devenue une tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentimens; la ſottiſe y parle comme le génie & beaucoup plus haut; chacun y déploie ſa pancarte, ſon privilege, ou ſes lettres de maîtriſe; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite! où es-tu?

Additions au Tome premier.

1. Chapitre XCV, page 279. *Gens d'af-*

faires..... Les receveurs à la ville, dits grippe-sols n'ont plus un sol pour livre; ce qui seroit devenu trop considérable : ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

2. Chap. CIX, p. 306. *Parures*..... La couleur générale, au moment que j'écris, est *dos & ventre de puce*. *Boue de Paris & merde d'oie* ont prévalu depuis; mon livre est à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hérisson*; la coëffure à l'enfant l'a bannie. Les plumes sont devenues plus rares, elles ne flottent plus en panache. Oh ! Comment peindre ce qui par son extrême mobilité échappe au pinceau.

L'histoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches si profondes sur les *colliers & ornemens* que portoient les dames Romaines. Et le présent ? pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la grenade*, *à la Thisbé*, *à la Sultane*, *à la Corse* ont passé, ainsi que les chapeaux *à la*

Boston, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard*: la coëffure *en limaçon* penche sur son déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *Jupons*, *grossis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui grossissent les hanches, & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui sera mieux accueilli que le journal des savans ou celui de Neuchatel (1).

3. Chap. CXXI, page. 364 *L'Eglise de Ste. Genevieve*.... On bâtit une magnifique église, pour placer la châsse de la Sainte sous une superbe coupole; elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inutile dépense, qu'on auroit pu appliquer au soulagement des miseres publiques! Et quel temple peut-on élever, disent les saintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied? Les curieux iront visiter l'architecture, & la populace la Sainte.

(1) Journal trop peu répandu, où plusieurs articles marqués d'un C sont d'un juge impartial, d'un écrivain censé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité?

On y travaille depuis trente années. Les os de Descartes reposent dans l'ancien temple avec une épitaphe; les reportera-t-on non loin de la châsse qui opere les miracles ? Quel alliage ! Sainte-Genevieve & Descartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Descartes n'a point de châsse.

4. Chap. CXXIX, page 382. *Les j'ai vu, & les je n'ai point vu.....* J'ai vu une mutinerie d'écoliers *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas.....* On avoit chargé les exempts de la police d'enlever les enfans vagabonds & mendians ; ils mirent en *charte privée* quelques enfans de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parens : dans le même temps il y avoit des fours, c'est-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adresse ; ils n'en sortoient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

5. Chap. CXXX, page 390. *Amour du merveilleux.....* Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paroît avoir adopté les

visions répandues dans le livre intitulé *les Erreurs & la vérité*, ouvrage d'un mystique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette secte est travaillée d'affections vaporeuses, maladie singuliérement commune en France depuis un demi-siecle ; maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du surnaturel. Selon cette secte, l'homme est un être dégradé, le mal moral est son propre ouvrage, il est sorti du *centre de vérité ;* Dieu par sa clémence le retient dans la *circonférence*, lorsqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini ; *le cercle* n'est que l'explosion du *centre* : c'est à l'homme de se rapprocher par la *tangente.*

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les sectateurs de ces idées creuses, vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques, & éloignent toutes impressions terrestres, afin de laisser à l'ame une liberté plus entiere, & une communication plus facile avec le *centre de vérité.*

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance ; cette ardeur de connoitre

& de pénétrer des objets par les propres forces de l'entendement ; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoissances ; voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette investigation des choses invisibles ; plus elles sont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & se confie aux miseres. Le monde imaginaire est pour lui le monde réel.

Additions au Tome second.

6. Chapitre III, page 6. *Bibliotheque du Roi....* Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglemens des subalternes, paresseux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être consulté plutôt que lus ? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaise à un *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant*.

7. Chap. V, page 14 *Petites Loges....* Les gens de lettres se sont rassemblés en corps depuis trois années, pour exposer leurs droits au théatre & les faire valoir. Ils n'ont rien fait. On les a amusé, sachant bien que leur feu s'évaporeroit. Ils sont tombés dans le piege le plus grossier, les yeux ouverts; c'est ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit: le corps dramatique n'aura pas l'esprit des savetiers assemblés.

8. Chap. VI, page 19. *Comédiens....* La Duclos jouoit dans les *Horaces*: à la fin de ses imprécations, elle sort furieuse, comme l'on sait; l'actrice s'embarrassa dans la queue très-longue de sa robe, & tomba. On vit soudain l'acteur qui faisoit Horace, ôter poliment son chapeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la couliffe, & là, remettant fiérement son chapeau, tirer son épée & la tuer, conformément à son rôle.

---

(1) Les acteurs tragiques portoient, dans toutes les tragédies, un chapeau surmonté de plumes; & c'est ainsi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

Ces inepties ne se commettent plus; mais que de réformes à desirer encore!

La tragédie, depuis la retraite de Mademoiselle Dumesnil, & depuis l'exil incroyable de Mademoiselle Sainval (1), est devenu chantante; roide, ampoulée, monotone; les acteurs subalternes ne sont pas assez attentifs à maintenir l'illusion. Ils commettent des fautes nombreuses contre le costume & le sens de leurs rôles. Qu'ai-je besoin, par exemple, de la coqueterie de nos princesses de théatre, de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour? Quand j'apperçois la main maussade du coëffeur, je ne vois plus Cléopâtre, Mérope, Athalie, Idamé.

Moins d'oripeau, plus de vérité. Comment ne pas rire, en voyant des valets de théatre travestis en Sénateurs Romains, sortir des coulisses avec les robes rouges des médecins *du malade imaginaire*; des perruques bouclées & traînante, grossiérement chargées de poudre, & qui, pour comble de ridicule, veulent figurer la démarche de nos jeunes conseillers?

Et quand les spectateurs revoient sans cesse

---

(1) Exilée par lettre de cachet.

les mêmes toiles mesquines & rembrunies, quelquefois trouées ; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque, & le farouche Zamore sous un portique romain, peuvent-ils s'empêcher d'accuser l'avarice des comédiens *à la part*, & leur cupidité qui néglige un accessoire fait pour influer sur les représentations !

Deux théatres qui rivaliseroient, qui entretiendroient entr'eux une émulation suivie en jouant les mêmes pieces, qui seroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objets de comparaison, restitueroient à l'art sa pompe, sa noblesse & sa dignité.

On se plaint généralement de voir la scene françoise déchue de son ancien lustre. La tragédie sur-tout est défigurée à un point méconnoissable. De là ces vers :

On ne voit plus pleurer personne.
Pour notre argent nous avons du plaisir :
Et le tragique qu'on nous donne,
Est bien fait pour nous réjouir.

9. Chap. VIII, page 24. *Messes....* Dans le siecle passé, un prêtre du petit Saint-Antoine

étoit marié secrétement, & tenoit son ménage près de la place Maubert. Il se partageoit avec la même ferveur entre l'autel & son épouse. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfans, il s'habilloit deux fois par jour, pour tromper les regards & remplir ses doubles fonctions, qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traversée par un cruel délateur; le parlement cassa son mariage, & il fut exilé à perpétuité : heureux de ne pas subir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié; mais il faisoit des opéra tout en disant la messe. Le démon ne présidoit pas à ses compositions, car elles étoient extrêmement froides. On fit sur lui ces vers :

Le matin catholique, & le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel & soupe du théatre.

Un prince ayant nommé pour son aumônier l'abbé P***, connu par ses nombreuses & intéressantes productions, lui dit à sa premiere audience : M. l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier; mais sachez que je n'entends point de messe. — Et moi, Monseigneur, je n'en dis point.

10. Chap. IX, page 28. *La fête-Dieu....* Le ſoir, les enfans font des repoſoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chaſubles de papier, des encenſoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit ſoleil d'étain. L'un fait le curé, l'autre le ſous-diacre. Ils promenent l'hoſtie en chantant, diſent la meſſe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à ſe mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfans qui, le matin ont fait à-peu-près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & ſe moquent de la proceſſion des petits, quand ils la rencontrent.

11. Chap. XII, page 37. *Plébéiens.....* On ne peut rien imaginer de plus ſot que la maniere dont un bourgeois parle des puiſſances voiſines. Il arrange tout ſur l'idée du *ſyndic* de ſa communauté, & il prend la hiérarchie du *commiſſaire*, du *lieutenant de police* & du *miniſtre*, pour le modele de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains ſe mêlent ſi vivement de la choſe publique; il eſt dipoſé à les regarder comme des

mutins, des séditieux qu'un Roi devroit moriginer, pour les rendre plus paisibles

12. Chap. XIII, page 39. *Capitation....* Des extensions inapperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même maniere les vingtiemes, la taille & les accessoires; & pendant quel temps ? Sous la domination de M. Necker. Il a cependant passé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger les commis de la capitation & des doubles vingtiemes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'esprit & à l'expression de l'Évangile, les regarder comme des *publicains*. C'est une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en passant, pour punir à sa maniere les âpres agens du fisc & la dureté de leur emploi, & souvent de leur caractere; car ils sont toujours disposés à se séparer de l'intérêt général des citoyens, pour embrasser & faire exécuter des loix arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas les estimer par leurs fonctions qui ont un caractere oppressif, ou du moins abusif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au Roi, de la *capita-*

tion soumise à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes. Il avoue qu'elle dépend d'une *répartition arbitraire.* Qu'ajouter à ce mot?

13. Chap. XXI, page 64. *Bal de l'opéra.....* On y danse quelquefois; mais celui qui a vu les danses vives & animées des jeunes beautés du pays célebre par les soupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alsaciennes, les sauts des Provençales, l'expression de la joie sincere & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus souffrir les graces froides & l'afféterie de nos danses de bal, soit paré soit *masqué.*

14. Chap. LVIII, page 199. *Place de Greve...* On avoit fait venir, lors de l'exécution de Damiens, tous les bourreaux des villes circonvoisines, pour prêter la main à ces révoltantes opérations, qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne sur la passion de jeu, affirme que ce jour-là même *on joua à la Greve, qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillant, &c., & nous nous croyons civilisés, policés! & nous osons

parler de nos loix, de nos mœurs! tandis que, ſans le cri éloquent des écrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore beſoin d'être conduits à la ſenſibilité & à la raiſon!

Le ſabre qui coupe les têtes nobles, eſt rouillé dans le fourreau, & l'exécuteur a oublié cette partie de ſon métier. Il ne ſait plus que pendre & rouer: ſon bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Les Anglois & les Suiſſes ont une juriſprudence criminelle que la juſtice, la raiſon & l'humanité peuvent avouer; & nous avons encore à rougir de nos formes lamentables & barbares: nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie & notre honneur des invaſions du pouvoir aveugle & de la ſcélérateſſe réfléchie. La loi reſte indéciſe entre le crime audacieux & l'innocence timide: elle a peine à les diſtinguer; & tandis que l'inſtruction s'eſt paſſée dans l'ombre, loin de l'œil & de l'oreille des citoyens, le ſupplice vient épouvanter leurs regards; & en voyant ſes abominables inſtrumens dreſſés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel eſt le coupable & quel eſt ſon délit?

15. Chap. LX, page 208. *Baſtille...* Là gémit ou ne gémit plus le célebre Linguet. Quel eſt ſon délit ? On l'ignore.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.
VOLTAIRE.

16. Chap. LXIII, page 220. *Dépôts ou renfermeries....* Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant, s'il ne lui offre ſur-le-champ un genre d'occupation qui exerce ſes bras, ſans l'atterrer.

17. Chap. LXIV, page 222. *Vie d'un homme en place....* Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un inſtant à lui ; il eſt obligé tous les jours de punir ; il tremble de ſe livrer à l'indulgence, parce qu'ils ne ſait pas s'il ne ſe la reprochera point un jour. Il a beſoin d'être ſévere, & d'aller contre le penchant de ſon cœur ; il ne ſe commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuſe ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices ; à chaque inſtant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *ſuicide*, une *violence !* Il n'arrive pas un acci

dent, qu'il ne lui faille ordonner le remede précipitamment ; il n'a qu'un instant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également & d'abuser du pouvoir qui lui est confié, & de n'en pas user à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagans; les factions théatrales, les fausses allarmes, tout le regarde.

Repose-t-il? un incendie le tire brusquement de son lit. N'y a-t-il pas d'incendie? des jeunes gens de qualité font le tapage la nuit, infirment le prononcé du commissaire du quartier. On éveille le magistrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées ; il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il suive à la piste le brigand, l'assassin obscur qui a commis un crime ; car le magistrat paroît blâmable, s'il n'a pas su le livrer de bonne heure à la justice ; on calculera le temps que ses préposés auront mis à cette capture ; & son honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'emprisonnement soit le plus court possible. Quelles fonctions redoutables! Quelle vie pénible ! Et cette place est convoitée !

18. Chap. LXV, page 227. *Orateurs sacrés*... Le peuple dort au sermon, parce qu'il est rarement adopté à son élocution & à ses connoissances. M. Oulier de Besançon dit avoir vu en 1739 dans l'église Sainte-Claire à Stockolm, un bedeau qui portoit une longue canne, & frappoit sur la tête de ceux qui dormoient pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du préposé ne feroit pas oisive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.

19. Chap. LXVI, page 231. *Anti-Anglois*... Pourquoi la nation angloise a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces ressources, ce courage intrépide & calme qui la fait résister à une guerre civile, à trois grandes puissances unies à ses factions particulieres? Eh! qui ne voit que sa constitution politique, en fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumieres & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie & de commander à l'Océan?

20. Chap. LXXII, page 242. *L'académie françoise*... Le bon Patru, qui étoit franc du

collier, récita à l'académie cet apologue, lorſqu'elle voulut nommer un grand ſeigneur ignorant, au lieu d'admettre un écrivain connu: un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle ſe rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

21. Chap. LXXXVIII, page 286. *La petite poſte....* Les hommes en place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorſqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une ſorte de violence. Le premier mot d'un miniſtre eſt toujours, *je défens*, jamais *j'accorde*.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes; ils gliſſoient le billet ſous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manége ayant été découvert, le premier meſſager d'amour qui fut pris, fut puni par l'*eſtrapade*, avec des poulets vivans attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* eſt ſynonime à *billet doux*. Les commis ambulans de la petite poſte en portent & rapportent ſans ceſſe; mais une cire fragile & reſpectée

tient sous le voile ces secrets amoureux; le mari prudent n'ouvre jamais les billets adressés à sa femme.

On a publié une mince brochure, intitulée, *la petite poste dévalisée*. Ces lettres sont fictives; mais s'il étoit permis de lever par simple curiosité les cachets, & de pacourir toute la correspondance d'un seul jour, Dieu! que de choses curieuses & intéressantes à lire! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une seule personne, que l'ame s'est épanchée en liberté, formeroit des contrastes singuliers & une lecture unique; jamais l'imagination d'un auteur ne produira rien qui en approche; la détresse, l'infortune, la misere, l'amour, la jalousie, l'orgueil donneroient des tableaux variés, piquans; & comme on ne pourroit douter de la réalité, l'intérêt deviendroit plus vif. Quel plaisir de voir à nu le style de l'homme d'affaires, du marquis, de la courtisanne, de la jeune fille amoureuse, de l'habitué de paroisse, de l'emprunteur, du tartuffe dans toutes les classes! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Desrues, pour tenir tel billet de tel homme célebre, dans telle circonstance de sa vie! Les

gens de lettres en trouveroient de très-bien écrites, les philosophes feroient de nouvelles découvertes sur le cœur humain, & les grammairiens verroient que, sur cent lettres, quatre-vingt n'ont pas l'ombre d'orthographe; mais qu'en général, celles qui péchent par ce défaut, ont plus d'esprit & de naturel que les autres: aussi sont-elles écrites pour la plupart par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les auteurs, ceux qui ignorent certaines regles grammaticales, s'expriment avec plus de grace, de liberté & de force. Réfléchissez donc là-dessus, froids, pesant & maniérés écrivains, qui savez ou ne savez pas la grammaire.

L'impression fidele de toutes ces lettres seroit un monument bien curieux; mais il n'est pas licite de le desirer, car rien n'autorise à léser de cette maniere la confiance publique.

Cette petite poste, que nous devons à M. Chamousset, a été réunie à la grande, parce qu'il est dit que tous les établissemens en France appartiendront successivement à des *regies* ou à des *fermiers exclusifs*.

22. Chap. LXXXIX, page 289. *Les visites*...

Tous les officiers de terre & de mer ont-ils la connoiſſance du ſtyle de Turenne ? Le voici après le gain d'une bataille importante : *les ennemis ſont venus nous attaquer, nous les avons battus ; Dieu en ſoit loué. J'ai eu un peu de peine. Je vous ſouhaite le bon ſoir : je me mets dans mon lit.*

23. Chap. XCI, page 293. *Les affiches....* Les pieces de théatre ceſſeront d'être indécentes ; quand on (1) n'aura plus de *comédiens* pour *cenſeurs moraux.*

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent auſſi de faire imprimer ſans *mandat*,

(1) Ils le font bien, puiſqu'ils décident ſi la piece foraine ſera ou ne ſera pas repréſentée. Jugement qui ne devroit appartenir qu'à la police. Faut-il redire ici à quel point les ſpectacles ſont capables d'influer ſur les opinions d'un peuple, combien ce reſſort eſt puiſſant pour émouvoir ſes affections, combien il importe au gouvernement de regler, de protéger les repréſentations théatrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroiſſoit devoir être qu'un ſimple amuſement ? Comment des fonctions auſſi graves ont-elles pu être du reſſort de deux comédiens ?

ſans *privelege*, leurs noms ſur des *cartes*, & ſe donnent le titre d'*écuyer*, de *comtè*, de *marquis*, de *baron*. de *chevalier*, d'*avocat* enfin. Ce ſont peut-être des uſurpateurs. Eh! vîte un cenſeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes des viſites qu'on gliſſera chez un portier ou dans la ſerrure. Quelle différence y a-t il d'imprimer ſur des *cartes* ou ſur du *papier*? Les caracteres d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon ſans la *ſignature* & le *paraphe*: que ne peut-on pas mettre ſur une *carte*! On s'endort là-deſſus & bien mal-à-propros. Le commis du ſceau s'en ſcandaliſe étrangement.

Les affiches des ſpectacles ſont en couleur, mais un peu trop exhauſſées; on en voit ſix ou ſept qui forment une véritable échelle, le *grand opéra* en tête, & les *danſeurs de corde* au dernier rang. Mais le plus ſouvent, par reſpect, les affiches des *ſpectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois théatres*. Ce que c'eſt que l'ordre & la ſubordination.

24. Chap. XCIX, page 316. *portes cocheres*.. Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'eſt que tous les paſſans y lâchent leurs eaux, &

qu'en rentrant chez soi, l'on trouve au bas de son escalier un pisseur qui vous regarde & ne se dérange pas. Ailleurs on le chasseroit ; ici, le public est maître des allées, pour les besoins de nécessité. Cette coutume est fort sale & fort embarrassante pour les femmes.

25. Chap. CX, page 346. *Légeres observations....* Il y a des amis de table qui enlevent leurs promesses avec la nappe quand ils vous ont régalé, ils se croient dispensés d'aquitter leurs paroles.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, & presque tout l'argent de la capitale passe par les mains des courtisannes.

Que de gens ne narrent si facilement, que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser !

L'honneur d'une fille est à elle ; elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme est à son mari ; elle y regarde moins.

Le public prononces deux sentences : la premiere est précipitée, & précede l'examen ; la seconde ne vient que quelque temps après : mais celle-là est motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Etre malade à Paris est un état ; les femmes le choisissent de préférence, comme le plus intéressant.

Les Parisiennes achetent quatre ajustemens contre une chemise. On a de la toile en province & des blondes dans la capitale.

Tel journaliste est quelquefois, conformément à ses intérêts différent, le plus vil des flatteurs, & le plus insolent des critiques.

Un traitant ayant lu sur une colonne l'affiche d'un livre qui portoit pour titre, *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le seul auquel il ne fût point intéressé, le seul dont il ne connût point la nature ni le produit.

Ramper avec bassesse en affectant l'audace,
S'engraisser de rapine en attestant les loix,
Etouffer en secret son ami qu'on embrasse.
Voilà l'honneur qui regne à la suite des Rois.

Ces vers de Voltaire sont peu connus, & méritent de l'être.

26. Chap. CXV, page 365. *Pain de pommmes de terre....* Depuis la premiere impression de cet article, on a fait du biscuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait, on a converti la patate en pain & en biscuit. Quel trésor pour les colonies affligées par ces vio-

lentes convulſions de la nature, par ces ouragans qui détruiſent toute récolte, & expoſées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels haſards de l'Océan !

Le biſcuit de pommes de terre l'emporte ſur le biſcuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages ſur la pomme de terre, en ce que la patate eſt plus farineuſe, moins aqueuſe, & qu'elle contient ſur-tout un principe ſucré & nutritif qui la rend plus propre à être converti en pain, & à l'aſſimiler à notre ſubſtance.

Je ne ſais ſi je ne me trompe dans mes vœux ardens ; mais je penſe que la chymie pourra tirer un jour de tous les corps un principe nourriſſant, & qu'il ſera alors auſſi facile à l'homme de pourvoir à ſa ſubſiſtance, que de puiſer l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, toutes ces cruelles inſtitutions des grands empires ? Une nourriture aiſée facile, abondante, à la diſpoſition de l'homme, ſeroit le gage de ſa tranquillité & de ſes vertus. Nos malheureux ſyſtêmes politiques ſeroient renverſés. Travaillez, travaillez, bons chymiſtes !

27. Chap. CXVI, page 368. *Aumô-nes....* Citons le médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois il portoit en cachette à son curé, pour les pauvres honteux de sa paroisse, un sac de mille francs; pendant quinze années consécutives il fit le même voyage : somme totale, cent quatre-vingt mille livres. Faire le bien, c'est déja beaucoup; mais la constance dans le bien!

Les ames sensibles voient avec attendrissement que les actes d'humanité se multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un désastre, un accident, pour éveiller la compassion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la misere. Il est profond, mais il n'est pas intarissable.

Le *journal de Paris* est devenu le *héraut* des calamités particulieres, & le véhicule des prompts secours donnés aux infortunés. Aucune plainte jusqu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuse & respectable. On envie souvent la fonction de ses rédacteurs.

La naissance du Dauphin en 1781, a été dans la capitale & dans les provinces, le signal d'une foule d'actions généreuses & patrioti-

ques ; on a délivré des prisonniers, on a adopté des orphelins : le bien se fait donc au milieu de tant de légéreté & d'inconséquence, & la bienfaisance regne parmi la dissolution des mœurs ; c'est qu'on a senti que la bonté de l'ame étoit la vertu premiere, que le plaisir d'obliger avoit quelque chose de céleste & de divin, que le grand crime & le seul peut-être étoit la dureté de cœur, que l'avarice enfin devoit être considérée comme le vice le plus méprisable & le plus funeste.

Nul homme n'est dispensé de faire le bien ; le plus pauvre doit encore payer son tribut à l'infortuné : un rien lui rend quelquefois la vie ; ce n'est point toujours de la monnoie qu'il faut, ce sont des soins, des avis, une visite, une simple démarche, un placet présenté à propos.

Que les écrivains fideles à leur noble emploi, nourrissent & entretiennent donc constamment cette pente salutaire à la bienfaisance ! *Dixi.*

28. Chap. CXXI, page 378. *Les heures du jour....* On dit qu'il faut porter trois sacs au

palais, ſac de papier, ſac d'argent, ſac de patience.

Un aſſaſſin en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déja, à la mi-octobre, tué trois hommes, dans l'eſpace de ſix jours, lorſqu'il fut arrêté.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le ſommeil du matin pour les pareſſeux qui ſont encore au lit. Si l'on en croyoit nos ſybarites, on relégueroit hors des villes tous les artiſans qui font frémir la lime mordante, il ne feroit plus permis au chauderonnier de battre ſa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux dfférentes profeſſions qui courent le rues, d'élever ces voix aigres & retentiſſantes qui ſe font entendre au ſommet, & juſques ſur le derriere des maiſons. Il faudroit que le bruit de la cité fût enchainé de toutes parts, pour protéger leur oiſive molleſſe, & que le calme du ſilence environnant leur paiſible alcove, tous ces voluptueux puſſent preſſer la plume oiſeuſe juſqu'à la douzieme heure, lorſque le ſoleil eſt au haut de ſa carriere.

Par une ſuite du même eſprit, ils ne voudroient pas ſentir la boutique du chapelier à

caufe de l'odeur de fa *foule*, ni celle du corroyeur, à caufe des huiles ; ni celle du verniffeur ; ni celle du parfumeur, quoiqu'ils faffent ufage de fes cofmétiques ; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer volontairement, lorfqu'ils paffent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cocheres dans la capitale, & l'on *matelafferoit* les rues jufqu'à une heure, c'eft-à-dire, jufqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaife longue ; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs ; & le tambour des Gardes, en paffant fous leurs fenêtres, devroit être muet : car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant fur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

29. Chap. CXXXI. page 423. *Les trois Rois*.... Le réformateur Calvin, qui fait & fera époque, étoit un prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois fermons, qui font autant de pieces différentes. On les voit & on les conferve dans la bibliotheque de Geneve.

Fin du troifieme Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Fin de la Table du troisieme volume.



Les Tomes IV & V , du *Tableau de Paris*, lesquels termineront l'ouvrage, paroîtront à la fin d'Octobre 1782.

